U d'/of OTTAWA
39003002240520

SCARRON
Prix : 1 franc.
LOUIS MICHAUD
ÉDITEUR

18

Universitas
BIBLIOTHECA

Granada

SCARRON *ayant été inhumé le 7 octobre 1660, dut mourir le 5 ou le 6 et non le 14 comme l'indique cette estampe.*

BIBLIOTHÈQUE DES POÈTES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

SCARRON

POÉSIES DIVERSES - LA MAZARINADE
VIRGILE TRAVESTI - ROMAN COMIQUE

Choix, Notice Biographique et Bibliographique

par

ALPHONSE SÉCHÉ

avec deux portraits de Paul SCARRON
et un portrait de Mme de MAINTENON

LOUIS-MICHAUD
ÉDITEUR
168, boulevard Saint-Germain
PARIS

1900

PQ
1919
.A3S42
1908

SCARRON

SUR SCARRON

Dans une lettre à Costar, Balzac (1) *s'exprimait ainsi, parlant de Scarron : « Je dis que... j'ai bien vu en plusieurs lieux de l'antiquité des douleurs constantes, des douleurs sages, et des douleurs éloquentes ; mais que je n'en ai point vu de si joyeuses que celle-ci ; mais qu'il ne s'était point encore trouvé d'esprit qui sût donner la sarabande et les matassins dans un corps paralytique. Un si beau prodige mérite d'être considéré par les philosophes curieux ; l'histoire ne le doit point oublier ; et s'il me prenait fantaisie d'être historien comme je suis historiographe, je ne le compterais pas pour le plus petit miracle de notre temps qui a produit de si grands miracles... »*

Balzac a raison, l'extraordinaire bonne humeur de Scarron est bien faite pour surprendre, quand on sait que

(1) Jean-Louis de (1597-1655).

l'auteur du Roman comique *passa vingt ans de sa vie rivé à son fauteuil, les jambes recroquevillées, les bras ankylosés, le cou tors. Et, en vérité, cette situation serait pitoyable si Scarron, à force de se railler lui-même, n'était arrivé à la rendre presque gaie. A l'entendre rire de ses malheurs, on ne peut que rire aussi, et son pauvre corps rabougri qui n'aurait pas manqué de faire naître notre pitié, nous apparaît non plus comme une chose profondément douloureuse, mais bien plutôt comme une chose grotesque. Non seulement le génie satyrique de Scarron a su farcir de burlesque toutes ses œuvres, il est parvenu encore à mettre de la bouffonnerie jusque sur lui-même qui était cependant le sujet le moins désigné et le moins prédisposé pour ce genre d'esprit. Cela est d'autant plus curieux que Scarron n'avait pas toujours été ce « raccourci de la misère humaine », il avait eu « la taille bien faite, quoique petite », et les salons, les tripots et les théâtres l'avaient vu faire des grâces en débitant des fadaises aux femmes faciles. Le souvenir du bon temps passé aurait pu exciter sa bile, le rendre grincheux, pessimiste et aigre à l'égard de ceux à qui la santé et la fortune avaient souri. Mais non, infirme et pauvre, il conserva toujours sa verve, son esprit, sa gaîté et une humeur égale. Comme dit Balzac : n'est-ce pas un beau prodige ?!...*

Issu d'une vieille famille piémontaise qui compta un certain nombre de magistrats et un évêque, Scarron naquit à Paris, le 4 *juillet* 1610. *Il était fils de Paul Scarron, conseiller à la Grand'Chambre et de Gabrielle Goguet nièce de l'historien La Popelinière.* (1) *Son père devenu veuf, en* 1613, *se remaria avec Françoise de Plaix, femme acariâtre, dont il eut quatre enfants. Lui-même avait un caractère exécrable et il était d'une bigoterie telle, qu'on l'avait surnommé l'Apôtre. A l'instigation de sa belle-mère, le petit Paul fut tout d'abord envoyé chez des parents qui habitaient Charleville ; lorsqu'il en revint, au bout de deux ans, on s'en débarrassa à nouveau, en le*

(1) Paul Scarron et Gabrielle Goguet eurent huit enfants dont trois seulement survécurent : Anne, Françoise et Paul, notre poète.

confiant à des magisters qui se chargèrent de son instruction. Enfin, sa marâtre ayant décidé qu'il serait d'Eglise, en 1629, *il fut* ensoutané, *comme il dit. Bien tourné, l'esprit vif, ce fut un charmant petit abbé, un de ces petits abbés comme cette époque en vit tant éclore. Poudré, parfumé, frèle et galant, il va de salon en salon, court les ruelles, les tripots, joue, fréquente les coulisses des théâtres, fait l'amour ici, là et partout. Ses compagnons de plaisirs sont Voiture, Rotrou, Georges de Scudéry, Tristan l'Hermite etc... Il fréquente chez Marion Delorme,... bref, le petit Scarron s'adonise, pour employer l'expression de Bruzen de la Martinière, un de ses biographes. Et il aurait mené cette agréable vie sans doute longtemps encore, si sa belle-mère n'était brusquement intervenue. Haineuse et avaricieuse, lasse de voir son mari subvenir aux frasques de l'abbé, elle n'eut pas de peine à démontrer qu'à baguenauder au théâtre, à traîner les foires et les cabarets, à faire compagnie de filles et de poètes mendiants on n'acquiert peu de réputation et encore moins d'argent. Paul Scarron, le père, se rendit à ces arguments et bientôt, sur ses démarches, l'abbé fut attaché à la personne de Charles II de Beaumanoir, évêque du Mans. Le cœur serré, notre Scarron dut s'acheminer vers la « capitale des chapons » où il allait rester sept ans avec, toutefois, une interruption de séjour assez longue lorsqu'il accompagna son évêque à Rome, à la suite d'une ambassade conduite par Richelieu. Ce fut au Mans qu'il connut Marie de Hautefort, la platonique amante du platonique Louis XIII, qui devait être pour lui une protectrice dévouée et à laquelle il a dédié tant de vers. Au Mans encore qu'il rencontra les principaux types de son* Roman Comique : *Destin, la Caverne, la Rancune et le sieur de la Rappinière, et le grotesque Ragotin, et la divine l'Etoile, fille modeste et d'humeur douce..... Tous ces beaux héros, il les vit, il fut mis au courant de leurs vertus, de leurs vices et de leurs ridicules, il leur fit une place dans sa mémoire, et, lorsqu'il rédigea son roman, il les y fit entrer tout vivants en prenant tout juste la peine de troquer leur nom véritable contre un autre qui fut comme la*

synthèse de leurs qualités et de leurs défauts. Mais si le Mans lui procura généreusement les modèles de sa principale œuvre, la bonne ville devait hélas, lui laisser aussi de douloureux souvenirs. Ce serait dans la capitale de la Mayenne, en effet, que Scarron aurait gagné le terrible mal qui, du plus séduisant abbé devait faire un atroce cul-de-jatte. Voici en quels termes La Beaumelle, un de ses biographes, raconte la chose : « Au Mans, comme dans la plupart des villes de province, le carnaval finit par des mascarades publiques, qui ressemblent assez à nos foires de Bezon. L'abbé Scarron voulut en être. Mais sous quel déguisement s'envelopper ? Il avait à sauver à la fois la singularité de son caractère et la décence de son état, l'église et le burlesque. Il s'enduit de miel toutes les parties du corps, ouvre un lit de plume, s'y jette et s'y retourne jusqu'à ce que le sauvage soit bien emplumé. Il va courir la foire et en attire toute l'attention. Les femmes l'entourent : les unes s'enfuient, les autres le déplument ; tout se réunit contre lui, et bientôt le beau masque a plus l'air d'un chanoine que d'un américain. A ce spectacle le peuple s'attroupe, est indigné, crie au scandale. Scarron se dégage de la foule. Poursuivi, dégouttant de miel et d'eau, partout relancé, aux abois, il trouve un pont, le saute héroïquement et va se cacher dans les roseaux..... »

Lorsqu'il sortit de l'eau, il était aussi transi de froid qu'il avait eu chaud lorsque la populace le harcelait de quolibets et de horions. Bientôt un violent rhumatisme le clouait au lit. (1) *Pendant deux ans, cependant, il put se croire guéri, mais, brusquement, en* 1640, — *il était de retour à Paris — une nouvelle attaque l'immobilisa sur sa*

(1) On a beaucoup écrit sur la maladie de Scarron. Certains ont dit qu'il s'agissait, en réalité, d'une « maladie de garçon » que le poète aurait gagné à Rome. Mais cette opinion a été fortement battue en brèche. Le professeur Lannelongue a parlé d'une affection tuberculeuse des vertèbres ; plus récemment, le docteur Brissaud concluait à un rhumatisme chronique généralisé et en trouvait la cause déterminante dans la bagnade forcée du Mans. C'est également l'avis de M. Émile Magne qui, dans son très remarquable livre : *Scarron et son milieu*, a reproduit le récit de La Beaumelle.

chaise. Il fit alors tout ce qu'il était possible de faire, se vouant à tous les saints et à tous les charlatans, dans l'espoir d'enrayer le mal. C'est vers cette époque qu'ayant fait la connaissance de La Mesnardière, le médecin de Mme de Sablé, celui-ci lui ordonna une drogue dont les effets ne se firent pas attendre : le pauvre Scarron devint paralysé de tous ses membres, il ne fut plus qu'un informe magot. Et, malgré les deux saisons qu'il fit aux eaux de Bourbon-l'Archambault, malgré le traitement qu'il suivit à la Charité où on lui faisait prendre des bains de tripes, il resta à tout jamais estropié, les jambes racornies, les bras tordus et collés au corps, l'épine dorsale déjetée, le cou raccourci.

A ces infirmités s'ajoutèrent des tracas de toutes sortes. Son père étant mort, Scarron qui avait eu la faiblesse et la naïveté — on ne peut s'expliquer comment ! — de signer une dotation à sa belle-mère, fut complètement frustré de sa part d'héritage. Comme il n'avait d'autres ressources que les modestes bénéfices de sa charge de chanoine (1), *il dut inaugurer le régime de mendicité qu'il pratiqua toute sa vie. Tantôt, il habite chez un ami, tantôt il en reçoit un don généreux et ses œuvres poètiques sont exagérément grossies de requêtes adressées tant à la reine qu'à des personnages puissants ou fortunés. — Présenté à Anne d'Autriche, qui lui fit bon accueil, il en obtint le titre, jusque là inédit, de* malade de la reine, *titre qu'il avait lui-même sollicité et qui lui valut d'abord une gratification de* 500 *écus, changée bientôt en une pension de même somme.*

Ce fut en 1643 *qu'il publia son premier recueil poétique:* Recueil de quelques vers burlesques, *dont le succès fut considérable, à tel point que le genre burlesque qu'il avait en quelque sorte inventé, devint le genre à la mode. Tout le monde faisait des vers burlesques, depuis les poètes de salons jusqu'aux rimailleurs du Pont-Neuf ; c'était plus qu'une mode, c'était une manie. Il n'y avait rien*

(1) Il avait été promu chanoine à son retour de Rome.

qui ne fut bon à devenir le sujet d'une ode, d'un sonnet, ou de quelques couplets au tour burlesque.

Scarron donna successivement le Typhon ou la Gigantomachie, *des suites diverses à ses œuvres burlesques, le* Virgile Travesti *qu'il ne mena que jusqu'au* VIIIe *chant, et des pièces de théâtres dont la meilleure est certainement* Don Japhet d'Arménie.

Lorsque la Fronde entra en guerre contre la régence, Scarron ne se laissa point embrigader dans ses rangs, bien qu'il y comptât de nombreux amis et protecteurs.

Il faut désormais filer doux,
Il faut crier miséricorde,
Frondeurs vous n'êtes que des fous
Il faut désormais filer doux,
C'est mauvais présage pour vous,
Qu'une fronde n'est qu'une corde ;
Il faut désormais filer doux,
Il faut crier miséricorde.

Rimait-il alors. Il est juste d'ajouter qu'en sa qualité de pensionné de la reine, il agissait prudemment. Si on l'avait supposé affilié aux frondeurs, on se serait empressé de lui couper les vivres. Ce fut même ce qui arriva sans pourtant qu'il ait rien fait pour mériter une disgrâce, mais les gens de Mazarin se laissèrent prendre aux apparences. Depuis quelque temps, en effet, les libelles burlesques pleuvaient dru sur le cardinal et la cour ; tous les poêtaillons affamés s'étaient mis à la solde de Condé et de ses principaux lieutenants, heureux de cette aubaine qui allait leur permettre de faire ravauder leurs chausses et de vider force chopes. Vaille que vaille, passables ou mauvais les pamphlets se succédaient, s'inspirant tous, autant que le mince talent de leurs auteurs le permettait, de l'esprit et de la forme chères à notre cul-de-jatte. Tant et si bien que Mazarin s'y laissa prendre et, croyant Scarron le rimeur ou, pour le moins, l'inspirateur de ces pièces plus malpropres que spirituelles, il lui supprima la pension que son titre de malade de la reine *continuait de lui*

valoir, malgré la dureté des temps. Du coup, voilà Scarron réduit aux seuls bénéfices de son « marquisat de Quinet », entendez, au prix que T. Quinet son éditeur lui remettait pour ses œuvres. C'était peu ; c'était trop peu même et le poète dut aviser. Habitué qu'il était à vivre aux dépens de quelqu'un, il n'hésita pas : puisque le parti de la Cour ne payait plus, il passerait du côté des frondeurs. Sans compter qu'il n'était pas fâché de briser quelques lances contre le Mazarin qui avait fort peu son estime depuis le jour où il avait accepté, sans délier les cordons de sa bourse, la dédicace de son Typhon.

Voici donc Scarron passé à la Fronde avec armes et bagages, et si les bagages n'étaient pas gros, les armes avaient leur importance. Aussi la maison du poète — il habitait alors, avec une ancienne amie, Céleste de Palaiseau, à l'hôtel de Troyes, rue d'Enfer — devint-elle le rendez-vous et comme le Grand Conseil des frondeurs. On y voyait Paul de Gondi, le fougueux et fourbe abbé de la Rivière ; le bizarre et fastueux comte de Fiesque ; Segrais secrétaire de Mademoiselle, et l'abbé de Francquetot ; puis c'était la divine d'Outrelaize, la comtesse de Fiesque, Mme de Pommereuil, Melle de Montpensier, etc... Ces dames étaient pleines d'attentions pour le poète qui les amusait par sa verve et les touchait jusqu'aux larmes par ses infirmités. A chacune de leurs visites, elles lui laissaient des petits cadeaux, garnissaient son oratoire, et, enfin, embellissaient de leur mieux le logis du pauvre paralytique. Souvent, après ses réunions politiques, Scarron, gardant auprès de lui ses plus intimes amis, leur lisait des chapitres de son Roman Comique *sur lequel il travaillait précisément et qui devait paraître en* 1851. *C'était alors de francs éclats de rire, et les mésaventures de Ragotin faisaient oublier un moment les soucis de la guerre civile.*

Cependant les frondeurs attendaient impatiemment que le poète burlesque les aidât autrement qu'en corrigeant les libelles de leur modeste cru ; n'avait-il point d'ailleurs promis quelque rude satire ? — Ils ne perdirent rien pour avoir attendu, car, un beau jour éclata sur Paris

la mitraille ignominieuse de la Mazarinade. *Bien que ce grossier pamphlet — si verveux d'ailleurs — vint des presses Hollandaises, personne ne s'y laissa tromper, on avait trop souvent attribué à Scarron de médiocres pièces, pour qu'on ne lui fît pas signer celle qui était marquée de sa griffe à chaque vers. Cela fit un bruit infernal ; de tous côtés, il n'était question que de cette* Mazarinade *formidable dont le cardinal avait dû rire jaune ! On applaudissait son auteur, les poètes du Pont-Neuf l'appelaient leur sauveur — sans doute parce qu'ils s'évertuèrent à le plagier et à publier des ordures sous son nom, ce qui leur valut cette semonce :*

Beaux esprits du Pont-Neuf, insectes du Parnasse,
Dont les productions, aussi froides que glace,
Font naître la tristesse au lieu de divertir,
Vous verrai-je toujours à mes dépens mentir,
Et mon nom supposé dans vos œuvres de bale
Me sera-t-il toujours matière de scandale ?

Tout le monde cependant, on le pense, n'approuvait pas l'œuvre de Scarron, l'enthousiasme des uns était balancé par l'indignation des autres. Ce fut même pour Cyrano de Bergerac — qui pour quelque motif obscur comptait au nombre des ennemis de notre poète, ce lui fut l'occasion, disons-nous, de lui décocher une féroce diatribe sous ce titre transparent : Lettre contre Ronscar. *Féroce, en effet, car non seulement Cyrano s'en prenait au style et au genre littéraire de l'écrivain, mais, il allait encore jusqu'à s'attaquer à sa caduque personne :*

« A le voir sans bras et sans jambes, — disait-il, — on le prendrait, si sa langue était immobile, pour un terme planté au parvis du temple de la mort.... A curieusement considérer le squelette de cette momie, je puis vous assurer que, si jamais il prenait envie à la Parque de danser une sarabande, elle prendrait à chaque main un couple de Scarron, au lieu de castagnettes, ou tout au moins elle se passerait leurs langues entre les doigts pour s'en servir, comme on se sert de cliquettes de ladres..... On ajoute à sa descrip-

Mme DE MAINTENON.

tion qu'il y a plus de dix ans que la Parque lui a tordu le cou sans le pouvoir étrangler, et, ces jours passés, un de mes amis m'assura qu'après avoir contemplé ses bras tors et pétrifiés sur ses hanches, il avait pris son corps pour un gibet où le Diable avait pendu son âme..... »

En vérité si cela déborde d'esprit, il y manque un peu de charité ; à la description de la misérable carcasse du poète, Cyrano aurait dû sentir quelque pitié. Malgré sa bonne humeur légendaire, malgré qu'il se soit souvent lui-même raillé de ses maux, le pauvre Scarron dut souffrir de cette dure leçon, mais il ne répliqua pas. Cyrano n'était-il point d'ailleurs un adversaire terrible ? Scarron trouva peut-être plus prudent de garder le silence. Au surplus, ce flot d'injures fut emporté avec la Fronde ; l'apaisement venu, personne ne songea plus à tous ces libelles, *à toutes ces* gazettes, *à ces* épîtres *et à ces* Mazarinades

qui étaient tombés sur Paris, véritable pluie d'orage. (1)

La Fronde vaincue, les principaux meneurs rentrés dans les faveurs de la Cour, il faut bien le dire, notre poète burlesque se trouva quelque peu délaissé. Heureusement, il avait pour lui tenir compagnie Françoise d'Aubigné qui était devenue sa femme, en 1652. *Françoise avait seize ans, elle était la petite-fille du grand Agrippa d'Aubigné auquel on doit la* Confession de Sancy *et le* Divorce satirique, *œuvres étincelantes et d'un style admirable. Comment la jeune fille, spirituelle, instruite et belle épousa le cul-de-jatte Scarron ? — Elle était pauvre !... Lorsqu'elle sera devenue Mme de Maintenon, elle dira, parlant de son premier mari : « j'ai mieux aimé l'épouser, qu'un couvent. » — Il est vrai ; lorsque l'auteur du* Roman Comique *la connut, la pauvrette n'avait guère l'embarras du choix ; à charge à Mme de Neuillan, sa tante, le couvent était sa seule ressource. Scarron, qui avait un grand fonds de bonté, se sentit touché par cette jeune détresse ; la joliesse grave de la jeune fille l'émut. « On ne dit pas qu'il l'aima. Peut-être était-il incapable d'aimer. Ses infirmités l'en détournaient d'abord, puis sa vie antérieure, dispersée et fugace, avait à jamais éloigné de son cœur le trouble délicieux et amer. Elle lui fut assez sympathique cependant pour qu'il résolut lui, le pauvre, de l'arracher au servage de sa marâtre. Il lui offrit une dot dont elle disposerait à sa guise pour le mariage ou pour le couvent. Mais elle déclina cette offre généreuse.* (2) *» C'est alors, sous doute, qu'il lui proposa de l'épouser : elle acepta. Elle lui fut d'un grand secours; sans elle, comment se seraient écoulées ses dernières années ? Sa beauté, son charme, son esprit furent un véritable paradis pour le poète habitué à l'enfer de sa difformité et de ses douleurs. Et puis, grâce à elle, Scarron vit son logis s'emplir à nouveau de visiteurs. C'est un véritable bureau d'esprit où chacun vient raconter quelque potins, lancer quelque bons mots, réciter quelque*

(1) On a compté plus de six mille *Mazarinades.*
(2) Emile Magne : *Scarron et son milieu.*

madrigal. Dans la foule des habitués, voici Turenne le maréchal d'Albret, les ducs d'Elbeuf et de Sully, Saint Aignan, le comte du Lude, le savant Méré, et Philibert de Grammont, et le comte de Fiesque, resté fidèle, et d'autres, d'autres encore : poètes, écrivailleurs, guerriers, financiers et courtisans.... La chambre du cul-de-jatte a supplanté l'hôtel de Rambouillet qui, chaque jour, va s'embourgeoisant davantage !

Malheureusement, tous ces visiteurs n'apportaient pas la fortune avec eux et Scarron, qui avait vu s'en aller miette à miette les quelques biens reconquis sur son beau-frère, par son mariage avec Françoise d'Aubigné, en était réduit plus que jamais au régime de requêtes et de la mendicité. Dans sa détresse il alla jusqu'à solliciter les faveurs de la Reine et, qui plus est, de Mazarin. Cette platitude inutile ne fut pas récompensée ; la reine ne se laissa pas toucher, quant au ministre, il n'avait probablement pas oublié aussi facilement que Scarron, certaine Mazarinade *où il était traité,—aménité des plus réservées ! — de « prince des maquignons » !*

La plume de Scarron ne restait d'ailleurs point improductive. La nouvelle espagnole s'étant rapidement acclimatée en France, il se mit à en composer dans le même genre ; il s'employa également de son mieux pour le théâtre. Tout cela était d'ailleurs insuffisant pour entretenir sa maison et il aurait connu une épouvantable misère si le surintendant Fouquet n'était venu à son aide. — Dans les derniers temps de sa vie, ne sachant plus à quel saint s'adresser, il avait imaginé de monter un laboratoire de chimie où devaient se fabriquer, avec privilège exclusif des remèdes pharmaceutiques, l'or potable, la pierre philosophale, etc. On a peine à croire qu'il ait pu avoir foi en de pareilles chimères !... Il s'intéressa aussi à une entreprise de réfection de ponts ainsi qu'à la création d'offices de déchargeurs-camionneurs. Si cette affaire nous manque, écrivait-il, nous n'avons, M. Vissins et moi, qu'à nous empoisonner les boyaux. »

Comment se termina l'affaire on n'en sait trop rien, ni si M. Vissins s'empoisonna les boyaux, quant à Scarron,

après avoir encore beaucoup sollicité les uns et les autres, il mourut de sa belle mort — si l'on peut dire —, après deux mois de souffrances rarement interrompues, le 6 *ou le* 7 *octobre* 1660. *Inhumé dans l'église Saint-Gervais, on est sans certitude sur ce que sont devenues ses cendres.* (1).

***

De son œuvre nous ne dirons qu'un mot. On a écrit que dans la littérature française, le genre burlesque était un accident, ce fut du moins un accident heureux. Scarron qui avait le don de la simplicité aussi bien que celui du ridicule, stigmatisa les poètes et les écrivains adonnés soit au pédantisme, soit à l'affectation, au manièrisme et à l'enflure. La trivialité voulue du style burlesque mit en évidence tout ce qu'il y avait d'artificiel et d'inutilement pompeux dans leur prose et dans leurs vers. — C'est pour réagir contre leur genre qu'il inventa le sien. En un siècle où la littérature s'était délibérément éloignée de la vie et de la nature, Scarron l'y ramena. En ce sens son Roman Comique *est déjà presqu'une œuvre réaliste. Par le style, il s'apparente évidemment à Rabelais, mais c'est un Rabelais moins bruyant, moins franchement, moins grassement joyeux. Son esprit est d'une gaîté plus ironique — peut-être un peu forcée et maladive, alors que celle du curé de Meudon éclate haut, spontanée et pleine de santé.*

Son labeur fut considérable et son imagination ne le trahit jamais. Outre le Roman Comique, *il a enrichi notre littérature dramatique de deux types qui devaient connaître, sur les planches, une fortune plus brillante que celle de leur inventeur. Crispin, échappé de la comédie italienne, parait sur la scène française pour la première fois dans son* Ecolier de Salamanque ; *et, pour la première fois aussi, dans* l'Héritier ridicule, *il nous présente le cousin d'Amérique dont nos vaudevillistes devaient user jusqu'à l'abus.*

Pour le reste, nous n'irons pas jusqu'à en faire un

(1) L'inhumation eut lieu le 7 octobre, cette date est aujourd'hui certaine.

grand poète, — le genre même qu'il avait adopté lui interdisait de viser à la grande poésie ! — mais combien il est supérieur à ceux qui l'imitèrent, l'imitation suffisant déjà à les mettre en état d'infériorité. Le vers de Scarron est franc, clair, sans fadaise ni affectation à la Voiture, et, s'il ne rime pas toujours richement, — ce qui à ses yeux ne devait guère avoir plus d'importance qu'aux nôtres, — ses rimes, du moins, sont-elles souvent des plus ingénieuses, et d'un effet burlesque très réussi.

En résumé, Scarron, en prose comme en vers, est le maître incontestable et jamais égalé du genre burlesque, tout comme il en fut le créateur en France.

A. S.

BIBLIOGRAPHIE

DES PRINCIPALES ŒUVRES DE SCARRON

1643, *Recueil de quelques vers burlesques*, Paris. — 1644, *Le Typhon ou la Gigantomachie*, Paris ; *Suite des œuvres burlesques*, 1ère partie, Paris. — 1645, *Jodelet, ou le maître valet*, (théâtre du Marais). — 1646, *Les boutades du capitaine Matamore*. — 1647, *Suite des œuvres burlesques*, 2e partie, Paris ; *Les Trois Dorothées ou Jodelet duelliste* (représentée à l'Hôtel de Bourgogne). — 1648, chant 1er du *Virgile Travesti*, qu'il poursuivit jusqu'au VIIIe chant (1652) et qu'il n'acheva pas. — 1649, *Don Japhet d'Arménie*. — 1651, *Le Roman comique*, 2 vol. in-8, Paris ; *Suite des œuvres burlesques*, 3e partie. — *La Mazarinade*, Amsterdam.—1654, l'*Ecolier de Salamanque, ou les Ennemis généreux*, tragi-comédie. — 1655, *Gazette burlesque*, 15 numéros ou épîtres du 14 janvier au 22 juin ; *Le Gardien de soi-même*, comédie ; *Le marquis ridicule ou la comtesse faite à la hâte*, pièce ; Nouvelles tragi-comiques : la *Précaution inutile*, *Les Hypocrites*, l'*Adultère innocent*, *Le châtiment de l'avarice*, (1648-1657). *Plus d'effet que de paroles*, (1657). — 1662, (œuvres posthumes) *La Fausse apparence* (imité de Caldéron), *Le Prince Corsaire*, tragi-comédies. — *Œuvres complètes*, Amsterdam Wetstein, 1752, 7 vol. in-12. — *Œuvres complètes*, Paris, Bastien, 1786, 7 vol. in-8.

PRINCIPAUX OUVRAGES A CONSULTER

SUR SCARRON

Somaize : *La Pompe funèbre de M. Scarron*, Paris, 1660. — Boucher : *La Pompe funèbre de Scarron*, Paris, 1660. — Bruzen de la Martinière : Notice dans l'édition des *œuvres complètes de Scarron*, Amsterdam, 1737. — La Beaumelle : *Mémoires pour servir à l'histoire de Mme de Maintenon*, Paris, 1756,

T. 1er, livre II. — COUSIN D'AVALLON : *Scarroniana*, 1805. — TH. GAUTIER : *Les Grotesques*, 2 vol. in-18, Paris, 1844. — GUIZOT : *Corneille et son temps*, Paris, 1852. — TALLEMANT DES REAUX : *Les Historiettes*, Paris, 1854-1860, T. VII. — V. FOURNEL : *La Littérature indépendante et les écrivains oubliés du XVIIe siècle*, Paris, 1862 ; *Etude sur le burlesque*, en tête du *Virgile Travesti*, éd. Garnier. — P. MORILLOT : *Scarron* (thèse) Paris, 1888. — DE BOISLISLE : *La Jeunesse de Mme de Maintenon* (*Revue des questions historiques*) Paris 1895 ; *Scarron et Françoise d'Aubigné*. Paris, 1894. — Dr BRISSAUD : *La maladie de Scarron*. — HENRI CHARDON : *Scarron inconnu et les types des personnages du Roman Comique*, Paris, 1904, 2 vol. in-8. — EMILE MAGNE : *Scarron et son milieu*, Paris, 1906, in-18.

POÉSIES DIVERSES

AVANT-PROPOS

« *Lecteur qui ne m'as jamais vu et ne t'en soucies guère, à cause qu'il n'y a pas beaucoup à profiter à la vue d'une personne faite comme moi, sache que je ne me soucièrais pas que tu me visses, si je n'avais appris que certains beaux esprits facétieux se réjouissent aux dépens du misérable et me dépeignent d'une autre façon que je ne suis fait. Les uns disent que je suis cul-de-jatte; les autres, que je n'ai point de cuisses, et que l'on me met sur une table, dans un étui, où je cause comme une pie borgne ; et les autres, que mon chapeau tient à une corde qui passe dans une poulie, et que je le hausse et le baisse pour saluer ceux qui me visitent. Je pense être obligé, en conscience, de les empêcher de mentir plus longtemps, et c'est pour cela que j'ai fait faire la planche que tu vois au commencement de mon livre.* (1) *Tu murmureras sans doute, car tout lecteur murmure, et je murmure comme les autres quand je suis lecteur ; tu murmureras, dis-je, et trouveras à redire de ce que je ne me montre que par le dos. Certes, ce n'est pas pour tourner le derrière à la compagnie, mais seulement à cause que le convexe de mon dos est plus propre à recevoir une inscription que le concave de mon estomac, qui est tout couvert de ma tête penchante, et que par ce côté-là, aussi bien que par l'autre, on peut*

(1) Le frontispice de ses œuvres le représentait la poitrine concave, le dos convexe, cul-de-jatte, grimaçant et rabougri.

voir la situation ou plutôt le plan irrégulier de ma personne. Sans prétendre faire un présent au public (car, par mesdames les neuf Muses, je n'ai jamais espéré que ma tête devint l'original d'une médaille), je me serais bien fait peindre, si quelque peintre avait osé l'entreprendre. Au défaut de la peinture, je m'en vais te dire à peu près comme je suis fait.

« *J'ai trente-huit ans passés, comme tu vois au dos de ma chaise ; si je vais jusqu'à quarante, j'ajouterai bien des maux à ceux que j'ai déjà soufferts depuis huit ou neuf ans. J'ai eu la taille bien faite, quoique petite ; ma maladie l'a raccourcie d'un bon pied. Ma tête est un peu grosse pour ma taille. J'ai le visage assez plein pour avoir le corps décharné, des cheveux assez pour ne porter point perruque ; j'en ai beaucoup de blancs en dépit du proverbe. J'ai la vue assez bonne, quoique les yeux gros ; je les ai bleus : j'en ai un plus enfoncé que l'autre, du côté où je penche la tête. J'ai le nez d'assez bonne prise. Mes dents, autrefois perles carrées, sont de couleur de bois, et seront bientôt de couleur d'ardoise ; j'en ai perdu une demie du côté gauche, et deux et demie du côté droit, et deux un peu égrignées. Mes jambes et mes cuisses ont fait d'abord un angle obtus, et puis un angle égal, et enfin un aigu ; mes cuisses et mon corps en font un autre, et ma tête se penchant sur mon estomac, je ressemble pas mal à un z. J'ai les bras raccourcis aussi bien que les jambes, et les doigts aussi bien que les bras ; enfin, je suis un raccourci de la misère humaine. Voilà à peu près comme je suis fait. Puisque je suis en si beau chemin, je vais t'apprendre quelque chose de mon humeur. Aussi bien cet avant-propos n'est-il fait que pour grossir le livre à la prière du libraire, qui a eu peur de ne retirer pas les frais d'impression, sans cela il serait très inutile, aussi bien que beaucoup d'autres; mais ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on fait des sottises par complaisance, outre celles que l'on fait de son chef.*

« *J'ai toujours été un peu colère, un peu gourmand, un peu paresseux. J'appelle souvent mon valet sot, et un instant après monsieur. Je ne hais personne, Dieu veuille*

qu'on me traite de même. Je suis bien aise quand j'ai de l'argent, et serais encore plus aise si j'avais de la santé. Je me réjouis assez en compagnie. Je suis assez content quand je suis seul. Je supporte mes maux assez patiemment ; mais il me semble que mon avant-propos est assez long et qu'il est temps que je le finisse. »

1648.

L'AUTEUR A SES VERS

Ah ! vraiment petits vermisseaux,
Sans doute vous vous trouvez beaux
D'oser faire voir vos Guenilles ;
Hélas ! vous n'êtes que Chenilles ;
Petits enfants écervelés,
Savez-vous bien où vous allez ?
Votre entreprise est bien hautaine
D'aller courir la pretantaine ;
A peine êtes-vous avortés,
Et déjà dehors vous sortez ;
Et déjà vous courez les rues :
Revenez rimes malotrues,
Revenez dans mon cabinet
Et laissez là Toussainct Quinet,
Quoi qu'il vous prie et qu'il vous presse
D'aller faire jouer sa presse,
Croyez-moi, ne le croyez pas ;
Mais si vous franchissez ce pas ;
Si le vain désir d'être livre
En dépit de moi vous enivre,
Tout aussitôt qu'on vous lira
Quelqu'un qui vous achètera
Dira dès la première page,
Foin de l'auteur et de l'ouvrage,
Que le Diable lui crache au cu,
Quinet, rendez mon quart-d'écu,
Et reprenez le livre vôtre,
Ou bien délivrez-m'en un autre,
Ne fût-ce qu'un simple almanach,

Ou libelle contre Balzac,
Ou quelque froide comédie
Faite par auteur qui mendie ;
Rentrez-donc dans mon cabinet,
Et laissez-là Toussainct Quinet ;
Je veux si de vous il vend quatre
Qu'un franc poltron me puisse battre
Lors Quinet aura pied de nez,
Et vous serez bien étonnés
Quand quittant la petite salle
Vous irez habiter la Halle,
Et devenus papiers volants
Chez les vendeuses de merlans,
Vos pauvres feuilles déchirées
Envelopperont leurs denrées ;
Ou du moins Quinet de dépit
De voir si très-maigre débit,
Vous en faisant mine très maigre,
Dira d'un ton de voix très aigre,
Maudits soient les vers imprimés,
Et celui qui les a rimés :
Mais ce n'est pas faire en prud'homme :
Car lui-même sait fort bien comme
Il vous imprime malgré moi.
Et j'en jurerais bien ma foi.
Adieu donc rimes ridicules,
Allez faire voir vos macules,
Mon logis en sera plus net
Quand vous logerez chez Quinet ;
Vous qui croyez qu'être volume
Vaut mieux qu'être écrits à la plume,
Et qu'étant de bonne maison,
J'ai tort, et vous avez raison,
Que votre ennui est légitime
De vouloir que l'on vous imprime,
Que tout le monde vous lira,
Que chacun de vous parlera,
Comme on fait des pièces nouvelles ;
Que vous aurez daus les ruelles

Presqu'autant d'estime qu'en a
La *Sophonisbe*, ou le *Cinna*,
Ibrahim, ou la *Mariane*,
Alcionée, ou la *Roxane*,
Et les œuvres de saint Amant
Au style si rare et charmant ;
Mais de peur qu'il ne vous en veuille,
Revenez dans mon portefeuille ;
Cependant que vous l'habitiez,
En quelque estime vous étiez,
Mais ma foi vous n'y serez guères
Lorsque vous deviendrez vulgaires,
Et chacun vous méprisera
Lorsque l'on vous exposera,
Vous appelant des bagatelles.
Après des remontrances telles,
Si vous poursuivez de faillir,
Rien n'en doit sur moi rejaillir,
Je vous ai dit en conscience
Ce qu'on dit, et ce que je pense,
Mais j'ai peur que Toussainct Quinet
Ne vous donne au Diable tout net.

LÉANDRE ET HÉRO

Muse avec qui je me console
De tous mes déplaisirs cuisants,
Et qui dès l'avril de mes ans
As tant fait avec moi la folle;
Viens dicter des vers à ma main,
Fais qu'à Fouquet ils puissent (plaire
Par lui j'ai le loisir d'en faire,
Sans avoir soin du lendemain.
. . . . . .
Quoique je ne sois pas grand grec,
Je lis une grecque chronique,
Où se raconte un cas tragique,
Qu'on peut chanter sur le rebec.

Si tu veux que je te le chante,
Fouquet, mon unique support,
Sans me vanter je me fais fort
D'en faire une chanson plaisante.

Ecoute-là donc, la voici.
S'il arrive qu'elle te plaise,
O grand Fouquet, que j'aurai d'aise
Et que j'aurai bien réussi !

Deux amants, l'un et l'autre insi- [gne
Pour l'esprit et pour la beauté,
Couple d'amants ainsi vanté
Qu'il s'en trouve de ça la ligne :

Deux amants donc si beaux tous (deux,
Que je donne à leur père et mère

En douze ou treize fois à faire
Deux enfants qui soient si beaux (qu'eux

Ces amants donc tous deux d'un
Se marièrent une nuit, (âge
Afin d'éviter le grand bruit
Qu'aurait fait un concubinage.

Mais faute d'un méchant bateau,
Faute d'une vieille lanterne,
Le fier destin qui tout gouverne
Fit perdre en mer le jouvenceau.

Le garçon avait nom Léandre,
Et ne passait pas pour zéro.
La pucelle avait nom Héro,
De peau doucette et d'âme tendre.

Héro prit naissance à Sestos ;
Son père y vivait de ses rentes,
Ayant hérité de deux tantes
Morts pour lui fort à propos.

Sa mère était bien damoiselle,
Citoyenne de Marathon,
Sœur d'un trent'aïeul de Platon,
Fort prude et passablement belle.

Parlons ensuite du garçon ;
Car monsieur valait bien madame,
Et logeait une fort belle âme
Dans un corps de bonne façon.

Le lieu fameux de sa naissance,
Par où je m'en vais débuter,
Ne peut au plus nous arrêter
Que de la longueur d'une stance.

La mer, le séjour des harengs,
Sépare de Sestos, Abyde ;
Et dans ce rendez-vous liquide
Les vents vident leurs différends.

C'est dans Abyde que Léandre
La première fois vit le jour ;
Et sa mère était dans ce bourg
Ce que dans Troie était Cassandre.

A son fils elle avait prédit
Qu'il mourrait un jour de trop boire
Son fils ne l'en voulut pas croire
Dont elle mourut de dépit.

.....

Feu son époux en son jeune âge
D'un roi Troyen fut écuyer.
Qui le chassa sans le payer,
Pour avoir éborgné son page.

Mais depuis il ne fut dolent,
Car il jouait bien à la prime,
Faisait merveilles à l'escrime,
Et tirait de l'arc en volant,

Dans Abyde il fit sa retraite,
Où l'on le fit sergent-major.
Enfin un jour sonnant du cor,
Il se démonta la luette.

Tels furent messieurs leurs parents
Tous gens d'honneur et sans re- [proche,
Tous nobles et de vieille roche,
Aimés des petits et des grands.

A la vérité dans l'histoire
Il n'en est pas fait mention ;
Ce n'est que par tradition
Qu'on en a gardé la mémoire.

Musée, un Grégeois rimailleur,
De qui j'emprunte cette histoire,
Soutient qu'on aurait peine à croire
Combien Léandre était railleur .

Combien au milieu des fillettes
Il était hardi jouvenceau :
Combien son entretien fut beau,
Combien belles ses chansonnettes :

Combien le drôle avait le don
De débiter des balivernes ;
D'être Amphion dans les tavernes
Dans les chambres un Cupidon.

Héro fut sacrificatrice
Ou prêtresse, car c'est tout un,
De Dame Vénus à l'œil brun,
Déité chaude comme épice,

Dans une tour (on ne sait pas
Si la tour fut ronde ou carrée)
La prêtresse de Cythérée
Logeait, elle et tous ses appas.

.....

Elle avait pour train et pour tout
Une vieille sexagénaire,
Qui l'entretenait d'ordinaire
De contes à dormir debout.

De ce que hors de chez son père
Elle était séquestrée ainsi,
Je ne me mets guère en souci,
Car la chose n'importe guère.

Il ne m'est pas plus important,
De savoir au vrai si le temple

Etait de cent pas, par exemple,
Ou de moins de la tour distant.

Dans ce temple en pèlerinage
Tous les ans à jours de campos,
Tant de Sestos que d'Abidos,
Que des villes du voisinage,

Dans ce temple donc on venait
Des villes proches et lointaines,
Par quarterons et par centaines;
Et de même ou s'en retournait.

A cette fête d'importance
On allait de près et de loin ;
Chacun de Vénus a besoin,
Encore plus que l'on ne pense.

Ce fut où la belle Héro
Donna dans la vue à Léandre ;
Qui de sa part lui sut bien rendre
En criant sur son cœur haro.

La chose arriva de la sorte
Que je m'en vais vous la conter,
Non sans quelquefois m'écarter,
Car la rime son homme emporte.

Environ entre sept et huit,
Léandre monta sur sa bête,
Bien résolu d'être à la fête,
Et même d'y faire grand bruit.

Or vous saurez que la monture
Etait une maigre jument,
Qui depuis six mois seulement
Avait mis bas sa géniture.

Un petit malheureux poulain
Etait donc du train de Léandre,
Qui fit dessein lors de le vendre,
Car cela lui sembla vilain.

Ce poulain chut dans une ornière,
Léandre bien fort en pesta ;
Car l'en tirant il se crotta
D'une vilaine manière.

Mais des cieux le miroir ardent,
Maître dessicateur de crottes,
Autant sur l'habit que sur bottes,
Donna remède à l'accident.

De renard une grosse queue
Qui sur l'épaule lui flottait,
Un grand ornement ajoutait
A son bonnet de couleur bleue.

Tant alla le trot et le pas,
Qu'à la fin il joignit la barque
Où pour passer outre on s'embarque
Car sans barque on ne le peut pas.

Lors la mer, vous m'en pouvez [croire
N'avait point de gués ni de ponts :
Qui les pourrait faire assez longs,
Aurait belle place en l'histoire.

Voilà le jouvenceau passé :
Voyons ce que fait la pucelle,
Qui ce jour-là pour être belle,
Consulta son miroir cassé.

Deux pendants d'oreilles en poires
A ses oreilles pendillaient,
Et pour du verre assez brillaient
Au travers de ses boucles noires.
. . . . . .

Vers le temple elle cheminait,
Et messieurs ses chers père et mère
Marchaient devant, et son grand [frère
Par civilité la menait.

Alors qu'elle entra dans l'église,
Chacun fit exclamation ;
Telle fut l'admiration
Dont tout le monde eut l'ame éprise

Chacun cria tout éperdu,
La male peste qu'elle est belle !
Plus d'un en offrit sa chandelle,
Ce fut autant de bien perdu.

Maint paon vainement fit la roue
Autour de ce jeune tendron ;
Maint la fleura comme un levron,
Au hasard d'avoir sur la joue

Là-dessus on sacrifia :
Jamais de plus digne prêtresse,
Pour une plus digne déesse,
Plus dignement n'officia.
. . . . . .

Force godelureaux à vendre
Devant Héro faisant les beaux,
Tirèrent leur poudre aux moineaux
Ce que ne faisait pas Léandre.

Le drôle, près d'elle à genoux,
Feignant de lire en son bréviaire,
Disait tout bas en grec vulgaire,
Belle je meurs d'amour pour vous.

Elle, regardant dans son livre,
Lui répondit la face en feu,
Parlant bas pour couvrir son jeu
Encore n'est-il rien que de vivre.

Cependant que dévotement
Sa mère priait dans le temple,
Son père de mauvais exemple,
Sur un banc ronflait rudement.

. . . . . .

Il fallut faire la retraite ;
On sortit, et le jeune amant
Se cacha témérairement
Dans une petite cachette.

Quand hommes, femmes, chiens et [chats,
Bref, quand tout fut hors de l'église,
La belle changea de chemise,
Et fit voir sa gorge et ses bras.

Léandre voyant ces merveilles,
En fut quasi comme enragé :
O qu'il n'eût pas alors échangé
Ses deux yeux contre un cent d'o- [reilles !

Quand elle eut repris son corset
Tout tremblant il s'approcha d'elle.
Si lors de l'aimable pucelle
Le cœur battit fort, Dieu le sait.

Elle en eut une telle transe,
Que devant qu'elle pût crier,
Il eut le temps de la prier
De vouloir écouter sa chance.

Léandre aux deux bras la harpa,
Lui donnant du plat de la langue :
Mais en commençant sa harangue
Plusieurs fois il s'entrecoupa

Enfin à force de reprendre,
Et d'avoir bien rapetassé
Le discours déjà commencé,
Il se fit assez bien entendre.

A peu près, il lui dit ainsi :
Béni soit celle dont le ventre
Vous logea neuf mois dans son [centre
Béni soit votre père aussi.

O qu'ils savaient bien l'un et l'autre
Travailler en postérité !
Comme on voit par votre beauté
Qui rend mon cœur captif du vôtre.

Dites-moi s'ils furent longtemps
A vous composer si parfaite,
Et s'ils me vendraient leur recette
Pour faire ainsi de beaux enfants.

Mais ce n'est pas ce qui me mène ;
Je voudrais savoir seulement
Si moi, Léandre, vous aimant,
Vous, Héro, seriez inhumaine.

Celles que le ciel comme vous,
Forma de choses précieuses,
Sont fantasques, impérieuses,
Et sauf les yeux, n'ont rien de doux.

Je ne puis bien encore vous dire,
Si le ciel vous a faite ainsi ;
Mais, pour moi, tel que me voici,
Je mets mon cœur sous votre em- [pire

N'allez pas vous scandaliser
D'un don de si peu d'importance ;
Ce n'est pas vous faire une offense
Que de se faire refuser.

. . . . . .

Hélas ! ma mort est manifeste
A moins d'agréer un hymen :
Vous n'avez rien qu'à dire, *amen*,
Et me laisser faire le reste.

Alors son gosier se serra ;
Ses soupirs tout court s'arrêtèrent ;
Son teint pâlit, ses yeux s'enflèrent
Sa face se défigura.

Ensuite, comme deux fontaines,
Ses yeux furent vus ruisseler,
Et son estomac exhaler
Soupirs et sanglots par centaines.

La vierge entendant débiter
Au jouvenceau tant de merveilles,
Se mit à gratter ses oreilles,
Car elle en avait à gratter.

Puis faisant la scandalisée,
Comme les filles font toujours,
Elle lui tint ce fier discours,
Que j'ai recueilli de Musée :

A qui donc penses-tu parler ?
Crois-tu que ta blanche magie
Ait sur moi beaucoup d'énergie,
Prétends-tu m'en ensorceler ?

. . . . . .

Sais-tu qu'à la porte du temple,
Lorsque ton crime se saura,
Le peuple te lapidera,
Et que tu serviras d'exemple ?

Et sais-tu que loin d'assouvir
Ton avide et peu sage envie
J'aime bien mieux perdre la vie
Que ce que tu veux me ravir ?

La pucelle ayant dit ces choses
De grande édification
Souffrit grande altération
En son teint de lis et de roses.

Son beau visage en moins de rien
Fut vu diverses couleurs prendre ;
Mais toujours les yeux sur Léandre,
Dont le matois s'aperçut bien.

Il l'appelle toute divine,
Maint doux regard il lui lança ;
Et blasphémant, la menaça
De s'entre-percer la poitrine.

Et puis il fit l'évanoui,
Ou le fut, le pauvre jeune homme ;
Et travailla si bien en somme,
Qu'il entendit dire un oui.

Après cette parole ouie
Il fit cent postures de fou ;
Et se fit grand mal au genou,
S'agenouillant à l'étourdie,

C'est à peu près comme cela
Que les deux amants s'entrevirent,
Qu'ils s'aimèrent, qu'ils se le dirent,
Et que le diable s'en mêla.

. . . . . .

De la mer l'obstacle terrible
Causait un déplaisir amer
A nos deux amants d'Outremer,
Rendant leur hymen impossible.

Car la mer n'est jamais sans vent ;
Léandre était lors sans nacelle.
Puis, c'était décrier la belle
Que de la visiter souvent,

Quoique l'Hellespont soit bien large
Dit Léandre, je suis garçon
A nager ainsi qu'un poisson,
Vers vous de l'une à l'autre marge.

Ayez un flambeau seulement,
De qui la clarté me gouverne ;
Mais qu'il soit dans une lanterne,
Car il s'éteindrait autrement.

. . . . . .

La nuit entr'eux deux arrêtée
Couvrit les cieux de son manteau :
L'amante alluma son flambeau,
Terriblement inquiétée.

Son amant hardi, cependant,
Sur l'Hellespontique rivage
Attendit pour se mettre à nage
La lueur du signal ardent.

Le signal parut, sans remise
Rompant aiguillette et boutons,
Dans l'humide séjour des tons
Il lança son corps sans chemise.

Il nage vite comme un trait :
Ses bras nerveux qui l'onde enta-
(ment,
Au travers des flots si bien rament,
Que peu lui dura le trajet.

Sitôt que Héro put entendre
Le bruit que faisait fendant l'eau
Son téméraire jouvenceau,
Elle se hâta de descendre.

La servante de pied en cap
Couvrit Léandre en diligence,
Pour garder quelque bienséance ;
On m'a dit que ce fut d'un drap.

Brûlant comme il faisait dans l'âme
Son corps mouillé fut bientôt sec ;
Et puis avec humble respect,
Il fit compliment à sa dame,

Il fallait du temps profiter :
Léandre entra chez la Pucelle,
L'épousa, se coucha près d'elle.
Le reste ne se peut conter.

Il faut en semblable aventure
Pressé d'un semblable désir,
Avoir eu semblable plaisir,
Pour faire semblable peinture.

Qu'on se figure seulement
Deux jeunes cœurs qu'amour as-
(semble
Et ce qu'ils peuvent faire ensemble,
Quand ils n'y seraient qu'un mo-
(ment.
Il n'est si bonne compagnie
Qui ne se sépare à la fin ;

Il fallut avant le matin
Se quitter sans cérémonie.

Je laisse à juger aux lecteurs,
Quand ces amants se séparèrent,
Si leurs cœurs tendres soupirèrent
Si leurs yeux versèrent des pleurs.

Phœbus au teint de couleur d'ambre
N'était pas encor hors de l'eau,
Que notre amoureux jouvenceau
Etait de retour dans sa chambre.
. . . . . .

Depuis l'aimable temps des fleurs
Jusqu'au temps où la terre donne
Les derniers présents de l'automne
Et de l'hiver prend les couleurs.

Notre amoureux infatigable
Chaque nuit alla faire un tour
Vers sa chère et fatale tour,
D'une constance non croyable.
. . . . . .

Mais l'hiver vint. Des Aquilons
Les incartades infinies
Firent des vagues aplanies,
Des montagnes et des vallons.

Tandis que le repos de l'onde
Par les vents est ainsi troublé,
Léandre d'ennuis accablé
Peste au bord de la mer qui gronde.
. . . . . .

Enfin Léandre recevant
De Héro maint et maint message
Comme un amant qui n'est pas sage
S'encouragea contre le vent.

Il voit luire la torche ardente,
A telle fin que de raison,
Au haut de la chère maison
De sa maîtresse impatiente.

Le voilà tout déterminé :
Il descend sur le froid rivage,
Voit l'Hellespont rempli d'orage
Et n'en est pas fort étonné.

L'amour, tant son âme est éprise,
A tel point lui grossit le cœur,
Qu'il croit avoir plus de vigueur
Qu'il n'en faut pour telle entreprise,

D'une main il défit les glands,
Qui s'étaient mêlés d'aventure ;
De l'autre il défit sa ceinture,
Qu'il serra dans l'un de ses gands.

Les yeux les plaines arpentèrent
Du moite et perfide élément,
Tandis que fraternellement
Ses deux pieds s'entre-déchaussèrent.
Il mit en forme de ballot,
Où bien si vous voulez de balle,
Ses habits de serge d'Aumalle
Dans un rocher baigné du flot,

Il est nu, dans l'onde il se jette,
Et de soi-même le bateau,
A qui sert d'étoile un flambeau,
Bien avant en mer il trajette.
. . . . . .

O flots ! ô vents sourds à ma voix !
En allant épargnez ma vie,
Au retour soulez votre envie.
(Ainsi disait-il quelquefois.)

Souvent la vague au ciel l'élève,
Lors il entrevoit le flambeau ;
Et souvent l'enfonce dans l'eau,
Lors il trouve quasi la grêve.

Héro, pour défendre du vent
La lumière de sa chandelle,
Met sa chemise devant elle,
Et se brûle les doigts souvent.

Elle regrette une lanterne,
L'imprudente n'en avait pas.
Cependant le vent haut et bas
Terriblement son amant berne.

Tant qu'il voit luire le flambeau,
L'espoir de gagner le rivage
Lui fournit assez de courage,
Pour vaincre la rage de l'eau.

Mais un vent, peut-être de bise,
Ou quelqu'autre rude souffleur,
Fit à Héro par grand malheur
Lever un pan de sa chemise.

De ce linge qui défendait
Comme un paravent la chandelle,
De ces pauvres amants et d'elle
La vie ou la mort dépendait.

Elle fut donc du vent éteinte ;
L'espoir de Héro s'éteignit :

A l'amour elle s'en plaignit,
Mais le vent emporta sa plainte

Trois fois en vain elle souffla,
Pour rendre vie à sa chandelle ;
Mais Héro n'était plus pucelle,
Il le faut être pour cela.

Cependant le pauvre Léandre
Cherche en vain des yeux son fanal
Il nage ; mais il nage mal,
Et ne peut plus la vague fendre.

Ainsi qu'un vaisseau dématé
Sans nocher, timon ni cordage,
Est agité durant l'orage,
Le pauvre amant est agité.

Il sent que ses forces s'épuisent
Qu'il a peur, qu'il n'avance plus;
Et que ses efforts superflus
Lui servent moins qu'ils ne lui nui-
[sent.

Dans le temps que du pauvre amant
Les derniers désastres augmentent,
Des ennemis qui le tourmentent
La rage augmente doublement.
. . . . . .

Enfin la vague a la victoire :
L'insolente insulte au pauvret,
Et lui fait avaler maint trait
D'une eau qui n'est pas bonne à
[boire

Quoiqu'il en bût mal volontiers,
Il but trop ; ses sens se troublèrent;
Bref il mourut, dont s'affligèrent
Terriblement ses créanciers.

Oh, que ce fut un grand dommage !
Il achevait un gros roman,
Qui devait être aussi charmant
Qu'*Astrée*, et même davantage.
. . . . . .

La mer porta son corps à bord,
Enflé de l'eau qu'il avait bue :
Spectacle funeste à la vue
De celle qu'il aimait si fort !

Regrettant sa chandelle encore,
Et regardant vers l'horizon,
Si la femme du vieux grison,
C'est comme qui dirait l'aurore;

Regardant donc vers l'orient,
Si la vigilante fourrière
Du dieu qui porte la lumière
Montrait son visage riant ;

Elle fit, et n'y gagna guère,
Des regrets, dont le seul récit,
De ce que sa servante a dit,
Toucheraient une belle-mère.

Après avoir bien lamenté
En triste jargon d'élégie,
L'aube rendit la mer rougie,
De noire qu'elle avait été.
. . . . . .

Quand les objets se discernèrent
Je parle des moins reculés,
Les yeux de Héro désolés
Sur la mer ses regards jetèrent.

Ils virent l'Hellespont en paix,
Dont d'abord ils se réjouirent ;
Mais, hélas ! sur ses bords ils virent
Un corps mort, s'il en fut jamais.

Lors l'amante déconfortée
Lâcha la bonde à ses sanglots,
Et fit en deux ou trois grands sauts
Tout le chemin de la montée.

Vers le rivage elle courut,
Vit son amant mort sans remède.
Lors criant, Dieu me soit en aide
Sur lui raide morte elle chut.

On dit qu'un auteur l'a blâmée
D'avoir tant pris la chose à cœur :
Mais, sauf l'honneur de cet auteur,
D'autres l'en ont fort estimée.

Grand Fouquet, j'ai fini mon chant.
S'il a le bonheur de te plaire,
C'est tout ce que j'ai voulu faire,
Qui n'en voudrait bien faire autant?

A LA REINE

A la plus pleine de vertu
Que jamais le royaume ait eu,
La meilleure reine du monde,
En qui toute sagesse abonde.
Un petit poète suranné
Souffrant toujours comme un damné,
Et qui bien souvent la dent grince,
Car bien souvent douleur le pince,
Ose aujourd'hui bien humblement
En forme de remerciment,
Offrir petits vers ridicules,
Plaise à Dieu qu'ils soient sans macules,
Puisque l'auteur les façonna
Pour dame qui macule n'a.
Çà venez donc à moi ma muse,
Venez ma petite camuse,
Dont le nez n'est pas aquilin,
Venez à pas de Trivelin
Avec brodequins à sonnettes,
Et vos meilleures castagnettes,
Mais venez donc en peu de temps,
Car j'enrage lors que j'attends,
Et l'honneur d'exercer ma veine
Pour cette incomparable reine,
Me rend le courage aussi fier
Que si j'étais un financier.
Honteuse, vous n'osez peut-être
Devant telle reine paraître,
Demeurez donc en votre mont,
Où toutes vos autres sœurs sont,
Réduites à filer quenouilles
Et ne vivre que de grenouilles,
Et de salade de cresson,
Tant jours de chair que de poisson ;
Que sur les bords de l'Hipocrène
La très honorable fontaine,

Vous trouvez pour vous substanter,
Et la malle faim éviter,
Depuis que la grande Eminence
Qui tant eut et laissa finance,
Est en Sorbonne, où s'il ne dort
Il pourra s'ennuyer bien fort.
Mais chaque mal a son remède,
Et j'espère que sans votre aide,
Celle même pour qui j'écris
Peut toute seule à mes esprits,
Communiquer tant de lumière,
Que dessus si riche matière
Je ferai des vers à foison,
Et vraiment c'est bien la raison ;
Car cette Reine sans seconde,
Qui fait du bien à tant de monde,
Et qui veut bien m'en faire aussi,
Entend que mon corps raccourci,
De tous les corps le moins mobile,
Ne fait plus corps d'homme de ville,
Mais qu'il fait corps d'homme de Cour,
Grâces à la dame d'atour,
Qui sans en être conjurée
M'a cette grâce procurée :
Mais peu de temps j'en jouirai,
Car hélas ! bientôt je mourrai,
Je vois la mort qui me muguette,
Et qui pour me ravir me guette,
Oui bientôt son grand dard rouillé,
Dedans mon sang sera mouillé.
Mais cette camarde est bien folle,
Il ne faut qu'une croquignolle,
Coup d'épingle ou de camion :
Enfin la moindre lésion,
Sans faire jouer la rapière
Peut me loger dans une bière
Comme elle fit ce Maître Jean
Plus renommé que le grand Pan,
Et qui nonobstant ma requête

Encore bien qu'il lui fit fête
Laissa finir ses tristes jours,
A mon père entre Amboise et Tours.
Mais tant parler de funéraille
N'est pas un langage qui vaille ;
Même en cet agréable temps
Que tous les peuples sont contents
De vous voir, ô l'honneur des reines,
Régir de cet Etat les rênes,
Et régner sur les volontés
Par vos ineffables bontés.
O que quiconque en Dieu se fonde,
Fait bientôt voir à tout le monde
Que sans lui l'homme ne peut rien,
Et que je me confirme bien
Par l'état heureux où vous êtes,
Et par tous les biens que vous faites,
Que tôt ou tard la piété
Trouve son loyer mérité.
Quant à ce qui touche moi-même,
Sachez que la bonté suprême
Vous guerdonnera largement,
Pour m'avoir donné logement.
Car en ma petite personne,
O reine aussi belle que bonne,
Vous fonderez en la logeant,
Un hôpital pour peu d'argent,
Car je pense avoir ce me semble,
Tout ce que peut avoir ensemble,
De grands maux curables ou non,
Un hôpital de grand renom ;
Par exemple paralysie,
J'en ai, mais de la mieux choisie,
De fièvre toujours quelque accès,
De rhume toujours par excès.
Des yeux je ne vois quasi goutte,
Aux jointures j'ai toujours goutte ;
Aux nerfs souvent contorsion,
Et partout ailleurs fluxion.

Il est vrai je n'ai point d'ulcères,
Mais je ne m'en tourmente guères,
Un jour peut-être j'en aurai,
Et bien plus que je ne voudrai.
Tous ces maux font qu'aujourd'hui j'ose
Vous importuner d'une chose,
Ce n'est pas d'une donaison,
Mais d'avoir en votre maison,
Bien que je sois un peu maussade,
L'honneur d'être votre malade.
De cet office si nouveau,
Votre train sera bien plus beau,
Outre qu'aucun roi de la terre,
Tant en la paix comme en la guerre,
Jamais par un tel officier,
Ne s'est fait servir par quartier.
Si vous accordez ma demande,
O reine de vertu très grande,
Je n'aurai pas peu de fierté,
D'être de votre Majesté
Le très obéissant malade ;
Mais pourtant je me persuade,
Quoi que la gloire d'être à vous,
Soit un bien préférable à tous,
Que de cette charge nouvelle,
Que pour moi je trouve fort belle,
Personne ne s'empressera,
Et que c'est moi seul qui l'aura
Tout le temps de ma triste vie,
Sans que personne en ait ennuie.

A LA REINE

Reine, dont la compassion
Me rend depuis trois ans mes malheurs supportables,
Faites-moi mettre aux Incurables,
Ou faites-moi bientôt payer ma pension.

Pour servir votre Majesté.
Je fais ce que je puis pour être bien malade,
Je mangerai poivre et salade
Si vous trouvez encor que j'ai trop de santé.

Je ne regarde plus qu'en bas,
Je suis torticolis, j'ai la tête penchante ;
Ma mine devient si plaisante,
Que quand on en rirait, je ne m'en plaindrais pas.

Vous-même me voyant ainsi
Encor que vous ayez pitié de mon martyre,
Vous ririez ; et vous voyant rire,
Je vous honore trop, pour n'en pas rire aussi.

Mais je vous ferais trop d'horreur,
En offrant à vos yeux mon étrange figure :
Si vous la voyiez, je m'assure,
Que vous m'estimeriez un malade d'honneur.

On m'entend jour et nuit crier,
Comme si je souffrais en mon corps l'Estrapade ;
Enfin je suis si bon malade ;
Que j'ai peur qu'on me dise, on ne vous peut payer.

A MONSIEUR SARRAZIN

ÉPITRE

A toi de qui jadis je fus voisin,
Qui par le cœur es bien mieux Sarrazin
Que par le nom, puisque de mon absence
Bien peu te chaut, ainsi comme je pense :
Si tu n'étais dur comme de l'acier
Et plus cruel qu'un lion carnassier,
Tu me viendrais, monté comme un saint George,
Voir quelquefois, mais tu mens par la gorge
Quand tu te dis être fort bon ami,
Toi qui n'en es seulement un demi :

Si tu jurais d'aimer fort ton amie,
Si crois-je bien que ne mentirais mie :
Car de tout temps à l'amour forcené,
Tu me parais avoir le nez tourné :
Mais d'amitié peu te chaut, ce me semble,
Qui les amis unit si bien ensemble,
Au lieu qu'Amour n'est que déception,
Que malangin, que dol, que fiction.
J'en puis parler autant ou plus qu'un autre,
Car l'Amour fut jadis le tyran notre,
Qui m'emplissait le cœur de feu Gregeois,
Mais las ! c'était au temps que je marchois,
Que je portais chapeaux de belle forme,
Comme on en voit chez Marion de Lorme,
Que je chargeais mes jambes de canons,
Et que j'avais aux pieds souliers trop longs ;
Mais maintenant, malheureux je ne bouge,
Mon couvrechef n'est plus qu'un bonnet rouge,
Loin de porter des canons superflus,
Once de chair aux jambes je n'ai plus :
Loin de chauffer comme on se chauffe au Louvre,
Mes pieds tortus humble pantoufle couvre ;
Mais maintenant hâve, pâle et défait,
Justaucorps noir est tout mon attisset,
Justaucorps noir est toute ma parure
Contre le froid bien garni de fourrure ;
Ainsi du sort indignement traité,
Tout mon soulas est d'être visité,
Et j'espérais, non pas pour mon mérite,
Duquel je fais la quantité petite,
Qu'on te verrait une fois seulement :
Mais espérer qu'un Sarrazin Normant,
De ses amis garde quelque mémoire,
En bois brûlé c'est chercher vache noire,
Un jour chez moi, je m'en souviens très-bien,
Tu me jurais, et ne me jurais rien,
Tu me jurais, et c'était piperie,
Que ma personne était de toi chérie,
Je te jurais, et c'était vérité,

Qu'à te chérir je me sentais porté ;
Nous nous disions ainsi chose semblable.
Toi mensonger, et moi très véritable :
Mais on ne doit croire que rarement
Un Sarrazin, qui de plus est Normant.
Tout homme ayant cette double teinture,
Sera toujours de mauvaise nature,
Comme il appert par ce beau Sarrazin,
De qui je fus autrefois le voisin
Et de qui n'ai maintenant connaissance
Non plus que si le lieu de la naissance
Etait celui d'ou nous vient le Goco,
Ou bien Goa, le Pérou, Mexico,
Ou les pays qui sont delà la ligne,
Que d'aller voir, je me sens très-indigne ;
Car on m'a dit qu'homme sans pieds et mains
N'est pas trop propre à faire longs chemins ;
Et moi je suis, quoi qu'avec pieds et pattes,
Le plus chétif d'entre les culs-de-jattes,
En ces pays lointains et peu connus,
Où sans trembler les hommes vont tout nus,
Si tu faisais ta demeure ordinaire,
Je me tairais ou je me devrais taire ;
Car tel chemin si rempli de hasard
Ne s'entreprend pour simple Dieu vous gard,
Mais ta demeure, âme trop déloyale,
Est tout auprès de la place Royale,
Où l'on ne va, si l'on veut, qu'à couvert ;
D'où, quand on veut, le chemin est ouvert
Vers le quartier où je fais ma demeure,
Où de te voir, je souhaite à toute heure,
Où pour te voir souhaits ne ferai plus,
Puis qu'aussi bien ils seraient superflus ;
Ou si j'avais place dans ta mémoire,
Soit en allant ou venant de la Foire,
Te détournant de cent pas à côté,
Et tirant droit devers la Charité
Tu pouvais bien me rendre une visite :
Lors te voyant de joie non petite

Mon pauvre cœur eût été consolé,
Et je saurais comme tout est allé
Dans le désordre arrivé dans la place,
Où fit des mieux le grand Comte Brancasse,
Où fit des mieux mais de l'autre côté,
Un tien ami de son frère assisté,
Homme à poil noir, homme à paix, homme à guerre,
A plume, à poil, soit par mer, soit par terre :
Mais ce discours n'est pas bon à pousser,
Car quelques-uns pourraient s'en offenser.
Puis j'aurais su, quel jour fut que la Lande
S'est enrolé dans l'infernale bande,
Comme à propos il finit son destin,
N'ayant plus rien de quoi faire festin,
Ce qu'on en dit dans le Marets du temple,
Ce que l'on dit du bel et saint exemple
Que la Ninon donne à tous les mondains,
En se logeant avec les nonains ;
Combien de pleurs la pauvre jouvencelle
A répandus quand sa mère, sans elle,
Cierges brûlants et portant écussons,
Prêtres chantant leurs funèbres chansons
Voulut aller, de linge enveloppée
Servir aux vers d'une franche lippée.
Puis pour laisser les morts en leur repos,
Et pour changer un si triste propos,
Lisant des vers tant d'autrui que des nôtres,
Riant des miens, disant du bien des vôtres,
J'eusse avec toi passé d'heureux moments,
Sans ressentir mes rigoureux tourments :
Mais je vois bien que le destin contraire,
Pour me traiter toujours à l'ordinaire,
Au triste état où sa rigueur m'a mis,
Est résolu de m'ôter mes amis.
Ce néanmoins, oublieuse personne,
Humble bonsoir humblement je te donne,
Quoique bonsoir ne soit pas trop bien du,
A qui d'amis souvenir a perdu.
Fait à Paris dessous ma cheminée,

Par moi Scarron, carcasse décharnée,
Trois jours après que les yeux furent clos
Pour un jamais à la mère l'Enclos.

ÉPITRE

A MONSIEUR SARRAZIN

Sarazin,
Mon voisin,
Cher ami,
Qu'à demi
Je ne vois,
Dont ma foi
J'ai dépit
Un petit,
N'es-tu pas
Phalaris ?
Barrabas ?
Busiris ?
Ganelon
Le félon ?
De savoir
Mon manoir
Peu distant,
Et pourtant
De ne pas
De ton pas,
Ou de ceux
De tes deux
Chevaux gris,
Mal nourris
Y venir
Réjouir
Par tes dits
Ebaudits,
Un pauvret

Très-maigret,
Au col tors,
Dont le corps
Tout tortu,
Tout bossu,
Surané,
Décharné,
Est réduit
Jour et nuit,
A souffrir,
Sans guérir,
Des tourments
Véhéments.
Si Dieu veut,
Qui tout peut,
Dès demain
Mal S. Main,
Sur ta peau
Bien et beau,
S'étendra,
Et fera
Tout ton cuir
Convertir
En farcin,
Lors mal sain
Et pourri,
Bien marri
Tu seras,
Et verras
Si j'ai tort
D'être fort
En émoi
Contre toi ;
Mais pourtant
Repentant,
Si tu viens
Et te tiens
Un moment
Seulement

Avec nous,
Mon couroux
Finira,
Et cætera.

A MONSIEUR
D'AUMALLE D'HAUCOURT

ÉPITRE

Brave D'aumalle que j'estime,
Et pour la prose, et pour la rime,
Et pour mainte autre qualité,
Pour éviter prolixité,
Que je passerai sous silence ;
Parce qu'avec impatience
Les gens comme vous généreux,
S'entendent louer devant eux.
De votre ingénieuse Epitre,
Chacun dit du bien à bon titre :
Tous ceux à qui je l'ai fait voir,
Tous gens d'esprit et de savoir,
Ont mille fois béni la veine
Qui produit ces beaux vers sans peine ;
Et chacun d'eux s'étonna fort
Voyant qu'elle venait du nord,
S'il se rencontrait grosse bande
De gens comme vous en Hollande,
La Hollande disputerait
De l'esprit, et l'emporterait
Sur nos plus fins académistes ;
Et de pareils antagonistes
Sortiraient assez de bons vers,
De quoi fournir tout l'univers.
En bonne foi, brave d'Aumalle,
Les vôtres ne sont pas de balle,
Mais de ceux qui peuvent courir
Par tout l'univers sans mourir

Un moment après leur naissance,
Comme ceux que l'on fait en France,
Par leurs producteurs affamés,
Très-mal vers bulesques nommés.
Crier, à mes beaux mots de gueule,
C'est me semble la façon seule
Dont publier on les devrait,
Cela s'entend qui le pourrait :
Mais par malheur ils sont de mise,
Toujours quelque ignorant les prise,
Quelque pédant ou quelque fat
Y rencontre du délicat ;
Et dit, voyez quelle imposture,
Ces vers sont de défunt Voiture,
De Ménage, ou de Sarrazin,
Ou bien de quelque autre assez fin
En cette manière d'écrire
Pour mériter que l'on l'admire ;
S'entend si l'on en peut trouver,
Qui jusque là puisse arriver.
Eux seuls savent railler de source,
Et vivre au dépens de leur bourse ;
Sans aller picorer ailleurs,
De quoi s'ériger en railleurs.
Les autres rimeurs subalternes
Ne font voir que des balivernes,
Riment mal et raisonnent pis.
Je mettrais la main sur le pis,
Que pour eux toute rime est bonne
Pourvu seulement qu'elle sonne ;
Quoi que toute rime de son
Vaille moins que du pain de son.
Mais pour la rime encore passe,
Quand le bon sens joint à la grâce
De la naïve expression
Est soutenu d'invention :
Alors une rime forcée
Entre deux meilleures placée
Dans la foule peut se sauver,

Sans que l'on y puisse trouver,
A moins que d'être fort inique,
A faire jouer la critique.
Mais les rimailleurs de Bibus,
Nommés poètes par abus,
Les plus mauvais plaisants du monde,
Méritent que chacun les fronde,
Et d'être interdits du métier,
Voire d'encre, plume et papier.
Ils ont pour discours ordinaires,
Des termes bas et populaires,
Des proverbes mal appliqués,
Des quoliquets mal expliqués,
Des mots tournés en ridicule
Que leur sot esprit accumule
Sans jugement et sans raison,
Des mots de gueule hors de raison ;
Allusions impertinentes,
Vrai style d'amour des servantes,
Et le patois des paysans,
Refuge des mauvais plaisants ;
Equivoques à choses salles :
En un mot le jargon des halles,
Des crocheteurs et porteurs d'eau,
Nommé langage du Ponceau,
Il n'est chose dont moins l'on rie
Que de cette plaisanterie
Chez le beau monde de la Cour,
Où la politesse en son jour
Très difficilement tolère
Le jargon de la harengère.
Ils font des vers en vieux Gaulois,
N'en pouvant faire en bon Français,
Et disent que c'en est la mode ;
Quand l'article les incommode,
Ils le coupent sans hésiter.
L'autre jour on me vint conter
Qu'un de ces beaux rimeurs de neige,
Qui sentait encor le collège,

Enquis si des vers il faisait,
Parce qu'alors il en lisait,
Fit une réponse grotesque :
Je n'écris, dit-il, qu'en burlesque,
Mais, pour des vers, je n'en fais point,
Nous sommes d'accord en ce point,
Ils en font comme je chemine,
Ou leurs vers ne sont que vermine :
Et moi-même tout le premier
Je barbouille bien du papier,
De quoi franchement je m'accuse,
Et suis d'avis que sans excuse,
Pourvu que l'on en fasse autant
De tout homme papier gâtant
Dans la rivière, l'on me jette
Comme un hérétique poète ;
Ainsi l'on purgera l'Etat
De maint ouvrage sot et plat.
Mais j'écris, me semble, en colère.
Prenons un style moins sévère,
Et parlons un peu de Paris
D'où ces carmes je vous écris,
Cadet d'Haucourt, brave D'aumalle,
Toujours Paris son luxe étale,
Quoi que l'argent y soit bien court,
La faveur si fuit et si court ;
C'est le plus grand plaisir du monde,
L'un y courtise, l'autre y fronde,
L'un n'a pas seulement un brin
D'estime pour le Mazarin.
L'autre tout un jour à sa porte,
Attend que ledit seigneur sorte,
L'un va jouer chez la Blondeau,
Et l'autre étendu comme un veau
Tout de son long dans sa brouette,
S'en va dire à quelque coquette
En l'absence de son cocu ;
Belle, vos beaux yeux m'ont vaincu.
L'un va voir des filles de joie,

L'autre fait la fausse monnoie,
L'un va la nuit prendre un manteau,
L'autre le perd, et son chapeau ;
L'un emprunte, et l'autre refuse,
L'un travaille, et l'autre s'amuse ;
L'un nourrit de plus fins que lui,
L'autre vit au dépens d'autrui,
L'un dépense, et l'autre mendie
L'un récite la comédie,
L'autre exhorte les mal-vivants,
Et n'a pas beaucoup de suivants ;
L'un divertit, l'autre incommode ;
Enfin, chacun vit à sa mode,
Et par différentes façons,
Comme la mer fait ses poissons,
Paris en sa large ceinture,
Fait vivre mainte créature,
Les uns bien, et les autres mal,
Pour moi cacochyme animal,
Je suis comme un homme qu'on roue,
Quoi que souvent mon esprit joue :
Mais mon corps qui fait bande à part,
En son jeu ne prend nulle part.
Ma charge est peu s'en faut cassée,
Dont ma muse est fort offensée,
Et toute prête à se fâcher
Si l'on ne tâche à l'empêcher.
Je lui ferai voir la Hollande,
Où sans que rien elle appréhende,
Elle pourra bien mettre au jour
Des vers qui ne sont pas d'amour,
La belle impression d'Elzevire
Fera que ma façon d'écrire
Reprendra nouvelle vigueur,
Et lors, malheur, malheur, malheur,
Sur qui le chagrin du malade,
Tirera son arquebusade.
Mais étant votre serviteur,
C'est trop de ma mauvaise humeur

Vous accabler sans conscience,
C'est braver votre patience,
Et bien loin de vous apâter,
C'est le moyen de vous fuster :
Une autrefois notre camarade
Sera d'humeur plus goguenarde,
J'ai l'esprit aujourd'hui bouché,
Et comme l'Etat débauché ;
Excusez donc l'humeur peccante.
Fait par moi l'an six cent cinquante,
Le quatrième de janvier,
Tout seul assis en mon foyer,
Entre un Epagneul et ma chatte,
Qui vient de lui donner la patte.

ÉPITRE

CHAGRINE

A MONSIEUR ROSTEAU

Rosteau que j'estime et que j'aime
Pour le moins autant que moi-même,
Ami loyal et généreux,
Galant, libéral, amoureux,
Faisant toujours quelque maîtresse,
Qui n'étant point ourse ou tigresse
Aime mieux guérir des blessés,
Que d'en faire des trépassés ;
Depuis que je suis venu boire,
Des eaux du beau fleuve de Loire
Et que de crainte d'un blocus,
Et de la disette d'écus,
Qui cause toute autre disette,
J'ai quitté Paris sans trompette,
Le mal de ton éloignement
M'a rendu chagrin diablement ;
Mon humeur jadis enjouée,

De tous, et par tout tant louée
N'est plus qu'une mauvaise humeur,
Et je ne suis plus ce rimeur,
De qui la gaillarde musette
De cent rimailleurs contrefaite,
A paru même avec éclat
A messieurs du goût délicat :
Aussi n'est-ce pas chose étrange,
Qu'ici-bas toute chose change,
Et que mon malheur seulement
N'est point sujet au changement ;
Quand cela me monte à la tête,
Je m'en fâche comme une bête,
Comme si la fortune aussi
N'en traitait pas d'autres ainsi.
Dans le maudit siècle où nous sommes
Le plus honnête homme des hommes,
S'il n'est gabeleur ou soldart,
Le meilleur desquels est pendart,
Fût-il savant et davantage
Que Nublé, Gaumin ou Ménage,
Ou tels autres grands savantats,
Si la reverseuse d'Etats,
Dont le choix est souvent blâmable,
Ne leur veut être favorable ;
Et leur savoir et leur vertu
Leur serviront moins qu'un fétu.
Aujourd'hui l'aveugle Fortune
Est pour qui boit, pour qui pétune,
Pour le joueur, pipeur fut-il,
Pour le poisson du mois d'avril,
Maquereau qu'on nomme en vulgaire,
Pour le traître, pour le faussaire ;
Bref pour tout homme vivant mal,
Et pour tout nuisible animal ;
Les pauvres courtisans des muses
Sont aujourd'hui traité de buses,
Qu'autrefois défunt Richelieu,
Qu'ils ont traité de demi-Dieu,

Traitait de la façon d'Auguste,
Prince aussi généreux que juste,
A traité les hommes savants,
Dont les vers sont encor vivants
Et vivront malgré l'ignorance ;
Mal qui règne ailleurs comme en France,
Où maint gros oiseau de saint Luc,
Plutôt que de saint Jean est duc,
Tant le destin qui tout gouverne
Qui porte l'un, et l'autre berne,
Agir sur tout injustement
Faute de bon discernement.
Les beaux vers et la belle prose
Valent aujourd'hui peu de chose ;
Se voir en auteur érigé
Est un sinistre préjugé
Pour la fortune d'un pauvre homme ;
Par ma foi si j'avais fait comme
A fait Morel ou la Blondeau,
Que sait-on ? de poètereau,
Je serais marquis à la mode :
Le talent de bien faire une ode,
Un *Roman Comique*, un *Japhet*,
Ne grossit pas un petit fait ;
Peu de gens sachant bien écrire
Ont abondamment de quoi rire,
Les Des-Portes, et Bois-Robers,
Fissent-ils aussi bien des vers
Qu'en fit l'infortuné Malherbe,
Aujourd'hui n'auraient que de l'herbe,
Eux qui dans un siècle meilleur,
Du sot métier de rimailleur,
Ont eu toute la récompense :
Ha ! j'en enrage quand j'y pense,
Peu de Richelieux aujourd'hui,
Sauf Seguier, qui fait comme lui,
Font revivre défunt Mécène ;
Rien n'est plus pauvre que la scène
Qu'on vit opulente autrefois,

Quoi que le plaisir de nos rois.
Il n'est saltinbanque en la place
Qui mieux ses affaires ne fasse
Que le meilleur comédien
Soit Français, soit Italien.
De Corneille les comédies,
Si magnifiques, si hardies,
De jour en jour baissent de prix.
Nous voyons tous nos beaux esprits,
Mal en argent, et mal en laine.
L'auteur du fameux *Artamène*
A perdu son gouvernement,
Sans savoir pourquoi ni comment,
Et son roman que l'on admire.
Peut-être ne sert qu'à lui nuire ;
Je ne vois pas le vent tourné
A l'en voir un jour guerdonné.
Notre ami Tristan Gentilhomme
Autant qu'un dictateur de Rome,
Qui fait des vers si noblement,
Et dont le tour est si charmant,
Attend encor que la Fortune
Contre lui n'ait plus de rancune.
J'en pourrais cent autres nommer
Dont l'esprit se fait estimer.
Par ces trois de rare mérite
Dont la récompense est petite,
On peut facilement juger
Que les autres sont en danger,
Si l'astre malin longtemps dure,
D'endurer la pauvreté dure,
Laquelle jointe aux cheveux gris,
Est la peste des beaux esprits ;
Par exemple, sans la Suède
Saint-Amant était sans remède
Comme son poète crotté
Qu'il a si plaisamment chanté.
Qu'un fat apprenne à bien écrire,
Et que ce fat sache un peu lire,

Pour peu que le bonheur lui rit,
Vous voyez ce fat en crédit,
Qui passe pour grand personnage,
Et n'est qu'un fat pour tout potage.
Un homme parfait en tout sens,
Garni de vertu, de bon sens,
D'esprit, de cœur, de politesse,
De beauté, de santé, d'adresse,
Et de cet air rare et galant
Qui finit un homme excellent,
S'il arrive qu'il étudie,
S'il fait poème ou comédie,
Un campagnard, un courtisan,
Un franc-bourgeois, un partisan,
Enfin quelque tête mal faite,
Dira d'abord, c'est un Poète,
Et pensera dire un beau mot.
La male peste soit du sot.
Tout cela me rend misanthrope,
Et ma chagrine Caliope,
Ne saurait voir un campagnard,
Qu'elle ne dise à tout hasard,
C'est un fat, et la téméraire,
Qui peut-être aurait pu mieux faire,
Ne se trompe que rarement
Dans son trop hardi jugement.
Elle trouve aussi dans la ville
Matière d'échauffer sa bille,
Tant le nombre des sots est grand :
La sottise règne, et se prend
Dans Paris, et dans la Cour même,
Où le plus parfait qui trop s'aime,
S'il n'y prend garde, en s'aimant trop,
Court à la sottise au galop :
Oui, la campagne n'est pas seule.
Où les diseurs de mots de gueule,
Les éternels complimenteurs
Les incorrigibles menteurs,
Les contesteurs à toute outrance,

Par sottise ou par ignorance,
Font enrager les gens de bien ;
Personne ne se connaît bien,
Tel contre qui toujours l'on peste,
Croit que chacun l'aime de reste,
Et nul ne voudrait sans retour,
Troquer l'objet de son amour,
Ne vous déplaise, c'est lui-même,
Contre Socrate que tant j'aime,
Contre ton ami feu César
Comme toi tant soit peu paillar.
Nous ne nous faisons point justice
Et la filastie est un vice,
Dont le plus sage est entaché,
Fût-il sans tout autre péché.
C'est cet amour-propre peut-être,
Qui fait que sans bien reconnaître
Si je fais mal, si je fais bien
Je ne prends plus plaisir à rien.
Je vieillis, et lors que j'y songe,
Et qu'en ce penser je me plonge,
Mes maux et passés et présents,
Augmentent le froid de mes ans.
Tout m'importune et tout me fâche,
Le plaisir qu'on a quand on mâche,
Le seul que mes maux m'ont laissé,
Ne m'est plus qu'un plaisir passé,
Et tant mon chagrin est extrême,
S'il est quelque chose que j'aime ;
Songeant qu'il le faudra quitter,
Il ne sert qu'à m'inquiéter.
Pour comble de mon infortune,
Moi-même que tout importune,
Je commence à m'importuner ;
On me le peut bien pardonner,
Je suis dans le siècle où nous sommes,
Le plus infortuné des hommes,
Et d'autant plus infortuné,
Que je ne paraissais pas né

Le plus impertinent du monde ;
Mais le ciel sur qui lui plaît fronde,
Puisqu'il veut me traiter ainsi,
Soit fait, je le veux bien aussi.
Mais j'oubliais bien de te dire,
Que quiconque m'aime s'attire
Quelque infortune tôt ou tard,
Toi qui prends en moi quelque part,
Songe combien on s'y hasarde,
Au nom de Dieu prends-y bien garde :
M'aimer est un coup bien hardi,
Laisse-moi là, je te le dis,
Pour décharger ma conscience.
J'ai fait une autre expérience,
Si je veux quelqu'un obliger,
Ce quelqu'un me fait enrager ;
L'honnête homme cesse de l'être,
Et se découvre ingrat ou traître,
Lorsque par un zèle indiscret,
Je lui fais part de mon secret ;
Ou que sans mes sûretés prendre,
Je lui prête ce qu'il doit rendre ;
Tu sais si je dis vérité,
Toi qui de tout temps as été,
Le fidèle dépositaire,
De ma moindre petite affaire ;
Tu sais comme on m'a guerdonné,
Quand en sot j'ai mon bien donné.
Contre moi tout en mal se change,
Si je traitais avec un ange,
Cet ange deviendrait démon
Changeant de nature et de nom.
Il faut porter dans l'Amérique
Un chagrin si mélancolique,
Et voir si sous un autre ciel,
Son absinte deviendra miel.
Là nulle fluxion ni goutte,
Là nul froid que tant je redoute,
La nuit seulement un vent frais,

Y semble être fait tout exprès,
Contre le chaud de la journée ;
Là, le printemps toute l'année
Y conserve sa gaieté,
L'automne sa maturité,
Et l'été sans brûler les herbes,
Chaque mois y donne des gerbes,
Et tous trois des fruits ravissants,
A la fois morts, nés, et naissants.
Un si beau sujet, ce me semble,
Vaut bien que je quitte mon amble,
Et qu'au péril de faire un saut,
Notre Pégase aille par haut.
Je vais donc donner du haut style.
Comme ferait ici Virgile,
Et monté sur mes grands chevaux,
Les pousser par monts et par vaux.
L'adorable flambeau du monde,
Sortant du vaste sein de l'onde
Y paraît aux yeux ébahis,
Non tel que dans nos froids pays,
Des obliques traits qu'il nous darde,
Eblouissant qui la regarde,
Et dissipant sur l'horison,
Quelque légère exhalaison ;
Non tel quand du rivage Maure,
Montant au ciel après l'aurore,
A peine par lui sont percés
Les brouillards sur l'onde amassés :
Mais avec la magnificence,
D'un astre de cette importance,
Et dans un superbe appareil,
Il se fait voir dès son réveil,
Avec un excès de lumière,
Que ne soutient point la paupière,
De son visage spacieux,
Couvrant tout un côté des cieux,
Allumant les plaines humides
De mille et mille feux liquides,

Et d'autant de rayons dorés
La voûte des cieux azurés :
Tant de merveilles assemblées
Ne sont point ailleurs étalées,
Que dans ces climats fortunés.
Qui sont des tropiques bornés :
Là notre cher Sardanapale,
Ne viendra, ni toi, ni ta male,
Toi qui crois que loin de Paris
On est autant que mort ou pris,
Et que sans Cloris ou Silvie
On ne peut bien passer sa vie.
Paris sans doute a des attraits ;
Mais ses plaisirs sont de grands frais,
Nos Indiennes et nos nègres,
Autant que des Basques allègres,
Valent bien en leur nudité,
Tes dames en leur propreté :
Leur teint poli d'ébène noire
Vaut bien un teint blanc comme ivoire,
Qui de blanc fade frelaté
Devant qu'être vieil est gâté :
Le repos si je ne me trompe,
Vaut bien ton Paris et sa pompe,
C'est le plus riche des trésors,
Que l'Amérique a sur ses bords,
Le contes-tu pour peu de chose ?
Cela seul, peut bien être cause
Que bientôt notre Cap de Nort
Des malheureux sera le port ;
Comme malheureux je m'y coule
Loin du tumulte et de la foule,
Si je m'y voyais avec toi
Je serais plus heureux qu'un roi.

LA FOIRE SAINT-GERMAIN

A SON ALTESSE ROYALE

Mes vers, allez trouver le généreux Gaston.
Grand prince, direz-vous, nous sommes votre foire :
Celui qui vous la donne est ce pauvre garçon
Qu'à Bourbon vous plaigniez en le regardant boire.
En vous donnant des vers importuns ou plaisants,
Il ne demande pas récompense ou présents :
Mais puisque notre roi veut bien qu'on dessupprime
Son père qui faillit par malheur seulement,
Et qu'il ordonne enfin son rétablissement,
Avancez-en l'effet, ô prince magnanime !
C'est là le seul sujet et la fin de sa rime,
Et ce que vous pouvez faire fort aisément.

Sangle au dos, bâton en main,
Porte-chaise que l'on s'ajuste,
C'est pour la foire S.-Germain,
Prenez garde à marcher bien juste :
N'oubliez rien, montrez-moi tout,
Je la veux voir de bout en bout,
Car j'ai dessein de la décrire.
Muse au ridicule museau,
De qui si souvent le naseau
Se fronce à force de trop rire,
Muse qui régis la satyre,
Viens me réchauffer le cerveau.

Guide de mon esprit follet,
Qui surtout chéris le burlesque,
Souffle-moi par un camouflet
Un style qui soit bien grotesque,
J'en veux avoir du plus plaisant,
Et fût-il un peu médisant,
J'y mettrai tout vaille que vaille :
Mais devant que de rimasser,

Bannissons de notre penser
Tout souvenir qui le travaille,
Et commençons par la canaille
Qui nous empêche de passer.
Que ces badauds sont étonnés,
De voir marcher sur des échasses,
Que d'yeux, de bouches et de nez,
Que de différentes grimaces !
Que ce ridicule Arlequin
Est un grand amuse-coquin !
Que l'on achève ici de bottes !
Que de gens de toutes façons,
Hommes, femmes, filles, garçons,
Et que les culs à travers cottes
Amasseront ici de crottes,
S'ils ne portent des caleçons.

Ces cochers ont beau se hâter,
Ils ont beau crier gare, gare,
Ils sont contraints de s'arrêter,
Dans la presse rien ne démarre.
Le bruit des pénétrants sifflets,
Des flûtes et des flageolets,
Des cornets, hautbois et musettes,
Des vendeurs et des acheteurs,
Se mêle à celui des sauteurs
Et des tambourins à sonnettes,
Des joueurs de marionnettes
Que le peuple croit enchanteurs.

Mais je commence à me lasser
D'être si longtemps dans la boue,
Porteurs, laissez un peu passer
Ce carrosse qu'il ne vous roue :
Et puis pour marcher sûrement,
Appliquez-vous soudainement
A son damasquiné derrière,
Moins de monde vous poussera,
Le chemin il vous frayera ;

Mais s'il reculait en arrière,
De peur de briser notre bière,
Faites de même qu'il fera.

Quelqu'un sans doute est attrapé,
J'entends la trompette qui sonne,
Bien souvent pour être dupé
Ici tout son argent on donne.
Ha ! je le vois le maître sot
Qui se gratte sans dire mot
En recevant la babiole,
Qui de son argent est le prix.
Dieux ! de quelle joie est épris
Le maudit blanqueur qui le vole,
Et que la dupe qu'il console
A peine à ravoir ses esprits. !

Mais qu'est-ce que je viens de voir ?
Une dame au milieu des crottes.
Est-ce gageure ou désespoir ?
Mais peut-être a-t-elle des bottes.
Ah vraiment je n'en dis plus rien :
En l'approchant je connais bien
Que c'est une belle homicide,
Au nez de laquelle un beau fard
Composé de craie et de lard,
Déguise bien plus d'une ride,
Et que le filou qui la guide
Est son brave ou bien son cornard.

Que de peinturés affiquets
Dont les mères et les nourrices
Régaleront leurs marmousets !
Que de gâteaux et pain d'épices !
Ici, maint laquais bigarré,
Maint petit diable chamarré
Fait au bourgeois guerre cruelle,
Tandis que son maître coquet
Pousse maint amoureux hoquet

Vis-à-vis de quelque donzelle
Qui l'amuse de la prunelle
Et de son affeté caquet.

Que ces souillons de gauffriers
Font sentir l'odeur du fromage !
Et que ces noirs chaudronniers
Font un fâcheux carillonnage !
Mais nous voilà quasi dedans,
Bonjour foire, Dieu soit céans,
Je suis un pauvre cul-de-jatte,
Qui vient tout exprès de chez nous,
Non pour acheter des bijoux,
Mais pour au grand bien de ma rate,
Sur votre dos qui tant éclate,
Faire quelques vers aigres et doux.

Prenez bien garde à ce soldat,
Ou plutôt ce grand as de pique,
De fine peur le cœur me bat
Que contre nous il ne se pique.
Porteurs marchez discrètement,
Ne heurtez rien, mais posément
Menez-moi par toute la foire.
C'est ici, monsieur mon cerveau,
Qu'on verra si je suis un veau,
Si je mérite quelque gloire,
Et si notre folle écritoire
Fera quelque chose de beau.

Petit rimeur trop éventé,
Gardez-vous bien de rien promettre ;
Rengainez votre vanité,
Où diable vous allez-vous mettre !
Et quoi ne savez-vous pas bien
Qu'un conte ne vaut jamais rien
Quand on dit je vous ferai rire ?
Je crains pour vous quelques revers,
Je crains que les marchands divers

Sur lesquels vous allez écrire,
N'habillent au lieu de les lire
Leur marchandise de vos vers.

Arrêtez, certain jouvenceau
Chez un confiturier se glisse,
Son dessein n'est que bon et beau,
Mais j'ai peur qu'il ne réussisse.
Car je remarque à ses côtés
De pages fort peu dégoûtés
Une troupe bien arrangée,
Et malfaisante au dernier point
Que pour eux il sort bien à point.
Tenant à deux mains sa dragée
Qui des pages sera mangée,
Et dont il ne mangera point.

Il ne sait pas de quel destin
Sa confiture est menacée,
Et quel sera le festin
De la gent à grègue troussée.
Ah ! le voilà dévalisé,
Dieu qu'il en est scandalisé !
Que son sucre qui se partage
Parmi tous ces demi-filous,
Lui cause un étrange courroux !
Et qu'à ses yeux remplis de rage
Un écuyer fouettant un page
Serait un spectacle bien doux !

Que ces gentilhommes à pié
Sont de nature peu courtoise !
Que ces damoiseaux sans pitié
Pour peu de chose font de noise !
Qu'ils ont de sucre répandu,
Qui pourtant ne sera perdu :
Car de cette Irlandaise bande
Il sera bientôt ramassé ;
Mais les lieux où l'on est pressé
Ne sont pas ceux que je demande

Tirons d'une foule si grande
Notre corps demi-fracassé.

Ici le bel art de piper
Très impunément se pratique,
Ici tel se laisse attraper,
Qui croit faire aux pipeurs la nique,
Approchons ces gens assemblés,
Hommes parmi femmes mêlés,
Je vois ce me semble une dupe :
D'un touffu panache, huppé,
Car ce beau porte-point coupé
Près de cette brillante jupe
Qui bien plus que son jeu l'occupe,
Qu'est-ce qu'un damoiseau dupé ?

Qu'ils sont d'accord ces assassins
Qui de paroles s'entremangent !
Et qu'ils font de cruels larcins
De leurs dés qu'à tous coups ils changent !
Que ces deux démons incarnés
Sont sur ce pauvre homme acharnés
Qui perd tout en grattant sa tête,
Et sans dire le moindre mot,
Ah ! qu'il a bien trouvé son sot
Celui-là qui trompe et tempête,
Et qu'il fait bien la bonne bête
Avec son serment de bigot.

Foire, l'élément des coquets,
Des filous et des tire-laine ;
Foire où l'on vend moins d'affiquets
Que l'on ne vend de chair humaine.
Sous le prétexte des bijoux,
Que l'on fait de marchés chez vous
Qui ne se font rien qu'à la brune,
Que de gens chez vous sont déçus,
Que chez vous se perdent d'écus,
Que chez vous c'est chose commune

De voir converser sans rancune
Les galants avec les cocus.

Tout ce qui reluit n'est pas or
En ce pays de piperie :
Mais ici la foule est encor
Sans respect de la pierrerie.
Menez-moi chez les Portugais,
Nous y verrons à peu de frais
Des marchandises de la Chine :
Nous y verrons de l'ambre gris,
Des beaux ouvrages de vernis,
Et de la porcelaine fine
De cette région divine,
De ce terrestre Paradis.

Nous achèterons des bijoux,
Nous boirons de l'aigre de cèdre ;
Mais comment diable ferons-nous
Pour trouver une rime en èdre ?
N'importe ne radoubons rien,
Edre et cèdre riment fort bien,
N'en déplaise à la Poésie.
La fabrique de tant de vers,
Sur tous ces objets si divers
Dont j'ai l'âme toute farcie,
M'a fatigué la fantaisie,
Et mis l'esprit presque à l'envers.

Beau Portugais de Portugal
Qu'un verre net on me délivre,
Si l'aigre de cèdre est loyal
J'en achète plus d'une livre.
Couvrez donc un peu *vos Eflé*,
Un peu moins de civilité,
Et bon marché de marmelade :
Sachez, homme au petit rabat,
Que je suis plus friand qu'un chat
A cause que je suis malade,
Ne montrez donc rien qui soit fade,
Ou qui ne soit pas délicat.

Il est ma foi délicieux,
Il est merveilleux ce breuvage,
Et n'est muscat ni coindrieux
Qui m'en fit mépriser l'usage :
N'en déplaise aux buveurs de vin,
Par mon chef il est tout divin.
Laquais, tiens bien cette bouteille,
Mais garde bien de la casser,
Et tâche aussi de t'en passer,
En ami je te le conseille,
Car je veux bien perdre l'oreille,
Si tu ne te faisais chasser.

Adieu seigneur Lopes, bonsoir,
Bonsoir aussi seigneur Rodrigue :
Lors que je viendrai vous revoir,
Vous me trouverez plus prodigue.
Il est ce me semble saison
De retourner à la maison,
Je vois déjà de la chandelle,
Et ne vois plus rien de nouveau,
Qui puisse aider à mon cerveau
A faire une stance nouvelle :
Et puis comment la faire belle,
Si je ne vois plus rien de beau ?

Tout beau petit rimeur, tout beau,
Vous allez apprêter à rire,
Vous ne voyez plus rien de beau,
Certes, cela vous plaît à dire :
A cette heure de tous côtés
Arrivent ici des beautés
Qui n'y viennent qu'à la nuit sombre.
A cette heure quand pour Philis
Poudrés, frisés, luisants, polis,
Les appellant Soleils à l'ombre,
Leur disent fleurettes sans nombre
Sur leurs roses et sur leurs lis.

Voyons un peu ces épiciers
Chez lesquels tant de monde achète.
O poivre blanc que volontiers
De vous je remplis ma pochette,
Sachons si l'on en peut avoir :
Mais je ne vois là que du noir
Qui fort peu l'appétit réveille,
Au lieu que ce poivre de prix
Qui peut restaurer les esprits,
Est de l'Orient la merveille,
Préférable à la sans-pareille,
Et comparable à l'ambre gris.

Adieu peintres, adieu lingers,
Je laisse votre belle histoire,
Et celle des autres merciers
A quelque meilleure écritoire.
Adieu la foire Saint-Germain,
Je vais non pas en parchemin,
Mais en papier blanc comme craie
Travailler à votre tableau.
Mais de mon style un peu nouveau
Avecque raison je m'effraye,
Et j'ai bien peur qu'on ne me raye
Comme un malheureux poètereau.

Ainsi chantait un malheureux,
Quoiqu'il n'eût quasi point d'haleine,
Et que son poumon catharreux
Ne fit sortir sa voix qu'à peine.
Il le faisait pourtant beau voir,
Car justaucorps de velours noir
Habillait sa carcasse tendre,
Sa main un bâton soutenait,
Qui partout allait et venait,
Où sa main ne pouvait s'étendre :
Exécutant sans se méprendre
Ce que le malade ordonnait.

Quoique son chant fut enroué,
Que ridicule fut sa lyre ;
Si crût-il qu'il serait loué
Si Gaston daignait en sourire :
Car il n'a chanté seulement
Que pour son divertissement :
Tout autre fin il désavoue.
Et quand quelqu'un s'en moquera,
Et son carme méprisera,
Il lui fera ma foi la moue :
Et qu'on le blâme ou qu'on le loue,
Au diable s'il s'en souciera.

LE CHEMIN DU MARET

AU FAUBOURG SAINT-GERMAIN

Parbleu bon, je vais par les rues,
Mais je n'y vais pas de mon chef,
Ni de mes pieds qui par mèchef
Sont parties très malotrues :
Je marche sur pieds empruntés ;
Ceux dont mes membres sont portés,
Sont à deux puissants porte-chaises
Que je loue presqu'un écu ;
Ah que les maroufles sont aises
Au prix de moi qui suis toujours dessus le cu.

Non que s'asseoir sur le derrière
Soit laide situation,
Car parmi toute nation,
On s'assied en cette manière.
Aussi ne dis-je que s'asseoir
Soit une chose laide à voir,
Mais de dire qu'elle soit bonne,
C'est ce que je ne dirai point
Avec la douceur que me donne
Mon derrière pointu qui n'a plus d'embonpoint.

Revenez mes fesses perdues,
Revenez me donner un cu,
En vous perdant j'ai tout perdu,
Hélas ! qu'êtes-vous devenues ;
Appui de mes membres perclus,
Cul que j'eus et que je n'ai plus,
Etant une pièce si rare,
Que l'on devrait vous tenir cher :
Hé ! que la coutume est barbare
De porter vêtements afin de vous cacher !

Que de la chaise qui me porte
J'aperçois de gens cheminer ?
Hélas ! que me faut-il donner
Pour pouvoir marcher de la sorte ?
Quiconque me fera marcher,
Sache que je n'ai rien de cher
Comme mes bourrelets de laine,
Je les lui donne de bon cœur,
De louis une bourse pleine,
Et serai dessus tout son humble serviteur.

Mais je sens ma chaise arrêtée,
Je pourrais bien être arrivé,
Foin je n'aurai pas achevé
Cette pièce un peu trop hâtée :
Nous ferons le reste demain
Achevons au moins ce dizain,
Porteurs, on vous va satisfaire,
Taisez-vous donc, vous m'empêchez
Vous troublez toute mon affaire,
Mais ne vous taisez plus mes vers sont dépêchés.

ÉPITHALAME DU COMTE DE TESSE
ET DE MADEMOISELLE DE LAVERDIN

O bienheureux amants, vos ennuis sont passés !
O comte fortuné, riez, sautez, dansez,
Riez, sautez, dansez, comtesse fortunée ;
Que du ventre d'où sort l'eau chaude que pissez,
Puisse bientôt sortir une heureuse lignée ;
Hymen, io, Hymen, ô Hymenée.

Enfin l'Infante Laverdine
Est femme d'un fort bon mari,
Enfin un comte favori
Lui tâte quand il veut de la main la poitrine :
Mais elle peut pareillement
Lui tâter l'estomac, elle peut mêmement
Lui passer la main sur l'échine.

O bienheureux amants, vos ennuis sont passés,
O comte fortuné, riez, sautez, dansez,
Riez, sautez dansez, comtesse fortunée ;
Que du ventre d'où sort l'eau chaude que pissez,
Puisse bientôt sortir une heureuse lignée,
Hymen, io, Hymen, ô Hymenée

Qu'il est heureux ce brave comte
Avec cette jeune beauté,
Qui passe en bonne vérité
Celle qui fut jadis marquise d'Amatonte.
O qu'ils auront d'enfants tous deux,
A leurs frères et sœurs ils feront des neveux
Tant qu'ils n'en sauront pas le compte.

O bienheureux amants, vos ennuis sont passés !
O comte fortuné, riez, sautez, dansez,
Riez, sautez, dansez, comtesse fortunée ;
Que du ventre d'où sort l'eau chaude que pissez ;
Puisse bientôt sortir une heureuse lignée,
Hymen, io,, Hymen, ô Hymenée.

A Verny, maison bien bâtie,
La sœur de monsieur de Bordeaux
Vous fera manger fruits nouveaux
Boire du cidre doux avecque la rôtie,
En hiver manger des marrons,
En automne manger de forts bons potirons,
Et tout, en grande modestie.

O bienheureux amants, vos ennuis sont passés,
O comte fortuné, riez, sautez, dansez,
Riez, sautez, dansez, comtesse fortunée ;
Que du ventre d'où sort l'eau chaude que pissez,
Puisse bientôt sortir une heureuse lignée,
Hymen, io, Hymen, ô Hymenée.

Un jour en bonne compagnie
J'y mangeai d'un fort grand saumon,
Duquel tant je le trouvai bon,
La mémoire de moi ne sera point bannie.
Laverdines et Laverdins,
Aiment à remplir leurs boudins,
Ils mangent par grand gloutonnie.

O bienheureux amants, vos ennuis sont passés,
O comte fortuné ; riez, sautez, dansez,
Riez, sautez, dansez, comtesse fortunée ;
Que du ventre d'où sort l'eau chaude que pissez,
Puisse bientôt sortir une heureuse lignée,
Himen, io, Himen, ô Himenée.

O grande dame de Malicorne,
Vous marquis son fils majeur né,
Et vous abbé morigéné,
Dont la vertu n'a point de borne.
O cher baron de Laverdin,
Qui portez plus souvent gants de cerf que de daim,
Vous dont la face n'est point morne,
Vicomte qui portez des chapeaux à grand bord,
Cher Iarzé que j'aime si fort,

Chantez pour célébrer cette heureuse journée
Hymen, io, Hymen, ô Hymenée.

En danger d'être cul-de-jatte,
Pour moi je suis dans un grabat,
Sans manchettes et sans rabat,
Sans remuer ni pied ni patte ;
Je n'ai plus de force au jarret,
Quoique je sois plus gras qu'un engraissé gorret ;
Mais parmi mes douleurs ce doux penser me flatte ;
Et je chante tout seul d'un ton de voix fort net,
Avec mes blanches mains tenant mon blanc bonnet,
Afin de célébrer cette heureuse journée,
Hymen, io, Hymen, ô Hymenée.

CHANSON A BOIRE

Que j'aime le cabaret,
Tout y rit, personne n'y querelle ;
La banselle
M'y tient lieu d'un tabouret ;
Laissons les intérêts,
Des culs des tabourets,
La noblesse
Pour la fesse
Fait prouesse,
En bien buvant
Tâchons d'en faire autant.

Tout respect et tout honneur
A messieurs les porteurs de rapières,
Leurs derrières
Font pourtant trop de rumeur :
Quoi pour le cul caduc
De la femme d'un duc,
Tout le monde

S'entre-gronde,
S'entre-fronde,
Et pour le cu
Tout s'en va T. U. tu.

Vrai Dieu que le vin est bon !
Qu'il est frais dans mon verre ! il pétille,
Qu'on me grille
Vitement de ce jambon :
O que je vais diner !
Que je m'en vais donner !
Ça courage
Faisons rage,
Ce potage
Bien mitonné,
Est d'un goût raffiné.

CHANSON A MANGER

Quand j'ai bien faim, et que je mange,
Et que j'ai bien de quoi choisir,
Je ressens autant de plaisir,
Qu'en grattant ce qui me démange.
Cher ami, tu m'y fais songer,
Chacun fait des chansons à boire,
Et moi qui n'ai plus rien de bon que la mâchoire,
Je n'en veux faire qu'à manger.

Quand on se gorge d'un potage,
Succulent comme un consommé,
Si notre corps en est charmé,
Notre âme l'est bien davantage,
Aussi Satan le faux glouton,
Pour tromper la femme première
N'alla pas lui montrer du vin ou de la bière ;
Mais de quoi branler le menton.

Quatre fois l'homme de courage,
En un jour peut manger son saoul,
Le trop boire peut faire un fou
De la personne la plus sage :
A-t'on vidé mille tonneaux,
On n'a bu que la même chose,
Au lieu qu'en un repas on peut doubler la dose
De mille différents morceaux.

Quel plaisir lors qu'avec furie,
Après la bisque et le rôti,
D'un entremets bien assorti,
Vient réveiller la mangerie.
Quand on dévore un bon melon,
Trouve-t-on liqueur qui le vaille :
O cher ami Potel, je suis pour la mangeaille,
Il n'est rien tel qu'être glouton.

CHANSON

Ingrate, je n'aime que toi,
Et tu feins de m'aimer, ingrate,
Tandis que ta bouche me flatte,
Ton âme me manque de foi,
Ingrate, je n'aime que toi,
Et tu feins de m'aimer, ingrate

Ta bouche l'a cent fois juré,
Et cent fois a menti ta bouche,
Que mon amour discret te touche,
Et que ton cœur m'est assuré,
Ta bouche l'a cent fois juré,
Et cent fois a menti ta bouche.

RÉVÉLATIONS

Sur les bords que l'Inde lave
Au balcon de l'Orient,

L'aurore d'un front riant
S'étalait pompeuse et brave ;
Dans son char le vieil Thiton
Jetait sur son beau téton
Une œillade de satyre,
L'aurore le regardait,
Et pour s'empêcher de rire,
Ses belles lèvres mordait.

Ce jour-là son cher Céphale,
Avec hurlements et cris,
Mit son épouse Procris
Dans un monument d'opale ;
Les deux prêtres de Memphis,
Tant le père que le fils,
Couverts de noires soutanes,
Firent en ce triste jour,
Au son des deux sarbacanes,
Les obsèques de l'Amour.

Jupiter, la chose ouïe,
Ne voulut plus différer ;
Car à quoi bon enterrer
Une fille évanouie.
Là-dessus un gros monsieur,
Voulant faire le rieur,
Parla de Constantinople ;
Mais le Bacha de Damas,
Lui dit : tête de sinople,
Tu ne te tairas donc pas ?

Cependant la belle Flore,
Et le gentil Adonis,
Dans une boîte d'anis,
Nourrissaient un sicomore ;
Vulcain qui les regardait,
Et qui ses regards dardait
D'une épouvantable sorte,
Se tournant vers les Titans,

Leur cria : fermez la porte,
Voici venir le printemps.

A son cri, dame Erytrée
Mit la tête en un pertuis,
Le dieu Mome ferma l'huis
Sitôt qu'elle fut entrée ;
Il fut pris, il fut battu ;
On lui demanda qu'as-tu ?
Mais il ne sut que répondre :
Un demi-dieu s'écria,
Point de grâce, il le faut tondre ;
Là-dessus, on le lia.

A ce grand coup de tonnerre,
Son infante Mouche à fiel
S'en alla chercher du miel
En une étrangère terre ;
Les satyres boutonnés
De ce miracle étonnés
Chantent l'hymne des abeilles ;
Et les nymphes des ruisseaux,
Par les yeux et les oreilles,
En jettent des arbrisseaux.

Lors le roi des Argonautes,
Habillé de drap d'Usseau,
Faisait panser son vaisseau
Qui s'était brisé les côtes ;
Puis malgré les Albigeois,
Suivi de mille Grégeois,
Ravagea toute l'Afrique ;
Et du fleuve aux sept canaux,
S'en alla faire la nique
Au parti des Huguenots.

Un des chefs de l'assemblée
N'opina que du bonnet ;
Ce discours n'était pas net ;

L'assistance en fut troublée.
On parla du feu sophi ;
Le vieux Caton cria fi !
Il avait l'haleine forte ;
La dame aux pâles couleurs,
Avec sa bouche torte,
L'appela roi des voleurs.

Il fut dit qu'Erésipèle,
Assisté du mal caduc,
Interrogerait le duc,
Qui s'enfuit quand on l'appelle ;
Son médecin Hypocras,
D'un justaucorps assez gras
Lui frotta longtemps l'épaule :
Puis au lieu d'un recipé,
Lui lut *Amadis de Gaule*,
Dont il fut déconstipé.

Cela fait, sa sœur Urgande
Voyant qu'il était pansé,
Alla voir son fils blessé
Pour lui faire réprimande ;
Elle le réprimanda,
Le gronda, lui demanda,
Le conjurant par son père
Combien il avait de coups ;
Trois, dit-il ; Elle en colère,
Sot, que ne les pariez-vous ?

Lors s'acheva la satire
Contre les vieux courtisans :
Et contre les médisants,
Qui n'ont pas le mot pour rire ;
Contre les godelureaux ;
Moitié singes, moitié veaux ;
Les faiseurs de mauvais contes ;
Les renifleurs de petun ;

Et tous les marquis et comtes,
Depuis l'an mil six cent un.

Ceux qui lisent leurs missives,
En dépit que l'on en ait,
Ceux de qui le dentier net
Se fait voir jusqu'aux gencives,
Y furent bien têtonnés
Les Cupidons déchaînés,
Qui n'ont pitié des donzelles,
Non plus que des ennemis,
Avec les gobenouvelles,
Y furent en beaux draps mis.

Jupiter trouva l'ouvrage
Digne d'un homme de cœur,
Et fit présent à l'auteur
D'une poire et d'un fromage ;
Et sans songer au passé,
Car il avait, l'insensé,
Une vestale polluë,
L'anoblit, et lui donna
Pour armes une molluë,
Dont un chacun s'étonna.

Saturne y pensa bien battre,
Au moins se fâcha-t-il bien,
Contre un grand diseur de rien,
Qui parlait autant que quatre ;
Un homme à la tête d'ours,
Fit un fort docte discours
Contre les haleines fortes ;
En accusa force gens ;
On fit faire garde aux portes,
Et la visite des dents.

Lors l'on vit paraître en Terre
Des prodiges bien nouveaux ;
La princesse des Naveaux

Eut un enfant du tonnerre ;
Tarquin voyant si beau jeu,
Courut le visage en feu
Après une étoile nue ;
Et Phœbus en caleçon,
Après la lune cornue
Fit bien du mauvais garçon.

De la terre Hyperborée
Sortit la nymphe aux yeux verts,
Dont les cheveux de travers
Font la ceinture dorée ;
Pour lui plaire, Phaéton,
On le dit ; mais que sait-on ?
Se guinda sur l'Hémisphère ;
Mais il se cassa le cou,
De quoi monseigneur son père
Pensa bien devenir fou.

Aux bords que la Seine lave
Un peu plus bas que Paris,
Où les champs toujours fleuris
Ont palissades de rave ;
Une dame au teint passé,
De son grand miroir cassé
Pleurait la mésaventure,
Lorsqu'un homme aux longues mains
Lui fit voir en miniature
L'infirmité des humains.

Sous la ligne horizontale,
Entre Japhet et Syon,
L'incomparable Ixion
Pleurait son ami Tantale ;
Tantale qui l'aime tant,
D'autre part le regrettant,
Lui dit ces douces paroles ;
Cousin, ne t'afflige pas,

Car quoi que tu me consoles,
Je désire le trépas.

L'impiété détournée,
Et mise dans un donjon,
Fit peur, non pas du plonjon,
Mais du feu sans cheminée ;
Lors le sanglier écumant,
Et de colère fumant,
Tomba mort sous Méléagre ;
Sa mère dame Alison,
Lui dit, malheureux Podagre,
Je brûlerai ton tison.

Lors il s'écria bel ange
Des simples et des métaux,
Et pour qui les végétaux,
Se ruinent en fleurs d'orange,
L'aquatique Polémon,
De son siège de limon,
Jure qu'il vous idolâtre ;
Et que vous avez grand tort
De le battre comme plâtre,
Lui qui vous aime si fort

A MADAME RADIGUE

POUR LA REMERCIER D'UN POT DE COINGS

RONDEAU REDOUBLÉ

Votre laquais vert, jaune, ou gris,
O dame toute libérale,
M'a présenté votre régale,
C'est pourquoi ce rondeau j'écris.

Un matin ma servante à cale,
Aussitôt que les yeux j'ouvris,

Fit entrer dans ma chambre sale,
Votre laquais vert, jaune, ou gris.

Vos beaux coings confits il m'étale,
En faisant un petit soûris :
Où diable les avez-vous pris ?
O dame toute libérale.

Ce ne sont pas fruits de la halle,
Et leur beauté m'a bien surpris,
Quand ce laquais des mieux appris,
M'a présenté votre régale

O que n'ai-je un bijou de prix,
Pour vous envoyer chose égale,
Mais j'ai beau chercher dans ma malle,
C'est pourquoi ce rondeau j'écris.

Je vous aime d'amour loyale,
Homme de son corps entrepris,
Peut de votre mérite épris,
Se dire tout haut sans scandale,
Votre.

STANCES
POUR MADAME DE HAUTEFORT

On ne vous verra plus en posture de pie
Dans un cercle accroupie,
Au grand plaisir de tous et de votre jarret,
Votre cul qui doit être un des beaux culs de France,
Comme un cul d'importance,
A reçu chez la reine enfin le tabouret.

Comme on connaît souvent une chose par l'autre,
D'un cul comme le vôtre,
J'ai connu le destin, voyant votre beau nez :
Et sans être devin, j'ai prédit que sans doute,

Ce cul qui ne voit goutte,
Serait vu dans le rang de nos culs couronnés.

Notre reine, princesse aussi juste que sage,
N'a pu voir davantage
Un cul plein de mérite et très homme de bien,
Tandis que d'autres culs sont assis à leur aise
Au côté de sa chaise,
Debout, ou mal assis, comme un cul bon à rien.

Ce cul de satin blanc, dont sans doute la face
Ne fit jamais grimace,
Devait assurément être un cul duc et pair ;
Car qu'aurait-on pensé de ce qu'un cul si sage,
Qui vaut bien un visage,
N'eut pas eu chez la reine où reposer sa chair ?

Que les hommes n'ont pas pareille destinée !
Et que vous êtes née
Sous un astre puissant et favorable aux culs !
Tandis que le vôtre est près de ceux des princesses,
Assis sur ses deux fesses,
Le nôtre n'est assis que sur deux os pointus.

SONNET OU ÉPITAPHE

Ci-gît qui fut de bonne taille,
Qui savait danser et chanter,
Faisait des vers vaille que vaille,
Et les savait bien réciter.

Sa race avait quelque antiquaille,
Et pouvait des héros compter,
Même il aurait donné bataille,
S'il en avait voulu tâter.

Il parlait fort bien de la guerre,
Des cieux, du globe de la terre,
Du droit civil et droit canon.

Et connaissait assez les choses
Par leurs effets et par leurs causes,
Etait-il honnête homme ? Ah non.

SONNET SUR LES AFFAIRES DU TEMPS

Le roi s'en est allé, son éminence aussi ;
Le courtisan escroc sans contenter son hôte,
Jurant qu'à son retour il comptera sans faute,
Pique grand chemin en bottes de roussi.

Les officiers du roi sont fort rares ici,
Et la gent de Justice, et celle de Maltôte,
A le haut du pavé, et va la tête haute,
En l'absence du roi, qui va vers Baugency.

Les faubourgs ne sont plus infectés du soudrille,
Enfin, toute la Cour vers la Guyenne drille,
Les uns disent que si, les uns disent que non.

On dit que l'on va faire un exemple en Guyenne,
On dit que sans rien faire il faudra qu'on revienne ;
Et moi je voudrais bien avoir un bon melon.

SONNET

Assurément, Cloris, vous me voulez séduire,
Je vous vois depuis peu me faire les yeux doux,
Vous m'avez pris la main entre vos deux genoux,
Si vous continuez, vous m'achevez de cuire.

Que vous feriez de mal si vous aimiez à nuire,
Plus de dix mille cœurs sont percés de vos coups,
Dont les uns sont ravis et les autres jaloux,
De l'éclat que l'on voit dans vos beaux yeux reluire.

Vous avez lu des vers, vous en savez par cœur,
Vous chantez, ce dit-on, comme un enfant de chœur ;
Et lorsque vous parlez vous charmez les oreilles.

Dieu ! que ne suis-je né pour être votre époux !
Vous riez, ô Cloris, d'entendre ces merveilles,
Pleurez, sotte, pleurez, je me moque de vous.

SONNET

Vous faites voir des os quand vous riez, Hélène,
Dont les uns sont entiers et ne sont guère blancs :
Les autres des fragments noirs comme de l'ébène,
Et tous entiers ou non, cariés et tremblants.

Comme dans la gencive ils ne tiennent qu'à peine,
Et que vous éclatez à vous rompre les flancs,
Non seulement la toux, mais votre seule haleine,
Peut les mettre à vos pieds déchaussés et sanglants.

Ne vous mêlez donc plus du métier de rieuse,
Fréquentez les convois et devenez pleureuse,
D'un si fidèle avis faites votre profit.

Mais vous riez encore, et vous branlez la tête ;
Riez tout votre saôul, riez, vilaine bête,
Pourvu que vous creviez de rire il me suffit.

SONNET

Un amas confus de maisons,
Des crottes dans toutes les rues,
Ponts, églises, palais, prisons,
Boutiques bien ou mal pourvues.

Forces gens noirs, blancs, roux, grisons,
Des prudes, des filles perdues,
Des meurtres et des trahisons,
Des gens de plume aux mains crochues.

Maint poudré qui n'a pas d'argent,
Maint homme qui craint le sergent,
Maint fanfaron qui toujours tremble.

Pages, laquais, voleurs de nuit,
Carosses, chevaux, et grand bruit ;
C'est là Paris, que vous en semble.

BILLET

Vous êtes convié jeudi
Dedans ma chambre après-midi,
De venir célébrer l'orgie
D'Artige le père conscrit,
Dont les chansons ont tant d'esprit,
Qu'on les croit faites par magie,
Et le bon Deslandes Payen,
Qui juge et qui dégaine bien,
Honoreront la tabagie.
Dame Picard y brillera,
Et le grand Flotte y chantera
Des chansons avec énergie ;
Moi-même aussi j'y chanterai,
Et les autres réjouirai ;
Nonobstant ma triste effigie.
Enfin dans ma chambre on rira,
Boira, mangera, causera,
Mon Dieu que n'est-elle élargie !

A MADAME LA COMTESSE DE BELIN

ÉTRENNES

L'an passé je vous fis étrennes
Pour plus de quatre ou cinq bijoux,
Vous deviez m'envoyer les miennes,
Mais pourtant rien ne vint chez nous.
O vous que partout je renomme,
Gardez bien de me traiter comme
L'an passé.

Un bijou n'est pas mort d'un homme,
Vous deviez l'envoyer soudain ;
Et ne mentir pas, car en somme,
Mentir est acte trop vilain
Pour une dame tant jolie,
Envoyez-moi donc, je vous prie,
Un bijou.

Chapelet dirai tout à l'heure
A votre bonne intention,
Car au misérable qui pleure,
Dieu donne grande attention :
Mais n'ayant dizain ni dizaine,
Envoyez-moi pour mon étrenne
Chapelet.

Adieu toute aimable comtesse,
Adieu son fils qui n'est qu'esprit,
Adieu Suzanne dont l'œil blesse
Vieil et jeune, grand et petit ;
Adieu Nanon, adieu Marie,
Adieu chien d'espagnols qui crie
Et nuit et jour comme un vrai fou,
Adieu le monsieur qui vous mène,
Adieu précepteur loup-garrou ;
Adieu César et Bastienne,
Adieu.

A MADEMOISELLE DE LANCLOS

ÉTRENNES

O belle et charmante Ninon,
A laquelle jamais on ne répondra non,
Pour quoi que ce soit qu'elle ordonne,
Tant est grande l'autorité
Que s'acquiert en tous lieux une jeune personne,
Quand avec de l'esprit elle a de la beauté.

Ce premier jour de l'an nouveau,
Je n'ai rien d'assez bon, je n'ai rien d'assez beau
De quoi vous bâtir une étrenne ;
Contentez-vous de mes souhaits,
Je consens de bon cœur d'avoir grosse migraine,
Si ce n'est de bon cœur que je vous les ai faits.

Je souhaite donc à Ninon
Un mari peu hargneux, mais qui soit bel et bon,
Force gibier tout le carême,
Bon vin d'Espagne, gros marron,
Force argent sans lequel tout homme est triste et blême
Et qu'un chacun l'estime autant que fait Scarron.

TESTAMENT DE SCARRON

Il n'est plus temps de rimailler
On m'a dit qu'il faut détaller :
Moi qui suis dans un cul-de-jatte,
Qui ne remue ni pied ni patte,
Et qui n'ai jamais fait un pas,
Il faut aller jusqu'au trépas.
Je ferai pourtant ce voyage,
Ce me semble, d'un bon courage,
Car la rigueur de mon tourment
Adoucit fort mon monument :
Je ne crains les eaux du cocite
Pourvu que la goutte me quitte,
Et que je trouve du repos.
Mais quand je vois cette Atropos,
Et que mon mal est sans remède,
Je la trouve encore bien plus laide
Et bien plus affreuse que moi.
Dieux ! que c'est une dure loi !
Je n'y trouve rien de burlesque,
Rien de plaisant, rien de grotesque
Si ce n'était qu'assurément
Je passerais pour un Normand,

Je me dédirais bien encore
A voir la mort, qui tout dévore :
Je resterais dans mon grabat,
Sans manchette, ni sans rabat,
A composer quelques sornettes,
Tant cette vie a d'amourettes.
Mais un médecin très-méchant
M'a dit en son funeste chant,
Comme oiseau de mauvais augure,
Qu'il fallait payer à nature
Le tribut, vendredi prochain ;
Ainsi j'ai signé de ma main
Mon testament en ce langage
Que je vous ai laissé pour gage

TESTAMENT

Au nom d'Apollon, mon seigneur,
Moi Scarron, malheureux rimeur,
Sain d'esprit, de corps bien malade,
Près de la mortelle estrapade,
Ne voulant mourir intestat,
Tout ainsi comme un Apostat ;
J'ai déclaré devant les muses,
Sans dot, ni sans fard, ni sans ruses,
Mon ordonnance en équité,
De ma dernière volonté,
C'est à savoir (mot de notaire,
Ici pourtant fort nécessaire)
Que je dispose de mes biens,
Non en faveur des enfants miens :
Car ce m'est bien de la disgrâce
De ne laisser point de ma race ;
Mais en faveur de mes amis,
De ce peu que le ciel a mis
Légalement sous ma puissance,
J'en fais ici reconnaissance,
C'est-à-dire différents dons,
Selon que je les ai cru bons

Premièrement je donne et légue
A ma femme, qui n'est pas bégue,
Pouvoir de se remarier,
Sans aucun dessein pallier,
De crainte d'un plus grand désordre ;
Mais pour moi je crois que cet ordre
De ma dernière volonté
Sera le mieux exécuté :
Car il est vrai, malgré moi-même,
Je lui ai fait faire un carême
Qui la doit mettre en appétit ;
Qu'elle en use donc un petit,
Et que sa sage politique
N'use pas du paralytique,
Mais qu'elle jouisse des biens
Que permettent les sacrés liens,
Mais, si quelqu'autre époux l'approche
Qu'elle ne fasse point de reproche
Des vertus du premier mari,
Pour rendre le second marri.
Du reste, selon la coutume,
Si dieu m'envoyait un posthume
Quelque temps après mon trépas,
Ce que pourtant je ne crois pas,
Soit à neveux, soit à nièces,
Lors je révoque mes largesses,
Idem, à mon ami Loret
Je donne un muid de vin clairet,
Qui m'a cent fois sauvé la vie,
Pour boire à sa première envie,
Se souvenir du bon Scarron,
En faisant rôtir le marron ;
Ma pie des mieux caquette,
Aussi pour joindre à sa gazette
Item, par libéralité,
Cinq cent livres de gravité
A l'un et à l'autre Corneille,
Pendant qu'ils chanteront merveille ;
Et mon jardin sur l'hélicon,

Qui rapporte en fruit bel et bon,
Semé des plus belles pensées
Que Phébus ait jamais tracées.
Item, au sieur de Boisrobert,
Que l'on ne prend jamais sans vers,
Cent livres de galanteries,
Et quatre cents de menteries,
Et les secrets prodigieux
Que notre art produit en tous lieux.
Comme par les eaux de jouvence
Remettre les vieux en enfance,
Donner une vive beauté
A l'affreuse difformité,
Faire un Louvre d'une cabane,
D'une coureuse une Suzanne,
D'un folâtre en faire un Caton,
Et d'un gros âne un Cicéron :
Quelque chose de plus encore,
Peser le vent, blanchir un Maure,
D'une farce en faire un sermon,
Et canoniser un démon,
Prédire les choses futures,
Grossir, ou moindrir les figures,
Faire un nouveau calendrier,
Et d'une buse un épervier,
Faire un libéral d'un avare,
Comme d'un sot un homme rare,
Un Alexandre d'un poltron,
Et d'un petit nain un Tiphon.
Item, au sieur de Benserade
Quatre cents livres de pommade,
Avec quatorze quintaux
De sonnets et de madrigaux,
Et la plus belle mélodie
Qu'ait jamais inventé Thalie ;
Epigrammes, odes, ballets,
Epithalames, triolets.
A Molière le cocuage
Au gros Saint-Amant du fromage,

A prendre sur le Milanois,
Le parmesan ou modénois ;
Et pour sa *Rome ridicule*
Une très favorable bulle.
Item, je lègue au sieur Quinault
Sur le trésorier Guénégault,
Six cents livres d'enthousiasme,
Avec la doctrine d'Erasme ;
La fierté des vers ampoulés,
Dans des actes bien enrôlés
Et comme un esprit charitable
Doit assister un misérable,
Je donne au poète crotté,
Deux cents livres de vanité,
Pour contenter sa passion
Une feinte approbation
De ses plus ridicules œuvres ;
Car il avale des couleuvres
Autant qu'on lui reprend de vers,
Tant il a l'esprit à l'envers,
Mais je ne fais qu'un don funeste
A cette épouvantable peste,
Au satyrique hors de propos,
Et perturbateur du repos,
Empoisonneur d'eau d'hipocrène,
Je donne et lègue la gangrène,
La fièvre-quarte, le haut mal,
Le farcin même du cheval,
Et, comme à moi, gouttes bien rudes,
Qui tourmentent les fous et prudes ;
Ma chaise et mon infect bassin,
Au fort ignorant médecin,
Avecque tous les maux encore
De cette boîte de Pandore,
D'un jaloux le fâcheux tourment
Qui le ronge éternellement.

CODICILLE

Mais pour n'user point d'apostille
Pour beaucoup que j'avais omis,
Je fais ici mon codicille
Pour mes plus confidents amis.

Ce sont ceux de l'Académie
Où brillent les esprits du temps,
Dont ma muse était tant amie
Je veux tous les rendre contents.

Autant poètes qu'orateurs,
Je donne quantité d'éloges
A ces illustres correcteurs,
Sans qui nous serions Allobroges.

Je donne un fort bel équipage
A Cattin, Testin, Balesdents,
Pour bien corriger le langage
De nos ancêtres ignorants.

La netteté, la politesse,
Pour retrancher le superflu,
Eviter la molle bassesse
Dedans un style résolu.

Pour corriger la comédie
Et toute manière d'écrits,
Je donne l'encyclopédie
A ces admirables esprits.

Pour Pellisson n'est guère en peine
D'être en mon testament écrit ;
Il a fait comme Magdeleine
Optimam partem elegit.

Ainsi je ne fais nul outrage :
Je donne à tous, selon la loi ;

Mais pour achever mon ouvrage,
Et sous le bon plaisir du roi,

Je mets librement mon paraphe,
Pour recevoir mes pensions,
De qui joindra mon épitaphe
A mes dernières actions.

ÉPITAPHE DE SCARRON

Celui qu'ici maintenant dort
Fit plus de pitié que d'envie,
Et souffrit mille fois la mort
Avant que de perdre la vie.

Passant, ne fais ici de bruit,
Garde bien que tu ne l'éveilles ;
Car voici la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille.

LA MAZARINADE

Muse, qui pinces, et fais rire,
Viens à moi, de grâce, et m'inspire
L'esprit qui Catule inspira,
Quand il entreprit *Mamura*.
J'en veux, aussi bien que Catule,
Au Tiran qui s'appelle Jules ;
Mais mon Jules n'est pas César :
C'est un caprice du hasard,
Qui naquit garçon, et fut garce ;
Qui n'était né que pour la farce,
Pour les cartes et pour les dés,
Et pour les plaisirs débordés,
Et pour la perte du royaume,
Si quelque maître Jean-Guillaume
Ne nous en délivre à la fin :
Et ma foi, il sera bien fin,
S'il s'en sauve, le galant homme ;
Haï dans Paris et dans Rome,
Où diable pourra-t-il trouver
Un lieu qui le puisse sauver ?
Bon, je sens échauffer ma verve,
Çà, ne disons rien qui ne serve,
Et que chaque vers ait son trait,
Pour bien achever le portrait
De ce prodige de fortune,
Sans en oublier chose aucune.
A toi donc, Calabrais romain,
Bon pied, bon œil, et bonne main :
Pare le coup que je te porte,

Ou que le grand diable t'emporte,
Et toi mon brave Marigni,
Qui plus qu'aucun sur le Zani
As décoché mainte ballade,
Ecoute ma Mazarinade.

A la malheure, Mazarin
Du pays d'où vient Tabarin,
Es-tu venu troubler le nôtre !
On te prenait bien pour un autre ;
On t'avait fort mal deviné,
Lorsqu'on te croyait raffiné
Et de science, et de pratique :
Tu n'es pas un grand politique,
Tous tes desseins prennent un rat
Dans la moindre affaire d'état.
Singe du prélat de Sorbonne,
Ma foi, tu nous la bâilles bonne !
Tu n'es à ce cardinal-duc
Comparable qu'en aqueduc.
Illustre en ta partie honteuse,
Ta seule baguette est fameuse.
Outre cette vertu de coq
On te tient inventeur du Hoc,
Au beau jeu de trente et quarante ;
De certaine chaise courante,
Autre cheval de Pacolet ;
Et de plus de ce cher ballet,
Ce beau, mais malheureux *Orphée*,
Ou, pour mieux parler, ce Morphée,
Puisque tant de monde y dormit,
Ma foi, ce beau chef-d'œuvre mit
En grand crédit ton éminence,
Ou plutôt ton impertinence :
Tes courtisanes, tes châtrés,
Y furent des mieux chapitrés,
Pour avoir fermé tes bougètes
Aux gueux qu'on appelle poètes :
Si chers au feu Rouge-Bonnet,

Qui savait le mal qu'un sonnet,
Qu'on a mal récompensé, cause,
Et qui craignait sur toute chose,
Que par ces divins affamés
Ses beaux faits fussent diffamés :
Pour avoir, dis-je au vers de Pégase
Eté par trop raquedenase,
N'en as-tu pas bien dans le cu ?
Au lieu qu'en donnant quelque écu,
Ton immortelle renommée
Par l'Europe eût été semée,
Et ne passerais point partout
Pour un forfante, et haye-au-bout :
Au lieu des vertus cardinales,
Tu n'as rien que les animales,
Le vain orgueil d'un pantalon,
Et tu n'es qu'un franc étalon,
Un vieux bougre enté sur Bardache,
Et par dessus tout un Gavache.
Ton esprit, esprit de coyon,
Pour quelque froide illusion,
Que par hasard il a su faire,
Dont on a fait un grand mystère,
T'a fait, mais je ne sais comment,
Succéder à feu maître Armand.
Hà ! ne tranche plus du ministre,
Tu n'étais né que pour le sistre,
Mais la fortune en bonne humeur
T'a fait prince, de parfumeur.
Casse ta garde de soudrilles,
Va-t-en travailler en pastilles,
Va-t-en travailler en jasmin,
Digne emploi de ta blanche main,
Et que ta tête chauve et blonde
Se mette à couvert de la fronde :
Fuis les arrêts du parlement,
Trousse bagage, et vitement ;
Que ton altesse Mazarine
Craigne le destin de Concine,

Va, va-t-en dans Rome étaler
Les biens qu'on t'a laissé voler :
Va, va-t-en gredin de Calabre,
Filocabron, ou Filocabre,
Va, va-t-en, repasse les monts,
Va vite, et fais rompre les ponts :
Car s'il faut que quelqu'un te suive :
Que l'on te demande *qui vive ?*
Que tu répondes, *Mazarin,*
C'est fait de toi, cher Tabarin,
On te coupera, pauvre Jules,
Et l'un et l'autre testicule :
Et alors, ô cardinal pelé,
Cardinal détesticulé,
N'étant plus ni femme, ni homme,
Comment paraîtras-tu dans Rome,
Mutilé du fatal boudin,
Qui t'a fait prince, de gredin ?
De tes fautes dans la police,
De tes ordres pour la milice,
Je ne te reprocherai rien :
Mais je te veux, homme de bien,
Reprocher la cruelle guerre
Que tu fais vivre en cette terre,
Où tu prétends malgré les dents
De tant et tant de braves gens,
Tenir contre vent et marée.
Ton ignorance est avérée,
Et tu n'es pour trancher le mot,
Quoiqu'un grand prélat, qu'un grand sot.
Te souviens-tu bien, seigneur Jules,
Du raisonnement ridicule
Que tu fis un jour sur des glands ?
Cela te mit en beaux draps blancs :
Depuis, la nation française
A méprisé la calabraise.
Te souvient-il bien d'Alcala,
Quand, Ganimède, ou Quinola,
L'amour de certaine fruitière

Te causa maints coups d'étrivière ?
Quand le cardinal Colona
De paroles te malmena,
Et qu'à beaux pieds comme un Bicorne
Tu te sauvas de Barcelone ;
De Barcelone tu gagnas
Ton pays, où tu besognas
Si bien que tu devins la gouge,
D'un autre bougre à bonnet rouge ?
O, que s'il t'eût abandonné,
Ou bien, s'il ne t'eût rien donné,
Ton incroyable destinée
Par ce très sortable hyménée,
De toi prince des maquignons,
Avec la vendeuse d'oignons,
Eût été bornée en Espagne
A revendre quelque chatagne,
Sans nous faire un prince, d'un fou,
Et nous le mettre sur le cou.
Mais ton altesse Mazarine
N'est qu'une altesse triveline ;
La fortune se changera,
Et son ouvrage défera
Par quelque rude coup de fronde,
Faisons raison à tout le monde.
O que l'aveugle rêvait bien,
Quand au malheur des gens de bien,
Elle fit du Val de Mazare
Sortir ce ministre si rare !
De Mazare, vient Mazarin ;
Des Canaries, Canarin ;
Comme on dit le Manceau, du Maine ;
Le Tourangeau de la Touraine ;
Basque, Champagne, ou le Picart,
Ou quelqu'autre nom d'autre part,
Comme en usent en notre France
Les faquins de basse naissance.
Tu nous as, par adresse ou non,
Escamoté quelque renom ;

Moi, je crois que c'est par fortune :
Ne m'en porte point de rancune,
Je défère à la vérité
Plus qu'à la cardinalité.
Va, va-t-en donc où l'on t'envoie,
Qu'ici jamais on ne te voie ;
Va rendre compte au Vatican,
De tes meubles mis à l'encan,
Du vol de nos tapisseries
De celui de nos pierreries,
Du sale trafic de Mondin,
Autre gredin, fils de gredin,
De tes deux cents robes de chambre,
De tes extraits de musc et d'ambre,
De tes habits vieux et nouveaux,
Du beau palais de tes chevaux ;
D'être cause que tout se perde,
De tes caleçons pleins de merde,
De tous tes manquements de foi,
De la nourriture du roi,
De l'impudente simonie
Que tu fais sans cérémonie ;
De tes conseils si violents,
De tes procédés insolents ;
Du désordre de nos armées,
De nos provinces affamées,
De Courtrai, d'où par trahison
Tu fis sortir la garnison ;
De Lérida deux fois manquée,
Quoique deux fois bien attaquée ;
Du fruit du grand combat de Lens,
Perdu par tes conseils trop lents ;
De la Catalogne réduite
Au désespoir par ta conduite ;
Du duc de Guise mal logé
Dans Naples, qu'on a négligé ;
De la disette des provinces ;
Du péril que courent nos princes,
Qui sont à la guerre, tandis

Qu'en ton palais tu t'ébaudis ;
Du duc de Beaufort mis en cage,
Digne effet de ton grand courage ;
D'un maréchal de France pris,
Pour la récompense et le prix
D'avoir bien fait à Barcelone ;
Du vol du duché de Cardone ;
D'avoir fait prendre un faux bouillon
Au feu président Barillon ;
De la reine persuadée
De ta sincérité fardée ;
Des Anglais qui n'ont point pain,
Que tu laisses mourir de faim,
Et de leur reine désolée,
De ses bagues par toi volée ;
Du vénérable parlement
Traité par toi peu dignement ;
Et de la pauvre France étique
Par ton avarice hydropique.
De l'argent qu'on a détourné
Au nom de Portalongoné :
D'avoir, Couretier de Priape,
Supprimé les neveux du pape,
Pour plaire à ce beau cardinal
A qui tu servais d'urinal ;
De la paix que tu pouvais faire,
A l'Europe si nécessaire,
Et qui fut par toi néanmoins
Refusée aux yeux de témoins.
Qui, comme ils sont tous gens notables,
Ne peuvent être reprochables ;
De notre monarque enlevé,
En quoi son altesse a rêvé ;
De la grande ville bloquée,
De toute la France attaquée,
Laquelle te l'a bien rendu,
Dont je te tiens très confondu ;
D'avoir apaisé la Guienne
Selon ta méthode ancienne,

Et de Richon qui fut pendu,
Plaise à Dieu qu'il te soit rendu !
Comme aussi du pauvre Canole ;
Puisses-tu perdre la parole,
De la façon qu'il la perdit,
Quand à Bordeaux on le pendit !
D'avoir perdu par ignorance
L'autorité des rois de France ;
D'avoir au soldat étranger
Offert la France à saccager ;
Mais par grand bonheur Léopolde
S'est défié d'un manigolde
Dont la parole et le cachet
Ne servent que de trébucher,
Et (défendez-lui la cabale)
Qui n'est qu'un ministre de bale :
D'avoir fait éloigner Séguier,
Ce grand, ce digne chancelier ;
De Gondi, dont tu prends outrage
Par son esprit et son courage,
Et cent vertus que tu n'as point.
De toi différent en ce point,
Que la dignité cardinale
D'un cardinal Sardanopale,
En tous ses plaisirs criminel ;
Reçoit un opprobre éternel ;
Et que de ce prélat illustre
La pourpre recevait du lustre ;
D'avoir osé choquer Gaston.
Prince en sagesse un vrai Caton,
En valeur un autre Alexandre ;
Etait-ce à toi de l'entreprendre ?
Pauvre rat qu'on vit autrefois
En petit pourpoint de chamois,
Quand de Sachéti secrétaire,
Honorable emploi pour un hère,
Tu servais aux plus débauchés,
Au ministère des péchés !
De Crémone, et de son sot siège ;

De la principauté de Liège,
Dont eût été coadjuteur
Le frère de ton protecteur,
Si par mille pratiques sourdes
Ton esprit trop fertile en bourdes
N'eût traîtreusement éludé
Les desseins du vaillant Condé,
Qui depuis, ô ! le plus grand traître
De ceux qui se mêlent de l'être,
Pour t'avoir si bien protégé
Se voit dans le Havre logé :
Lui, dont le bras fut ton égide,
Qui te tira, comme un Alcide,
Des mains du peuple une autre Hydra,
Lequel enfin se prévaudra
Des fureurs dont il est capable :
Et lors, ministre détestable,
Bougre, des bougres le majeur,
Des politiques le mineur
Par qui la France est décriée,
De ses amis désalliée,
Par qui le commerce est perdu ;
Enfin, tout l'état confondu :
Alors, dis-je, le plus sot homme
Qui soit jamais sorti de Rome,
Rejetton de feu Conchini
Pour tout dire, Mazarini,
Ta carcasse desentraillée,
Par la canaille tiraillée,
Ensanglantera le pavé ;
Ton priape haut élevé
A la perche sur une gaule,
Dans la capitale de Gaule,
Sera le jouet des laquais,
L'objet de mille sobriquets,
De mille peintures grotesques,
Et mille épitaphes burlesques.
Hé bien, ô cardinal pelé ?
N'est-ce pas à moi bien parlé ?

Tu ne sauras pas qui te tire
Par derrière cette satire.
Jule jadis l'omnipotent,
Tu voudrais bien m'en faire autant,
Et tu me voudrais bien pis faire.
Prince malgré toi débonnaire,
Pouvant bien faire à tous, dis-moi,
Pourquoi n'as-tu fait bien qu'à toi ?
Sergent à verge de Sodome,
Exploitant par tout le royaume,
Bougre bougrant, bougre bougré,
Et bougre au suprême degré,
Bougre au poil, et bougre à la plume,
Bougre en grand et petit volume,
Bougre sodomisant l'état,
Et bougre du plus haut carat,
Investissant le monde en poupe,
C'est-à-dire, baisant en croupe ;
Bougre à chèvres, bougre à garçons,
Bougre à toutes les façons,
Bougre venant en droite ligne
D'Onan, masturbateur insigne ;
Bougre docteur *in utroque*,
Piqueur, magicien *quoque !*
Homme aux femmes, et femme aux hommes,
Pour des poires, et pour des pommes,
Comme défunt Jean Fontaquin,
Fils et petit-fils d'un faquin,
Qui difformes la case Ursine
Par l'alliance Mazarine
Qui des marauts fais des abbés,
Aux livres préféres les dés,
A tous les gens d'esprit est rogue,
Et pourtant d'un roi Pédagogue.
Hà, que ne puis-je d'un revers
Accompagner ces petits vers,
Ou sur ta tête chauve et fole
Appliquer une croquignole !
Mais le temps tout amènera,

Et la fronde t'achèvera,
Ministre à la tête de courges,
En fauteuil aux armes de Bourges,
On te reverra dans Paris,
Et là comme au trébuchet pris,
Et de ta rapine publique,
Et de ta fausse politique,
Et de ton sot gouvernement,
Au redoutable parlement,
Dont tu faisais si peu de compte ;
Puis après ton compte rendu
Cher Jules, tu seras pendu
Au bout d'une vieille potence,
Sans remords et sans repentance,
Sans le moindre mot d'examen,
Comme un incorrigible : *Amen.*

LE

VIRGILE TRAVESTI

LIVRE PREMIER

Troie tombée dans les mains des Grecs, Enée protégé par Vénus, sa mère, a réuni tous les Troyens échappés au désastre. Il fait construire une flotte qui le portera, lui et les siens, vers une terre hospitalière, mais Junon qui est l'ennemie de sa race, déchaîne les vents contre lui, et les Troyens seraient anéantis si Neptune, dieu de la mer, ne les prenait en grande pitié. Il ordonne aux vents d'interrompre leur « soufflerie ». Lors les vaisseaux d'Enée gagnent la terre la plus voisine. La tempête les avait conduits sur les côtes d'Afrique, non loin de l'endroit où Didon faisait élever Carthage. Enée se rend auprès de la puissante reine pour lui demander d'abriter sa flotte dans son port jusqu'au jour où, réparée, elle sera en état de reprendre la mer. Didon qu'inspire Vénus et que Cupidon enflamme pour Enée, fait bon accueil aux fugitifs, les comble de présents et leur procure tous les moyens de remettre leurs vaisseaux en état. Elle offre un repas magnifique en l'honneur d'Enée qu'elle prie de lui retracer la prise et la destruction de la malheureuse Troie.....

LIVRE DEUXIÈME

.....
O mon Dieu ! la fâcheuse chose
Que votre majesté m'impose !
C'est justement m'égratigner
Un endroit qu'on fera saigner.
Voulez-vous donc que je vous die
La pitoyable tragédie
Dont les Grecs furent les auteurs
Et les sanguinaires acteurs ?
Est-il possible que l'on croie
Les étranges malheurs de Troie,
Dans lesquels j'ai si bonne part ?
Est-il Dolope assez pendard,
Myrmidon, d'Ulysse gendarme,
Qui soit assez chiche de larme
Pour n'en verser pas un petit

A ce pitoyable récit ?
Mais la nuit est bien avancée,
Elle s'en va bientôt passée ;
Vos lampes tirent à la fin,
Et pour moi, sans faire le fin,
Je dormirais de bon courage,
Sans le sot conte où l'on m'engage.
Vous-même vous dormiriez bien ;
Outre que tous ces gens de bien
Ont peine à soutenir leur tête,
Et, sous quelque prétexte honnête
Voudraient bien qu'il leur fût [permis
D'être dans leur lit endormis. »
Didon dit : « Vous avez beau dire ;
Haranguez vitement, beau sire,
Sans tant tourner autour du port ;
Æneas dit : « Je suis un sot,
Et vous allez être servie. »
Quoique Hector eût perdu la vie,
Les assiégés faisaient si bien,
Que les Grégeois ne faisaient rien
Que se lasser et se morfondre.
Tout semblait les vouloir confondre
C'est-à-dire rendre confus.
Les Troyens leur faisaient refus
De leur rendre madame Hélène,
De s'en retourner à Mycène,
Tous délabrés et tous pieds nus,
Plus vite qu'ils n'étaient venus,
Ils ne s'y pouvaient bien résoudre ;
Mais aussi d'en vouloir découdre,
Quoiqu'ils fussent très belliqueux,
Avec gens qui l'étaient plus qu'eux,
Etant lassés de tant d'années,
Et maltraités des destinées,
Ils y trouvaient quelque danger
Gens qui savent leur pain manger
Savent bien aussi se défendre ;
Tellement que, bien loin de prendre
Vengeance du rapt de Pâris,
Ils couraient risque d'être pris.
Leurs soldats, dans leurs palissades
Avaient visages de malades,
Et les nôtres, dans leurs maisons,
Etaient gras comme des oisons.
Tout leur camp était en désordre :
On n'y faisait que s'entremordre ;
Leurs capitaines et soldats
S'accordaient comme chiens et [chats
Qui n'eut donc parié leur perte,
Nous attaquant de force ouverte ?
Mais ils s'avisèrent enfin
De vouloir jouer au plus fin :
Ils y trouvèrent mieux leur compte
Et par là nous eûmes la honte
De nous voir réduits aux abois
Par un simple cheval de bois.
Il plut donc à la Destinée
Qu'ils fissent une haquenée
(Si vous voulez, cheval de pas ;
Lequel des deux n'importe pas).
Par ce prodigieux ouvrage,
Ida perdit tout son ombrage ;
Tous ses sapins prirent le saut,
Ou, pour le moins, bien peu s'en faut
Pallas même y prit la cognée,
Pour faire de l'embesognée ;
Aussi fut ce maître dada
Aussi grand que le mont Ida.
Je ne sais comment diable ils firent:
Dans ce grand cheval ils bâtirent
Toutes sortes de logements,
Sans oublier des aisements ;
Puis, de munitions et d'armes,
Et de leurs plus hardis gendarmes
Tous altérés de notre sang,
Ils emplirent le vaste flanc
De cette bête à large échine.
Que maudite soit la machine,
Et le vilain qui l'inventa,
Et la femme qui l'allaita,
Et le mari de cette femme,
Et toute sa famille infâme ;
Et, pour n'en faire à tant de fois,
Les Grégeoises et les Grégeois !
Ayant donc fait ce grand colosse,
Cette prodigieuse rosse,
Qu'ils disaient, pour couvrir leur jeu
Etrenne offrande ou bien un vœu
Pour leur prompt retour dans la [Grèce
Qui diable eût deviné la pièce,
Et que ses larges intestins
Eussent des soldats clandestins,
Et tant de belle infanterie,
Ou bien plutôt cavalerie,
Puisqu'ils étaient tous à cheval ?
Nous crûmes donc ce bruit fatal,
Et que l'ennemi faisait gille (1)
Sans plus songer en notre ville ;
Et de fait, une belle nuit,
Ils gagnèrent, sans faire bruit,
Une petite île célèbre
Par notre aventure funèbre,
De qui Ténédos est le nom ;
Autrefois riche et de renom,
Mais, depuis cette longue guerre,
Une très-malheureuse terre,
Où le moindre petit vaisseau
A peine se fournirait d'eau.

---

(1) S'enfuyait, se retirait précipitamment.

Là, leur flotte s'étant cachée,
Chacun voulut voir la tranchée
Et ce fameux camp d'où sortaient
Ceux qui si souvent nous battaient
Petits et grands, remplis de joie,
Portèrent leur nez hors de Troie,
Et visitèrent les quartiers
Dont ils se pensaient héritiers.
On s'entr'apprend, on s'entre-
[montre :
Ici se fit un tel rencontre (1)
Et là se fit un tel combat.
Chacun bien du pays y bat,
Chacun y dit sa ratelée (2) ;
Là campait le fils de Pelée ;
Là le Dolope et Myrmidon.
Mais tous admirèrent le don
Par eux fait à Pallas la sage,
Comme entreprise de courage.
La peste ! comme on le brûlait,
Si l'on eût su qu'il recélait,
Pressés comme harengs en caque,
Par la ruse du roi d'Ithaque,
Des Grecs les plus hardis soudards,
Armés de piques et de dards !
Timetes, pour faire l'habile,
Dit : « Il faut le mener en ville,
Et que ce colosse si beau
Serve d'ornement au château. »
Voilà ce qu'avança le traître,
Soit qu'il fût, comme tout peut être
Par nos ennemis suborné.
Capis et les têtes plus saines
Lui dirent : « Vos fièvres quartaines !
Il faut bien plutôt le brûler,
Au lieu de l'y faire rouler.
Le grand Jupiter nous en garde !
Que savons-nous ce qu'on nous
[garde
En ce gros ventre rebondi ?
Encore une fois, je le dis,
Ou je suis d'avis que l'on sonde
Cette machine si profonde,
Ou, qu'avec de beaux charpentiers
On me la mette par quartiers
Ou qu'on lui donne la fumée
Avec paille mal allumée :
Les plus pressés éternueront,
Et les autres découvriront .
Grèce, ainsi sottement enclose,
Nous coûtera fort peu de chose,
Et nous la pourrons étouffer
Et du même temps nous chauffer.

En cet embarrassant rencontre
L'un fut pour et l'autre fut contre.
Là-dessus Laocoon vint,
Suivi de Troyens plus de vingt,
Et, s'approchant de l'assemblée,
Il cria d'une voix troublée :
« La peste vous casse le cou !
Je crois que tout le monde est fou,
Ou pour le moins en rêverie (1)
Quand vous auriez une écurie
Bastante (2) pour tel animal,
L'y recevoir vous feriez mal
Tout ceci n'est qu'un artifice.
Je connais trop l'esprit d'Ulysse,
Pour croire que ce fin matois
Ait ainsi dépensé du bois
Seulement pour nous faire rire.
Cet ouvrage que l'on admire
Est quelque tour de l'ennemi,
Dangereux en diable et demi.
Le Grec, opiniâtre en mule,
Afin de mieux sauter recule,
Défions-nous de ses présents,
Très dangereux, quoique plaisants,
Croire sottement leur retraite,
C'est avoir la tête mal faite :
Cette grande masse de bois,
Cet ouvrage de tant de mois,
Ce cheval à la riche taille,
Vient reconnaître la muraille.
Dans son ventre, pour nos péchés,
Soldats sont peut-être cachés,
Qui, nous ayant coupé la gorge,
Gais comme des pourceaux dans
[l'orge,
Ou bien qui pissent dans du son,
D'une pitoyable façon
De tous nos biens feront ripaille
Pour moi je n'attends rien qui vaille
Du Grec devenu libéral,
Ni de ce grand vilain cheval. »
Cela dit, d'une lance gaie,
Il fit au cheval une plaie.
Son vaste ventre en retentit ;
Plus d'un Grégeois en émeutit (3)
Car on a su depuis la chose.
Certes ce ne fut pas sans cause;
Ulysse a confessé depuis
Que ce coup lui fit un pertuis
Droit au beau milieu de la panse;
Il en fut quitte pour la transe,
Et pour s'écrier : « Je suis mort »

(1) A l'époque de Scarron, ce mot était du masculin.
2) Dit tout ce qu'il sait.

(1) En délire.
(2) Assez grande.
(3) Plaisanterie chère à Scarron et dont on devine le sens !

Dont un chacun le blâma fort.
Il voua plus d'une chandelle
Pour l'avoir échappé si belle.
Plus avant de quatre ou cinq doigts
Monseigneur le cheval de bois
Allait servir de feu de joie
A la délivrance de Troie.
Ilium encore serait,
Et le bon Priam régnerait.
Mais la fatale destinée
Avait notre perte ordonnée,
Et les habitants du cheval
Eurent plus de peur que de mal.
Un grand bruit fit tourner la [tête.
Et laisser cette grande bête
A tout ce peuple irrésolu.
Un jeune homme de coups moulu,
Et lié d'une grosse corde,
Criant bien fort miséricorde,
Par les pâtres qui l'avaient pris,
A grande rumeur et grands cris,
Etait amené vers la ville.
Ce Grec, des Grecs le plus habile,
Et le plus propre à décevoir,
S'était premièrement fait voir,
Et puis après laissé surprendre,
Résolu de se faire pendre
En homme d'honneur sans crier ;
Ou, par un tour de son métier,
De donner notre pauvre Troie
A ses concitoyens en proie.
Ces pâtres s'empressaient beaucoup
Pensant avoir fait un beau coup
Hélas ! de ce beau coup qu'ils firent,
Comme nous ils se ressentirent.
Ils mirent donc devant le roi
Ce prisonnier tout hors de soi,
Ou du moins qui feignait de l'être.
Chacun s'approche de ce traître ;
A force de s'entrepousser,
On pensa le roi renverser.
Le matois, tout couvert de larmes,
A l'aspect de tant de gendarmes
Qui demandaient à le berner,
Fit semblant de s'en étonner.
Priam, des hommes le plus sage,
Afin de lui donner courage,
Le délia, le rassura,
Et tout le monde conjura
Qu'on ne lui fît nulle incartade
Il en reçut une embrassade
Entre le pied et le genou ;
Car de se jeter à son cou,
Le drôle savait trop son monde.
Notre bon prince, à l'âme ronde (1)
Faisait si peu du quant à moi, (1)
Que quand il eût fait, sur ma foi,
Quelque chose encore de pire,
Le bon roi n'en eût fait que rire.
Le Grec, par ce trait de bonté,
Parut comme ressuscité,
Et puis (admirez son adresse,
Et jugez par cette finesse
Combien les Grecs sont dangereux),
Il dit, faisant bien le pleureux !
« Hélas ! hélas ! en quelle terre
Ne trouverai-je point la guerre,
Si je suis des amis chassé
Et des ennemis menacé ?»
Là-dessus il se mit à braire.
Priam, prince très débonnaire,
Sitôt qu'il le vit braire ainsi,
Se mit bien fort à braire aussi.
Quelques Troyens, voyant leur maî- [tre
Braire autant et plus que ce traître,
Afin de bien faire leur cour,
Se mirent à braire à leur tour.
La pleurerie étant cessée,
Et toute colère chassée
Par cette lamentation,
Chacun en eut compassion.
On l'exhorta de ne rien craindre,
Et de nous déclarer sans feindre
Quel rang chez les Grecs il avait
Et tout ce que d'eux il savait.
.....,
Feignant de ne craindre plus rien.
Priât qu'on lui donnât à boire,
Pour mieux achever son histoire ;
Priam quêta parmi nous tous
Environ quinze ou seize sous.
Tandis qu'on alla quérir pinte,
Il reprit son histoire feinte,
Et nous dit : « Les Grecs confondus
Ou, si vous voulez, morfondus
Devant vos vaillantes murailles,
N'avaient plus que des cœurs [d'ouailles(2)
Au lieu de leurs cœurs de lions.
Eux qui, de plusieurs Iliums
Eussent cru la conquête aisée
Voyaient leur puissance épuisée
Devant une seule Ilium.
D'infortunes un million,
Peste, famine, et tant de pertes
A souffrir, outre les souffertes
Par les soldats de Priamus,
Les rendaient certes bien camus

(1) Bonne et franche.

(1) Faisait si peu d'embarras.
(2) Moutons.

Les soldats et les capitaines
Tournaient la tête vers Mycènes,
Soupiraient après le retour
Qu'ils espéraient de jour en jour.
Les chefs, sans crédit ni puissance,
Les soldats, sans obéissance,
Les uns et les autres tout nus,
Mal payés et mal reconnus,
Emplissaient le camp de murmures,
Au général disaient injures ;
Le pauvre petit froid au-cu
Maudissait cent fois le cocu,
Comme aussi sa putain de femme,
Qui causait cette guerre infâme.
Si l'on leur en disait un mot,
Ils disaient; « Vous êtes un sot. »
Cent fois le camp plia bagage,
Et cent fois un cruel orage,
Qui ne promettait que la mort,
Retint les navires au port,
Entre autres, la rude tempête,
Et comme elle troubla la fête (1)
Que l'on fit quand, après six mois,
Fut fini le cheval de bois !
. . . . . .
Les vaillants autant que les lâches
Pleuraient partout comme des [vaches.
On n'entendait que des hélas !
Le franc cocu de Ménélas [bre,
Trembla bien fort en chaque mem-
Voyant le tonnerre en sa chambre
Qui son pot de chambre rompit :
Il en pissa de peur au lit.
On s'assemble sur ce prodige,
On s'en étonne, on s'en afflige.
Le pot de chambre visité,
On trouva qu'il avait été
Bien et dûment frappé du foudre :
Cela fit le conseil résoudre
D'envoyer vers monsieur Phœbus,
Qui ne parle que par rébus.
On choisit le sieur Euripile,
Homme en pareil cas fort habile
Qui partit dès le lendemain
Pour Délos, bourdon à la main.
Voici, par une sarbacane,
Ce que lui dit, en voix de cane,
La prophétesse, après avoir
Sur le trépied fait son devoir,
C'est-à-dire nue en chemise,
S'être longtemps tenue assise,
Ses deux jambes écarquillant :
Cela lui rend le sang bouillant,
Et lui fait bien enfler la gorge,
Tant le Dieu dont elle regorge
Lui rend le dedans confondu
Jusqu'à tant qu'elle l'ait rendu.
Mais, bien mieux que moi qui trop [cause,
Vous savez peut-être la chose.
Voici ce qui fut rapporté
De la part du dieu consulté :
« Devant que de vous mettre en voie
« Pour venir camper devant Troie,
« Il vous a fallu sang humain
« Pour vous rendre le ciel humain ;
« Votre heureux retour en la Grèce
« Doit s'acheter en même espèce :
« Une vierge il vous a coûté ;
« Un homme doit être traité,
« Sans différer, de même sorte,
« Ou que le diable vous emporte,
« Ce qu'assurément il fera,
« Car tel est notre... » *et cœtera.*
« A cet oracle épouvantable,
On vit bien que le misérable
Ne pouvait être autre, sinon
Le pauvre infortuné Sinon.
Calchas, étant ami d'Ulysse,
Et de plusieurs crimes complice,
Et parce que c'était Calchas
Qu'on consultait en pareils cas,
Ulysse en public lui demande
Qu'il déclare tout haut l'offrande
Dont on doit apaiser les Dieux.
L'hypocrite, baissant les yeux,
Conjure que l'on lui pardonne
S'il ne veut déclarer personne,
Et qu'il aime bien mieux mourir
Que de faire un homme périr.
Ulysse l'en blâme; il s'en fâche.
Ulysse l'en presse ; il se cache,
Durant dix jours ne paraît plus,
Chez le même Ulysse reclus.
Un jour, comme par violence,
Ulysse l'amène en présence
Des princes grégeois assemblés,
Tant de son absence troublés
Que de prodiges à centaines
Qui leur causaient fièvres quar- [taines.
L'ayant donc ainsi ramené,
Faisant bien fort du mutiné,
On lui fait la même prière ;
Il la refuse tout entière.
Ulysse l'appelle vaurien,
Astrologue, magicien,
Et prédiseur de choses fausses.
Calchas dit : « Ils sont dans vos [chausses (1)

(1) Phrase inintelligible.

(1) C'est comme si Calchas répondait : « C'est vous qui êtes un vaurien, etc. »

Mais, pour le salut de nous tous,
« Et non pas pour l'amour de vous,
« Celui qu'il faut qu'on sacrifie,
« Et que son corps on cendrifie,
« S'appelle... » Hélas ! il me nomma,
Ou bien plutôt il m'assomma.
Chacun connut bien la malice
Du devin Calchas et d'Ulysse,
Et comme on jouait tout cela ;
Chacun pourtant s'en consola,
Chacun songeant qu'il pouvait être
Ainsi que moi nommé du traître,
Et que le sort sur moi jeté
Les mettait tous en sûreté.
« Un sacrificateur m'empoigne
Et sur moi se met en besogne :
M'ayant bien aromatisé,
Et purgé, saigné, ventousé,
On mit plus d'une savonnette
A me rendre la peau bien nette ;
On me peigna, lava, rasa.
On m'ajusta, poudra, frisa,
Et ma tête, ainsi festonnée,
D'un chapeau de fleurs fut ornée.
On dit qu'il me faisait beau voir.
Je feignis de tout mon pouvoir
De prendre en gré le sacrifice
Et d'aller content au supplice ;
Je vous le confesse, pourtant,
Jamais il ne m'ennuya tant.
(Le ciel d'un pareil mal vous garde !)
Or on fit si mauvaise garde,
Que je me sauvai finement,
Il ne vous importe comment.
.....
Je vous conjure par Hécube,
Votre belle et chère succube,
D'avoir compassion de moi.
— Aussi ferai-je en bonne foi,
Lui dit Priam ; mais, en revanche
De vous avoir, de ma main blanche
Désembarrassé des liens
Dont vous ont garotté les miens,
Faites-nous savoir l'origine
De cette puissante machine,
Et si c'est pour bien ou pour mal
Qu'ils ont bâti ce grand cheval ;
Si c'est machine pour combattre
Ou si ce n'est que pour s'ébattre;
Si c'est une dévotion ;
Enfin qu'elle est l'intention
De nos ennemis et des vôtres,
Puisque je vous reçois des nôtres. »
Sinon dit : C'est bien la raison,
Et, sans commettre trahison,
Je puis découvrir l'affaire,
Quand je devrais aux Grecs déplaire:
Ce sont gens qui ne valent rien,
Et, de vrai, vous m'entendez bien.
....
Mais j'espère, pour récompense
D'un secret de telle importance,
Une charge en votre maison. »
Priam dit : « C'est bien la raison;
Oui, de bon cœur je vous la donne.
Vous serez meneur d'Ilione,
Son quinola, son écuyer. »
Sinon dit : « C'est trop me payer. »
Puis il nous dit : « Notre patrie
Eut toujours grande idolâtrie,
C'est-à-dire dévotion,
Pour Pallas, et la nation
L'a toujours eue assez propice
Jusqu'au temps que le chien d'U-
De Diomède accompagné, [lysse,
Pensa qu'il aurait tout gagné,
Si, par quelque bon stratagème,
Et par quelque tour de Bohême,
Ils tiraient le Palladium
Hors des murs de votre Ilium.
Comme ils le dirent ils le firent ;
Mais bientôt ils s'en repentirent.
Ce fut un fort beau coup de main ;
Mais, par malheur, de sang humain
L'image de Pallas volée
Par quelqu'un d'eux fut maculée,
Dont fut bien plus qu'on n'eût pensé
Le saint simulacre offensé.
Sitôt qu'on découvrit sa face,
Elle nous fit une grimace
Qui ne nous promit rien de bon.
Au très-prudent Agamemnon
Elle fit la moue et la figue, (1)
De quoi ce grand chef de la ligue
Garda, de honte et de dépit,
Durant quatre ou cinq jours le lit.
Sueur de sang découla d'elle,
Chose qui n'est point naturelle ;
On vit ses yeux étinceler,
Et d'elle on sentit exhaler
Odeur qui n'était pas divine.
Elle branla sa javeline,
De sa palme le nez brida
A qui de trop près l'aborda ;
Enfin elle fit tant la bête,
Qu'elle nous embrouilla la tête.
Calchas, là-dessus consulté,
Jura qu'on avait tout gâté,
Qu'il fallait retourner en Grèce,
Faire un camp nouveau pièce à pièce
Lever vitement des gens frais,
Et revenir, sur nouveaux frais,
De plus belle faire la guerre ;

(1) Faire la figue : se moquer

Mais qu'il fallait en cette terre
Bâtir ce grand cheval de bois,
Ce que l'on pouvait en six mois,
Pour faire à Pallas une offrande ;
Qu'il la fallait faire ainsi grande,
Afin qu'on ne la pût rouler,
Faire avancer ni reculer,
Entrer par porte ni muraille ;
Enfin la faire d'une taille
Effroyable pour sa longueur,
Largeur, hauteur et profondeur,
Afin qu'étant tout immobile,
Elle ne put entrer en ville.
Car voici ce que dit Calchas,
Et de ceci faites grand cas :
« Si cette monstrueuse bête,
« Au lieu d'être reçue en fête
« Et d'être en vénération,
« Est, je ne vous dis pas brisée,
« Je dis seulement méprisée,
« Les Troyens s'en repentiront
« Et les bouts des doigts s'en mor-
(dront,
« Et nous ferons bientôt de Troie
« Un très-horrible feu de joie. »
Car des Dieux il est arrêté
Qu'étant reçue en la cité,
Votre cité bientôt, par guerre,
Sera maîtresse de la terre,
Et les tout-puissants Phrygiens
Verront les Grecs dans leurs liens.»
Voilà ce que de lui nous sûmes,
Ce que, trop idiots, nous crûmes ;
A cause que la chose plut,
On crut de lui ce qu'il voulut.
Quand il en eût dit davantage
Priam, trop bon et trop peu sage,
Eût tout pris pour argent comp-
[tant
Mais qui n'en aurait fait autant,
Tant son éloquence eut de charmes
Et tant purent ses fausses larmes ?
Moi-même, qui vous dis ceci,
Comme un sot je le crus aussi.
.....
Cas étrange autant qu'il peut être
Appuya les discours du traître :
A Neptune, le dieu de l'eau,
Laocoon, d'un grand taureau
Faisait un dévot sacrifice ;
Mais il ne lui fut pas propice.
Nous vîmes bien loin dans la mer
Je ne sais quoi, qui, sans ramer,
S'approchait de grande vitesse.
Chacun s'entredemanda qu'est-ce ?
Mais bientot après chacun vit
(Ce qui grande frayeur nous fit)
Deux serpents à la riche taille
Venant à nous comme en bataille
Depuis l'île de Ténédos,
Armés d'écailles sur le dos.
Du seul mouvement de leur queue
Ils allaient sur la plaine bleue
Aussi vite que l'aurait pu
Nef à qui le vent souffle au cu.
Ils avaient une rouge crète
Sur leur épouvantable tête ;
En nous regardant ils sifflaient.
Et les yeux leur étincelaient.
Ils se saisirent du rivage,
Qu'on abandonna sans courage ;
Puis ces vénérables serpents
Faisant grands sauts, et non ram-
(pants,
De Laocoon s'approchèrent.
A ses deux enfants s'attachèrent,
Et de ses deux enfants si beaux
Ne firent que quatre morceaux.
Il vint avec sa hallebarde :
Un des serpents sur lui se darde,
De cent plis l'ayant garotté
(Ils avaient le coup concerté) ;
De sa queue, avec grande adresse
L'autre lui donna sur la fesse.
Ayant honnêtement fessé,
Le patient fut embrassé
Par lui de pareille embrassade
A celle de son camarade,
Lequel à son tour le pilla,
Le déchiqueta, mordilla
D'une épouvantable manière,
Tant par devant que par derrière.
Ses bras faisaient de vains efforts
A déprendre ces sales corps
Joints au sien par plusieurs ceintu-
Plus cruelles que des tortures : (res
Mais ils le tenaient si serré,
Que le pauvre désespéré,
Voyant qu'il n'y pouvait rien faire,
Se mit à pleurer, puis à braire.
Il s'en acquitta dignement :
Ainsi mugit horriblement
Le bœuf, à qui la main du prêtre
Qui n'est qu'un maladroit peut-être
Ne donne, au lieu d'un trépas
[prompt
Qu'un coup qui la corne lui rompt,
Ou bien lui fait bosse à la tête,
Ce qui trouble toute la fête.
A ce spectacle plein d'horreur
Tout le monde s'enfuit de peur ;
Jusqu'en la ville aucuns coururent,
Ayant fait tout ce qu'ils voulurent,
Les deux serpents au ventre vert
De sang et de venin couvert,
A demi-mort ils le laissèrent,

Et devers la ville marchèrent,
Tête levée, et triomphants
Du pauvre homme et de ses enfants.
Tout le monde leur fit passage,
Et personne n'eut le courage
De les attaquer en chemin,
Tant on respecta leur venin !
Etant arrivés dans la ville,
Minerve leur servit d'asile,
Et dans son temple les reçut,
Dont grande frayeur l'on conçut.
Chacun disait : Le misérable
A fait un acte détestable,
En offensant ce grand cheval,
Que Dieu veuille garder de mal !
Il faut, avec cérémonie,
Réparer cette félonie,
Et recevoir dans la cité,
Avec grande civilité,
Cette tant vénérable bête,
Et que l'on en chôme la fête.
Le peuple aveugle, qui ne sait
Ni ce qu'il veut, ni ce qu'il fait,
Se met à rompre la muraille.
Et ne fait certes rien qui vaille.
Priam, qui ne voit pas plus loin
Que son grand nez de marsouin,
Quoiqu'il eût de belles lunettes,
Fait apporter quatre roulettes
Pour rouler ce grand animal :
Il ne pouvait faire plus mal.
La muraille étant abattue,
Petits et grands, on s'évertue
A tirer ce fatal présent,
Qu'on trouve diablement pesant.
Hélas ! si contre quelque butte
Il eût fait une culebute !
Par cet heureux culebutis
Nous eussions été garantis.
De filles une jeune bande
Dansait devant la sarabande ;
Force garçons, comme Bouquins,
Au son des cornets à bouquins,
Dansaient à l'entour la pavane,
Les matassins et la bocane ;
Priam même aussi dansait
Quand en beau chemin il était.
Ainsi la fatale machine
Vers notre ville s'achemine
Et s'approche marchant pian pian [(1),
D'où l'on avait mis bas un pan
De nos grands murs bâtis de brique
Qui faisaient aux béliers la nique
O notre ville ! ô nos maisons !

O bons Troyens, plus sots qu'oisons
Vous êtes pris à la pipée,
Et les Grecs, sans tirer l'épée,
Se firent maîtres de nous tous :
Mais ne vous en prenez qu'à vous.
Vous fîtes vous-même la brèche
A grands coups de pic et de bêche,
Par laquelle vos ennemis
Furent dans votre ville admis.
Enfin donc dans la ville il entre,
Le maudit roussin au grand ventre,
Farci de Grecs, dont les meilleurs
Etaient pour le moins des voleurs.
Nous eûmes si peu de cervelle,
Qu'on le mit dans la citadelle.
Comme on l'y traînait, il broncha
Et prêt à trébucher pencha.
Un fracas, comme de ferrailles,
Se fit ouïr dans ses entrailles,
Dont se crurent tous fricassés
Les Grecs l'un sur l'autre entassés.
Ceux qui le traînaient l'entendirent
Mais non plus de cas ils n'en firent
Que si l'on n'eût rien entendu,
Tant ils avaient le sens perdu.
Là-dessus la sage Cassandre,
Qu'à peine l'on voulut entendre,
Dit pis que pendre du cheval.
Priam lui dit : « Vous parlez mal. »
La pauvrette s'afflige et crie,
Se jette à ses pieds et le prie ;
Elle ne fit que le fâcher.
Il lui dit : « Allez vous coucher !
Vous avez du vin dans la tête,
Et n'êtes qu'une trouble-fête. »
Elle, se voyant sans crédit,
Et que de ce qu'elle avait dit
Les Troyens ne faisaient que rire,
S'en retourna sans plus rien dire.
Là-dessus le soleil s'enfuit,
Et laissa la place à la nuit,
Qui s'empara du ciel, plus noire
Que n'est l'encre d'une écritoire,
Ou pour le moins s'en faut bien peu
Cela fit au Grégeois beau jeu.
Favorisés de ses ténèbres,
Faisant sur nous desseins funèbres
Et le vent leur soufflant au dos,
Ils partirent de Ténédos.
Une grosse torche allumée
Eclairait à toute l'armée,
Et devait aussi ce fanal
Servir à Sinon de signal.
Ils s'en vinrent à la sourdine,
Sans tambour, flûte ni buccine,
Aborder près de la cité,
Où l'on dormait en sûreté,
Après avoir bien fait gambade,

(1) *Piano, piano.*

Sans se défier de l'aubade
Que donna le traître ennemi
Au peuple troyen endormi
Nos citoyens, remplis de joie
De la délivrance de Troie,
Ayant bu plus qu'ils n'avaient dû
Cuvaient le vin qu'ils avaient bu.
Nos sentinelles endormies,
Sans peur des troupes ennemies,
Ayant mangé comme pourceaux,
Et vidé tripes et boyaux,
Dormaient le long de nos murailles,
Et ces mal soigneuses canailles
Reçurent la mort à clos yeux ;
Mais ils n'en dormirent que mieux
D'une nuit qui fut éternelle,
Pour avoir mal fait sentinelle,
Et je crois vraisemblablement
Qu'ils n'ont su par qui, ni comment
Tout ronflait, et de bonne sorte ;
Sinon seul, que le diable emporte !
Tandis que chacun sommeillait ;
Pour notre grand malheur veillait,
Et tirait hors de la machine,
Dont il avait ouvert l'échine,
Force Grecs, hommes de grand bruit
Comme on remarqua cette nuit.
Premièrement il fit descendre
Sthénélus, Ulysse, Thessandre,
Thoas, Athamas, Machaon,
Et le frère d'Agamemnon,
Menelaüs et Neptolème,
Puis l'inventeur du stratagème,
Epéus, tous grands spadassins,
Grands larrons et grands assassins.
Tous les autres, que je ne nomme,
Faisaient une assez grosse somme,
Et telle enfin qu'elle suffit
A nous gâter comme elle fit.
Au pied de l'échelle de corde,
A la hâte entre eux on s'accorde
De l'ordre qu'on devait garder.
Après cela, sans marchander,
Ils se firent maîtres des portes,
Introduisirent leurs cohortes,
Qui, comme ils avaient concerté,
Avaient approché la cité.
Par la ville elles s'épandirent,
Et, sans crainte du bon Dieu, firent
Main basse par tous les quartiers,
Comme on avait fait des portiers.
Cependant moi, malheureux hom-
En étais à mon premier somme : [me
C'est à cette heure justement
Que chacun dort profondément.
. . . . . .
Dormant donc ainsi dans ma cham-
[bre
(Hélas ! j'en tremble en chaque
[membre)
Il me sembla de voir Hector,
Et je pense le voir encor.
O Dieu, la piteuse figure !
Qu'il était de mauvais augure !
O Dieu, qu'il me parut hideux !
Il était fait comme deux œufs (1);
. . . . . .
Sitôt que je le vis ainsi,
Je fus d'abord un peu transi ;
Mais, reprenant bientôt courage,
Je lui tins ce hardi langage :
Si vous êtes de Dieu, parlez,
Et si du diable, détalez.
—Je suis Hector, le misérable,
Dit-il d'une voix effroyable.
— Vous, soyez le très bien venu, »
Lui dis-je après l'avoir connu ;
Et puis j'ajoutai, ce me semble :
« Cependant qu'ici chacun tremble,
Mon cher monsieur, en quelle part,
Vous, qui nous serviez de rempart,
Avez-vous, bien loin de l'armée,
Fait tort à votre renommée ?
Sans doute l'on en médira.
Est-ce la peur des *Libera* (2)
Et des fréquentes funérailles
Qui vous fait quitter nos murailles?
Au nom de Dieu, songez à vous,
Et ne craignez plus tant les coups,
Et me dites, cher camarade,
D'où vous venez ainsi maussade,
Comme un corps qui pend au gibet,
Et tout crotté comme un barbet ?
A votre mine tout étrange
Vous paraissez un mauvais ange.
Je hais la fréquentation
De ceux de cette nation ;
C'est pourquoi dépêchez, beau sire,
Ce que vous avez à me dire,
Autrement je m'en vais crier,
Car je commence à m'effrayer. »
Lors, me semble, il ouvrit la bou-
[che
Et, me regardant d'un œil louche,
Il me dit : « Trêve de sermon !
Vous vous échauffez le poumon ;
Ne songez plus qu'à faire gille.
Les ennemis sont dans la ville,

(1) Expression proverbiale que l'on peut traduire par : *mauvaise apparence, malpropre, dégoûtant.*

(2) *Libera me, Domine,* chant des enterrements.

Qui font les diables déchaînés ;
Ils sont très mal morigénés,
Et j'estime d'eux le plus sage,
Plus malin qu'un singe ou qu'un [page.
Si vous m'aimez, fils de Vénus,
Gagnez aux champs, fût-ce pieds
Si Troie eût été secourable, [nus.
Ce bras dextre, au Grec redoutable,
Eût renvoyé le Grec vaincu
A Mycène gratter son cu.
Priam, Troie, et toute sa gloire,
Ne seront plus que dans l'histoire,
Et notre ville tout de bon
Ne sera plus que du charbon.
Ses Dieux elle vous recommande.
Assemblez une bonne bande
De nos citoyens échappés,
Et, sans marchander, décampez :
Nous avons assez fait pour elle.
Puisque la sentence mortelle
Du Destin ne se peut casser,
Il faut bien la laisser passer.
Gagnez-moi vite la marine,
Votre papa sur votre échine,
Et nos pauvres dieux exilés
Dans quelque valise emballés.
Guidez vos vaisseaux vers la terre,
Où d'abord vous ferez la guerre,
Et d'où vos enfants la feront
Aux chiens de Grecs, qui se verront
Sujets, ainsi que beaucoup d'autres
Aux coups d'étrivières des nôtres.»
Après qu'il m'eut dit tout cela,
Il me sembla qu'il étala
Devant moi nos Dieux tutélaires,
Et qu'il me dit : « Nos adversaires,
Comme ils ne sont guère pieux,
Auraient fait beau feu de nos dieux
Ainsi qu'ils font de tout le reste :
Gardez-les bien, et dame Veste (1),
Et me conservez, comme il faut,
Ce feu sacré dans un réchaud. »
Un grand bruit qui survint ensuite
Mit Hector et mon songe en fuite ;
Ce tintamarre hors de saison
Fit peur à toute la maison.
Quoiqu'elle fût bien éloignée,
J'entends fort bien la huée
Que les maudits Grégeois faisaient,
Les cris de ceux qu'ils occisaient,
Et tout le bruit épouvantable
Qu'on entend en malheur sembla- [ble
Ce grand bruit, à mon songe joint,
Me scandalise au dernier point,
Et pour vous dire vrai, m'effraie,
Quelque force d'esprit que j'aie.
Je monte au haut de mon grenier,
Où je ne vous saurais nier
Que je pleurai comme une femme,
Voyant toute la ville en flamme,
Et grâces au seigneur Vulcan,
Pareille au feu de la Saint-Jean.

....

La voilà donc à la pipée
Notre pauvre ville attrapée,
Et nos plus superbes maisons
S'en vont devenir des tisons !
On égorge, on brûle, on dérobe.
Le grand palais de Déiphobe,
Par le feu dévorant détruit,
Tombe par terre avec grand bruit.
Le feu pousse avant sa conquête,
Et parait vainqueur sur le faîte
De la maison d'Ucalégon.
Le Grégeois, pire qu'un dragon,
Fait de notre ville de Troie
Un agréable feu de joie,
Aux Troyens un feu de douleur.
La mer en change de couleur,
Et, de notre ville brûlante,
Sa surface est toute brillante ;
Et moi qui suis un peu trop prompt
Du poing je m'en cogne le front.
Tristes et confus que nous sommes,
Nous entendons les cris des hom- (mes
Pareils à des hurlements d'ours.
Les trompettes et les tambours
Font un étrange tintamarre :
Notre famille s'en effare ;
Moi-même j'en suis perturbé,
Je jure en chartier embourbé
Non sans répandrequelques larmes;
J'endosse à la hâte mes armes,
Ne songeant qu'à bientôt périr.
Ma femme, qui craint de mourir,
Dit qu'il n'est rien tel que de vivre,
Me demande si je suis ivre :
Je pensai l'appeler guenon,
Et lui dire pis que son nom.
Enfin me voilà dans la rue,
Furieux en cheval qui rue,
Suivi de quatre ou cinq valets
Timides comme des poulets.

....

Je marchais donc de grand courage,
La larme aux yeux,au cœur la rage,
Quand je vis venir plein d'effroi
Panthus qui s'en venait chez moi.
Ce Panthus de la citadelle
Etait le gardien fidèle,

(1) Vesta, déesse du feu

De Phébus sacrificateur,
Et passable gladiateur.
Le pauvre homme marchait à peine,
Ayant quasi perdu l'haleine
A force de crier : Au feu !
Il portait son petit neveu
Et tous nos dieux en une hotte.
Sitôt qu'il me voit, il sanglote,
Et puis me dit tout éperdu :
« Maître Æneas, tout est perdu.
— Qu'avez-vous, mon pauvre [Otriade ?
Lui dis-je.—Les Grecs font grillade
De notre vaillante cité,
Me dit-il ; nous avons été
Les Troyens, maintenant nous [sommes
Francs faquins. — Où sont tous vos [hommes
Lui dis-je, et qu'en avez-vous fait ?
— Je n'en suis pas bien satisfait :
Ils ont perdu la citadelle.
J'en suis sorti par une échelle,
Tous nos dieux chargés sur mon cou
Lors je lui dis à demi fou :
Notre citadelle est donc prise ?
— Hélas ! oui, brave fils d'Anchise,
Me dit ce prêtre de Phébus ;
Elle est prise, et c'est un abus
D'espérer y faire retraite.
La garnison en est défaite,
Et pour moi, qui la commandais,
Voyant bien que je me perdais
Si je contestais davantage,
J'ai fui comme un homme bien sage,
Non tant pour la crainte des coups
Que pour mourir auprès de vous.
. . . . . .
— Votre discours trop nous amuse ;
Cherchons la mort, quoique camuse:
Mais il faut la donner aussi
A ceux qui nous traitent ainsi. »
Ayant dit ces tristes paroles.
Que quelques-uns trouvèrent folles
Et vrai discours d'un furieux,
Je m'en allai, roulant les yeux,
Et me rongeant les doigts de rage,
Chercher où faire du carnage.
Le grand bruit me mena tout droit
Où l'on ne mourait pas de froid,
A cause des maisons brûlantes,
Mais de plusieurs morts violentes.
Il ne fut jamais un tel bruit :
Ici le glaive tout détruit ;
Là le feu fait diable à quatre.
On ne voit partout que combattre.
Toute la ville résonnait
Des rudes coups que l'on donnait,
. . . . . .
Enfilant une grande rue,
Notre brigade fut accrue
D'Hypanis, Dymas. Rypheus,
Et du bon vieillard Iphitus.
Chorébus aussi s'y vint rendre ;
Il était féru de Cassandre,
Et pour elle d'amour charmé,
Il avait fait maint bout rimé.
. . . . . .
Le bon Dieu veuille avoir son âme,
Et me garde de tant de flamme !
Voyant tant de gens amassés,
Je leur dis : « Nous sommes assez
Pour, avant que mourir, apprendre
Que nous savons notre peau vendre
A ces larrons de notre bien,
Qui la voudraient avoir pour rien.
Assurément nos adversaires
Ont gagné nos dieux tutélaires,
Qui, corrompus à beaux deniers,
Ont gagné les champs des premiers :
Ils ont notre ville laissée.
Allons-nous-en, tête baissée,
Leur montrer que nous sommes gens
A les manger à belles dents.
Je pétille que je ne fasse
Sur quelque belle et large face
Des balafres de ma façon.
Sans faire le mauvais garçon,
Je ferai voir à ces maroufles
Que l'on ne me prend point sans [moufles (1).
Notre salut et notre espoir
Est certes de n'en point avoir :
Ne nous attendons qu'à nous-mê- [mes
Et faisons des efforts extrêmes,
Puisque dans cette extrémité
Tout autre espoir nous est ôté. »
Puis je dis : « Qui m'aime me suive
Ils s'écrièrent : « Vive, vive
Le bon seigneur maître Æneas ;
Et quiconque ne voudra pas
Le suivre en quelque part qu'il aille,
Meure, et soit réputé canaille ! »
Cela dit, sans plus différer,
Ni plus longtemps délibérer,
Nous allâmes, pleins de courage
Et de désespoir, et de rage,
Donner et recevoir des coups,
Altérés de sang comme loups,
. . . . . .
Nous allons où la barbarie
Des Grecs exerce sa furie,
Tous déterminés à la mort,

(1) Au dépourvu.

Chacun de nous se faisant fort
Pour un coup d'en rendre au moins quatre
Aux Grégeois qu'on pourrait combattre
Pour moi, qui m'eût lors regardé.
De m'attaquer se fût gardé,
Car j'avais alors le visage
D'un homme qui n'est pas bien sage (1);
Mais en des malheurs si pressants
Qui peut conserver son bon sens,
Et qui n'a la mine funeste
Quand on va jouer de son reste ?
La nuit obscure nous aida,
Et le bruit des coups nous guida,
Où ces assassins, ces perfides,
Commettaient le plus d'homicides.
Certes, qui pourrait raconter
Tous ceux qu'on vit décapiter,
Toutes les femmes violées,
Et toutes les maisons volées,
Tous les beaux palais embrasés,
Les petits enfants écrasés
Sans pitié contre les murailles
Par ces sanguinaires canailles.
. . . . . .
Au détour d'une grande rue
Nous rencontrâmes bec à bec
Un assez gros escadron grec.
Le conducteur de cette bande,
Deux fois plus que la nôtre grande,
Etait un homme de renom :
Androgéos était son nom.
Parmi les Grecs grand personnage,
Mais lors un sot pour tout potage.
Ce capitaine des Grégeois
Me dit d'abord en son patois :
« Et d'où diable, malheureux hommes
Venez-vous, au temps où nous sommes ?,
Vous ne faites que d'arriver ;
Pensez-vous encore trouver
Quelque chose de bon à prendre ?
Tout est pris, ou réduit en cendre.
Ma foi, vous mériteriez bien,
Puisque vous n'êtes bon à rien,
Qu'on vous donnât sur les oreilles.
Vos compagnons font des merveilles ;
Troie et les Troyens sont à nous ;
Nous les avons roués de coups,
Et cependant, poules mouillées,
Vos dagues claires, ou rouillées,
N'ont point sorti de vos fourreaux,
Non plus que vous devos vaisseaux.
Les plus belles femmes de Troie
Nous servent de femmes de joie,
Et Priam qui n'est qu'un faquin... »
Je lui dis : « Vous mentez coquin,
Vous êtes le faquin vous-même ! »
Et puis d'une furie extrême,
Je lui donnai de mes cinq doigts
Au beau milieu de son minois ;
Plus, je lui fis balafre telle,
Qu'on n'en vit jamais de plus belle;
Je lui coupai de bout en bout
Le nez, l'œil, la joue, enfin tout
Ce qui le visage compose,
Ce qui fut très-piteuse chose.
Ce coup douze points contenait,
Et sans rien augmenter prenait
Depuis le front du côté dextre
Jusqu'à la mâchoire senestre.
De ce coup si bien asséné
Il fut grandement étonné,
Vit qu'il avait fait une faute,
Et trop tôt compté sans son hôte.
Aussitôt il rétrograda,
Et trop tard de moi se garda,
La frayeur peinte en son visage.
Ainsi lorsque dans son passage
On fait rencontre d'un serpent,
Et que cet animal rampant,
Que l'on a foulé par mégarde,
En sifflant s'élance et se darde,
On se retire plein d'effroi ;
De même ce Grec, hors de soi,
Voyant qu'il nous prenait pour d'autres
Se démêla d'entre les nôtres,
Qui,sur les siens par moi conduits,
Firent bientôt tant de pertuis,
Bien que de nuit et sans chandelle,
Que de toute cette sequelle
Un seul corps d'homme n'échappa ;
La mort camuse les grippa ;
Tant la fortune variable
Se montra d'abord favorable !
Chorébus, de ceci flatté,
Cria : « C'est fort bien débuté ;
Amis, poursuivons notre pointe.
La fortune à l'audace est jointe ;
Poussons l'affaire avec chaleur,
Et joignons à notre valeur
Quelque notable stratagème.
L'ennemi nous montre lui-même
Qu'il faut tromper son ennemi.
Et qu'à diable diable et demi.
. . . . . .
La fortune pour nous se change, (ge,
Et des Grecs par les Grecs nous ven-

(1) Qui est fou.

Quittons nos armes de bourgeois,
Et prenons celles des Grégeois :
Ainsi, dangereux mascarades,
Nous irons des sains et malades
Tirer du sang en quantité ;
Il ne peut être que gâté,
Etant à de si méchants hommes. »
Nous le croyons, fous que nous [sommes ;
Mais certes, quand on suit un fou.
On se casse souvent le cou.
Tout le premier il s'arme et masque
Des armes, du glaive et du casque
Du pauvre capitaine grec
Dont j'avais balafré le bec :
Sur son timbre, au lieu de panache,
Il portait deux cornes de vache.
Riphée et Dymas, comme il fit,
Changèrent d'armes et d'habit.
Ainsi que lui font tous les nôtres.
Je m'arme aussi comme les autres
Et, de Troyens Grecs devenus,
Nous allâmes, les glaives nus
(Mais certes les dieux bien contraires),
Chercher nos cruels adversaires.
Nous ne fûmes pas trop longtemps
Sans en avoir le passe-temps ;
Effrontément nous nous mêlâmes
Parmi ceux que nous rencontrâmes,
Et puis, quand il fut à propos
De la part de dame Atropos,
Nous portâmes dans leurs postères
Des estocades mortifères,
Et disions : « Je n'y pensais pas, »
Quand, portant trop haut ou trop [bas.
Nous n'ajustions pas bien la botte.
L'invention n'était pas sotte.
Mais, malgré les dieux et leurs dents
Les mortels sont bien imprudents
De penser faire quelque chose :
L'homme propose et Dieu dispose,
Ainsi toute l'occision
Fut à notre confusion,
Et nous gâtâmes notre affaire
Pour en avoir voulu trop faire.
. . . . . .
Cependant la pauvre Cassandre,
Que les Grecs venaient de sur- [prendre
Dans la saint temple de Pallas,
Emplissait l'air de ses hélas.
Ces Grecs, les plus méchants du [monde,
La traînaient par sa tresse blonde.
Elle levait au ciel les yeux,
Les yeux, car ces mal gracieux
D'un gros cordon de chenevière
Avaient garrotté par derrière
De plusieurs nœuds ses pauvres [bras,
Si beaux, si blancs, si gros, si gras.
Cet objet triste et lamentable
Fut à Chorèbe insupportable :
Il ne put voir ainsi traîner
Sa maîtresse sans dégainer.
Sur les ennemis il se darde,
Qui ne s'en donnent pas de garde,
Et, sans leur demander congé,
Chamaille comme un enragé.
Tout de même qu'il fit, nous fîmes,
Les attaquâmes, les battîmes ;
Ils furent bientôt déconfits
Par les grands exploits que je fis.
Je coupai plus de cent oreilles.
Chacun de sa part fit merveilles,
Si bien que, voulussent ou non,
Sur les soldats d'Agamemnon
Nous regagnâmes la captive,
Tremblante et plus morte que vive.
Mais par un coup d'adversité
Ce beau fait d'armes fut gâté :
Au haut du temple, dont les portes
Pour être massives et fortes,
Avaient aux Grégeois résisté,
Un grand nombre s'était jeté
Des pauvres citoyens de Troie.
Là, pensant garder notre proie,
Nous nous sentîmes d'eux chargés
Déçus par nos harnais changés.
Ils nous versèrent sur les membres
Plusieurs bassins et pots de cham- [bres,
Item, pierres, bâtons, cailloux,
Et nous accablèrent de coups.
Ainsi notre ruse de guerre
Nous attira ce grand tonnerre.
Mais certes jamais un guignon
N'arrive sans son compagnon :
Les Grecs, nonobstant nos panaches
Connurent nos brutes moustaches,
Et qu'assurément nous étions
Autres que nous ne paraissions.
. . . . . .
Les voilà dessus nous qui fondent,
Nous les oyons venir qui grondent ;
D'un côté vient le grand Ajax,
Fier comme le milord Fairfax (1) ;
De l'autre côté les Atrides
Et les Dolopes homicides.
Nous frappons sur eux, eux sur nous

(1) Thomas Fairfax, génêra anglais (1611-1671).

Nous nous entr'assommons de [coups
. . . . . .
Lors un bruit de cris et de coups
Du palais royal jusqu'à nous
Se faisait aisément entendre ;
Les Grecs l'assiégeaient pour le [prendre,
Et les Troyens désespérés,
En ce dernier lieu resserrés,
Tâchaient de vendre cher leurs vies,
Et de leurs femelles ravies
Par quelque grande occision
Venger la constupration.
Quelques Grecs plantaient des [échelles ;
Autres mettaient bancs sur ban- [celles ;
Bancs et soldats se répandaient
Quand d'en haut cailloux descen- [daient,
Grimpants comme chats contre un [arbre.
Ils se coulent le long du marbre,
De la main gauche se couvrant,
Et de la droite assaut livrant
Aux défenseurs de la muraille.
Un carreau de pierre de taille
Par un soldat est empoigné,
Auquel le bras étant rogné,
Le pauvre malheureux soudrille (1)
Tombe, s'accroche à une grille,
Et demeure là suspendu,
Criant en grec : « Je suis perdu ! »
Les Troyens de tout font des armes.
Et, non sans répandre des larmes,
Jettent contre ces inhumains
Ce qui se trouve sous leurs mains
Un Grec eut la tête cassée
D'un coup de la chaise percée
Du roi Priam ; mais ce malheur
Fut récompensé par l'honneur.
Chevrons dorés, poutres dorées,
Ne sont non plus considérées
Qu'un gros bâton, bûche ou fagot.
Un caillou va comme un lingot.
Chaises, fauteuils, tables, bancelles,
Vases, cabinets, plats, vaisselles,
Bref, tous les meubles précieux,
Jusqu'aux simulacres des dieux,
A la foule se viennent rendre
Au soldat qui vient pour les prendre
Mais plus vite qu'il ne voudrait.
Je savais un certain endroit
Où, par une porte secrète,
On pouvait entrer en cachette
Et sortir sans être aperçu.
Ce lieu de tous n'était pas su :
C'est par là que dame Andromaque,
Devant cette funeste attaque,
Le vieil beau-père visitait,
Son Astyanax lui portait,
Dont dame Hécube était ravie :
Elle l'aimait plus que sa vie ;
Quand petit encore il était
En ses bras souvent le portait,
Et souvent, de ses mains royales,
Lui remuait ses langes sales,
Et cette bonne mère-grand,
Quand il devint un peu plus grand,
Faisait avec lui la badine,
L'entretenait de Mélusine,
De Peau-d'Ane et de Fierabras,
Et de cent autres vieux fatras.
Cet enfant était son idole,
Et la vieille en était si folle,
Qu'avec lui troussant hoqueton,
Entre les jambes un bâton,
Elle courait la prétentaine
Jusqu'à perdre souvent l'haleine.
Andromaque s'en tourmentait,
Connaissant bien qu'on le gâtait.
Priam, le voyant à toute heure
S'empiffrant de pain et de beurre,
Disait avec sévérité :
« Ce sera quelque enfant gâté. »
Hécube n'en faisait que rire,
Et sa mère n'osait rien dire.
C'est assez parlé de cela.
Ce fut par cette porte-là
Que dans le palais nous entrâmes.
Sans être aperçus nous montâmes
Par un escalier dérobé,
En un lieu fait comme un jubé.
J'y trouvai des gens de tous âges
Qui vouaient des pèlerinages :
Notre abord les encouragea,
Et pas un d'eux plus ne songea
Qu'à vendre chèrement sa vie.
Pour moi, qui n'avais autre envie
Que de jouer aux Grecs un tour,
Près de moi je vis une tour
Dont pouvait, étant renversée,
Mainte tête être concassée
Et maints bras être disloqués
De ceux qui nous tenaient bloqués,
De quatre piliers soutenue,
Elle se moquait de la nue,
Comme aurait fait un gros écueil !
Tout y semblait petit à l'œil,
Et de là, Priam au nez croche,
Avec des lunettes d'approche,
Souvent sur mer épiloguait

(1) Soldat.

L'ennemi qui sur mer voguait.
. . . . . .
Cette tour, lors mal assurée
Par secousse réitérée,
Pouvait fort bien prendre le saut
Et gâter ces donneurs d'assaut.
Elle fut bientôt ébranlée,
Et, tôt après, prit sa volée
Ainsi que tout corps pesant doit,
Vers son centre, où pas n'attendoit
Le soldat si grosse grenade,
Qui troubla toute l'escalade.
Votre serviteur ne compta
Combien elle en escravanta (1) ;
Je ne vous le dirai donc mie,
Mais bien que plus d'un Jérémie
Fit grande lamentation
Sur une si noire action.
La chute de cette tourelle
A plusieurs Grégeois fut mortelle ;
L'assaut pourtant point ne cessa,
Mais de plus beau recommença.
Pyrrhus paraît entre les autres
Apre à la ruine des nôtres,
Et ce dangereux cavalier
Fait tout seul autant qu'un bélier.
Il tâche d'enfoncer la porte,
Et la bat d'une étrange sorte.
Un harnais luisant et poli
Le rend plus affreux que joli ;
Le fer tranchant en sa main brille ;
Bref, ce déterminé soudrille
Ne représente pas trop mal
Le serpent, vilain animal.
. . . . . .
Pyrrhus d'une hache tranchante
Sur la porte à grands coups char-
[pente ;
Ce maître faiseur de coupeaux
En tranche bientôt les poteaux,
Tout ainsi qu'il eût fait des raves.
Son père, le patron des braves,
En bonne foi n'eût pas fait plus.
Priam, et son monde reclus,
A chaque coup que sa main donne,
Dont le vaste palais résonne,
Fait de pitoyables hélas,
Priant Dieu qu'il soit bientôt las,
Et n'achève point la besogne.
Lui, si bien taille et si bien rogne
Qu'à la fin dans le royal huis
Il fait un grand vilain pertuis
Ou grande vilaine fenêtre.
Par là commença de paraître,
Au lieu d'un visage de bois,
La demeure de tant de rois
Jusqu'à ce temps inviolable.
Par là le Grec impitoyable
Put pénétrer dans ces saints lieux,
Et porta ses profanes yeux
Au travers des longues allées,
Jusqu'aux cours les plus reculées.
Par là quelques Troyens armés,
Du seul désespoir animés,
Pour la plupart soldats des gardes,
Furent vus avec hallebardes,
Espadons, mousquets et fusils.
Les pauvres gens, que feront-ils,
Que se faire couper les gorges,
Quoique armés comme des saints
[Georges ?
Pleurs, soupirs, lamentations,
Cris, sanglots, exclamations,
Au palais se firent entendre.
Il ne faut être guère tendre
Pour n'avoir pas le cœur serré
De ce pauvre peuple effaré.
Les femmes, plus mortes que vives,
De crainte de se voir captives,
Et de quelque chose de pis,
De la main se battent le pis,
Et courent comme écervelées
Par le palais échevelées,
Se regardent d'un œil mourant,
Et s'entr'embrassent en pleurant.
Pyrrhus, digne fils de son père,
Par ses grands coups si bien opère,
Qu'enfin par la brèche il entra,
Et défit ceux qu'il rencontra
A la défense de la porte.
Peu lui servit d'être si forte
Et d'être faite de merrain (1)
Tout parsemé de clous d'airain :
Les poteaux hors des gonds tombè-
[rent
A la foule les Grecs entrèrent ;
Tous ceux qu'ils trouvèrent armés
Furent bientôt d'eux assommés.
. . . . . .
Je vis le cruel Neptolème,
De rage le visage blême,
Et les Atrides carnassiers,
Ensanglantant leurs bras d'aciers,
Et, ce que je n'approuvai guères,
Je vis donner les étrivières
A Priam par Agamemnon :
On a voulu dire que non ;
Mais c'est une chose certaine,
Qu'il en eut une cinquantaine,
Et, qui pis est, à tour de bras.

(1) Étouffa.

(1) Planches de chênes.

Ce bon vieillard, grand, gros, gris,
[gras,
Eut, par ces coups de discipline,
Peau de taffetas de la Chine ;
Il porta le tout constamment,
Et plus que laconiquement.
Certes, le Grec eut peu de gloire
De faire une action si noire
Mais son frère ne fit pas mieux ;
Je le vis de mes propres yeux :
Qui traîna par ses blanches tresses
Hécube, et sur ses pauvres fesses
Donna force coups d'éperon ;
Et puis par ce même larron
Je vis de grands coups d'escourgées
Les cent brus de Priam chargées,
Et dessus le ventre et partout :
C'était trop les pousser à bout,
Et trop peu respecter les dames ;
Mais les Grecs sont des vrais infâmes
De Priam les lits nuptiaux,
Cinquante en nombre, et tous fort
[beaux
(Car ils étaient tous d'étamine
Lustré, et d'étoffe bien fine,
Et la crépine et le mollet
Moitié soie et moitié filet,
Et de plus brodés à l'aiguille),
Furent gripés par le soudrille ;
Tout fut par le Grec dissolu
Pillé, brisé, brûlé, pollu.
Peut-être vous êtes en peine,
O grande et charitable reine !
De savoir, après tout cela,
Comme du vieil prince il alla:
En voici la fin véritable.
Ce bon Priam si vénérable
Se voyant ainsi fustigé,
Ses enfants morts, son bien mangé
Sa pauvre femme éperonnée,
Enfin sa maison ruinée
Par les soldats qui sont dedans,
Il alla s'armer jusqu'aux dents,
Mit à son côté la rapière,
Rondache devant et derrière,
Prit en ses mains un grand épieu,
Et revint ainsi, jurant Dieu,
Rejoindre les dames troublées,
Lesquelles s'étaient assemblées
A l'entour d'un autel couvert
D'un laurier au feuillage vert.
Là se faisaient les sacrifices,
Afin de se rendre propices
Les dieux lares, ou protecteurs,
Ou plutôt lâches déserteurs.
Ainsi des colombes tremblantes,
Quand après des flammes volantes,
Une grande tempête suit,
Avec grand désordre et grand bruit,
Le troupeau volant se rassemble,
Et n'est pas une qui ne tremble
De voir coups de foudre si drus :
La reine de même et ses brus
Se tapirent l'une dans l'autre,
Disant tout bas leur patenôtre,
Car elles craignaient de mourir.
Or la dame, voyant courir,
Non pas aussi vite qu'un basque,
Son vieil mari chargé d'un casque,
Et de tout le harnais complet,
S'appliquant de rage un soufflet,
Elle osa brusquement lui dire :
« Vous voulez donc nous faire rire
Lorsqu'il faut songer à la mort ?
Ah ! vraiment vous me plaisez fort,
Retranché dans une cuirasse
Comme un capitaine Fracasse.
Eh ! mon bon homme, de par Dieu,
Quittez la rapière et l'épieu :
Que Votre Majesté rengaine,
Puisqu'il faut mourir de la gaine
Quand on a frappé du couteau
Notre Hector, qui gît au tombeau,
Dans une si fâcheuse affaire
N'eût fait que de l'eau toute claire.
Si vous me croyez, mon bon roi,
Venez vous seoir auprès de moi. »
Priam s'assit de bon courage,
Sans fanfaronner davantage,
Dans une grande chaise à bras.
Dont le velours était bien gras.
Un de ses fils, nommé Polyte,
Arriva là, courant bien vite.
Il avait beau des yeux chercher
Quelque endroit où se bien cacher,
Pyrrhus, qui de près le talonne,
Fort peu de relâche lui donne.
Il courait de peur de mourir ;
La peur l'empêchait de courir,
Et lui donnait bien fort la fièvre.
Heureux si, craignant comme un
Il eût pu courir aussi fort ! [lièvre,
Ce fier messager de la mort
Lui tient le fer près de l'échine,
Et déjà sa main assassine
A d'un puissant estramaçon
Amoindri son nez d'un tronçon.
Enfin un coup de cimeterre
Lui fait donner du nez en terre
Aux pieds de son père effaré,
Auquel un trépas assuré
Ne put lors empêcher de faire
Réprimande à ce sanguinaire.
Il lui dit : « Pour un si beau coup,
Tu t'es vraiment pressé beaucoup !
Tu souilles, homme trop colère,

Du sang d'un fils les yeux d'un père.
O bourreau ! par qui mes vieux ans
Ont des objets si peu plaisants !
Que le ciel bientôt te le rende !
Une inhumanité si grande
Ne peut être que d'un vaurien.
Achille fut homme de bien,
Quoiqu'il fût ennemi des nôtres :
Toi, son fils ? à d'autres, à d'autres !
Tu n'es que le maudit bâtard
D'une truie et d'un léopard.
Achille eut pitié de mes larmes,
Quand mon fils tomba sous ses [armes :
Il respecta mes cheveux gris,
Se laissa toucher à mes cris,
Et de son vin il me fit boire,
Dont il acquit beaucoup de gloire.
Mais pour toi tu n'es qu'un grand
A qui je vais rompre le cou. » [fou,
Cela dit, d'une main débile,
Il lança sur le fils d'Achille
Un dard qui certes le toucha,
Mais qui seulement écorcha
Le bord de sa forte rondache.
Il en rit un peu, le bravache,
Et de ce que, faisant effort,
Afin de le frapper plus fort,
Il était chu sur le derrière
D'une pitoyable manière.
Sitôt qu'il eut pris ce grand saut
Dans le sang de son fils tout chaud,
Sa chevelure non rognée
Par le Grégeois fut empoignée,
De laquelle cet inhumain
Fit deux tours autour de sa main ;
De l'autre levant son épée,
Dans le sang de son fils trempée,
Il la mit *capulo tenus*, (1)
Par l'endroit qu'on appelle *anus*,
Puis d'un coup lui coupa la tête.
Ainsi fortune, male bête,
Par un vrai trait de son métier,
Fit voir qu'il ne s'y faut fier.
. . . . . .
Cet extrême malheur des autres
Me fit souvenir que les nôtres
Par moi laissés en la maison,
En une pareille saison,
Pourraient bien avoir fin pareille ;
Lors je dis, me grattant l'oreille :
« Autant il nous en pend à l'œil ;
Il me faudra porter le deuil
De mon père et de ma Créuse.
L'un et l'autre à bon droit m'accuse,
Et d'être un fils sans amitié,
Et de n'aimer pas ma moitié,
Et mon fils, de qui tant j'espère,
Donne au diable monsieur son père.
Allons donc mourir auprès d'eux.
Le trépas, ailleurs très hideux,
Me sera là très agréable,
Ou pour le moins très honorable. »
Corps d'homme n'était avec moi,
Les uns m'avaient quitté d'effroi,
Plusieurs avaient perdu la vie,
Auxquels je portai grande envie,
Et si lors je ne me défis (1),
Mon père, ma femme et mon fils
En furent, et non autre chose,
La légitime et seule cause.
Mais un objet qui me fâcha
D'aller plus outre m'empêcha :
Je vis dans le temple de Veste
Des Troyens la fatale peste,
Dont chaque mari fut un sot,
Qui se cachait sans dire mot ;
Je veux dire la fausse Hélène,
Si funeste à la gent troyenne.
Redoutant le juste courroux
Et des Grecs et de son époux,
Elle s'était là retirée
Toute seule, et mal assurée.
Lors je dis : « La louve qu'elle est
(Dieu me pardonne, s'il lui plaît !),
Reverra la Lacédémone,
Et là portera la couronne,
Tandis que des pauvres Troyens,
Ou brûlés, ou mangés des chiens,
Il ne restera sur la terre
Que ceux qu'y laissera la guerre
Pour mourir de froid et de faim,
Et pour y demander leur pain.
Non, non, la raison me conseille
De couper le nez et l'oreille
A cette maudite putain,
A ce malencontreux lutin,
Qui tant de sang a fait répandre,
Par qui notre ville est en cendre,
Et les Troyens morts ou captifs,
Hormis ceux qui sont fugitifs.
Dieu sait comme elle fera pièce,
Quand elle sera dans la Grèce,
De Priam et de ses enfants,
Et fera rire à nos dépens
Les destructeurs de notre empire ;
Je pense déjà l'ouïr rire,
Et bien faire le goguenard,
Ménélaüs, le franc cornard !
Elle a causé notre ruine :

(1) Jusqu'à la garde.

(1) Si je ne me suicidai pas.

Elle en perdra nez et narine .
Oui, je m'en vais lui retrancher
La peine de se plus moucher.
Il est vrai, frapper une femme
A bien quelque chose d'infâme :
J'en puis être d'aucuns blâmé,
Mais aussi serai-je estimé
D'avoir puni cette coureuse,
Aux siens comme à nous dange-
(reuse. »
Cela dit, j'allais l'empoigner
Pour oreille et nez lui rogner,
Quand la déesse de Cythère,
Ma très-belle et très-bonne mère,
Me donna bien fort sur les doigts
De la main dont je prétendois
Saisir au collet la Spartaine.
Cette apparition soudaine
Non pour un peu m'emplit d'effroi ;
Car elle parut devant moi
Comme chose du ciel tombée,
Et non pas à la dérobée,
Ou ne se montrant qu'à demi,
Comme d'autres fois, endormi,
Confusément je l'avais vue ;
Mais alors elle était pourvue
De tous les célestes appas
Que les hommes mortels n'ont pas.
Ce coup, dont ma main fut cinglée,
Et dont j'eus l'âme un peu troublée
Me fit dire, en quoi j'eus grand tort,
Certain mot qui l'offensa fort.
Elle me dit, rouge en visage :
« Vraiment, je vous croyais plus
Fi ! fi ! je ne vous aime plus. [sage ;
— Je suis de quatre doigts perclus,
Lui dis-je, et qui diable ne jure
Alors qu'on reçoit telle injure ?
— Eh bien, ne jurez donc jamais,
Dit-elle. — Je vous le promets,
Lui dis-je, et trêve de houssine,
Car il n'est divin ni divine,
A qui, s'il m'en faisait autant,
Je ne le rendisse à l'instant.
— Songez que je suis votre mère,
Me repartit-elle en colère,
Et parlez moins, ou parlez mieux.
Vous faites bien le furieux
Contre une femme désarmée :
Quand bien vous l'auriez assommée,
Seriez-vous mieux d'un quart d'écu ?
Vous nommez son mari cocu,
Avez-vous manié sa tête ?
Est-il cornu comme une bête ?
Dites-moi, seriez-vous content
S'il en disait de vous autant,
Méchant fanfaron que vous êtes ?
Vous ne savez ce que vous faites.
Vous auriez bien plus de raison
De retourner à la maison
Secourir votre pauvre père,
Qui sans doute se désespère,
Non tant des Troyens déconfits
Que de Créuse et de son fils.
Ce cher fils, cette chère femme,
A qui, sans moi, le Grec infâme
Aurait pis fait qu'aux pauvres gens
Ne font les diables de sergens.
Vous accusez la pauvre Hélène
D'avoir perdu la gent troyenne,
Vous n'êtes qu'un mal avisé,
Vous vous prenez au plus aisé ;
Le destin seul en est la cause,
Qui de nos dieux mêmes dispose.
Tout dépend de sa volonté ;
Il a dès longtemps arrêté
Que la grande ville de Troie
Serait faite des Gecs la proie.
A moins que d'être illuminés,
Les mortels plus loin que leur nez
Ne peuvent jamais voir les choses,
Bien loin d'en connaître les causes :
Qu'ainsi ne soit, présentement
Vous ne pourriez voir nullement
Si je ne dissipais la nue
Qui vous en empêche la vue,
Le dieu qui porte le trident
A perdre votre ville ardent.
Voyez comme il égale aux herbes
Les bâtiments les plus superbes !
Si bien il la démolira,
Que Troie en Troie on cherchera.
Junon, la cotte retroussée,
Paraît sur la porte de Scée,
Qu'elle vient de mettre dedans,
Couverte de fer jusqu'aux dents.
Oyez un peu comme elle crie,
Et comme avec sa voix de truie,
Que l'on entend jusqu'à la mer,
Elle s'efforce d'animer
Le soldat qui, selon sa rage,
N'est pas assez âpre au pillage.
Voyez la méchante Pallas,
Branlant son large coutelas
Sur le haut de la citadelle ;
Voyez comme cette pucelle,
D'une pitoyable façon,
Mieux que ne ferait un maçon,
Démolit, sape, brise, taille,
La plus grosse et forte muraille.
Elle s'échauffe en son harnois :
Ainsi, quand il abat des noix,
Le corbeau qui n'est qu'une bête,
Travaille de cul et de tête,
Sa Gorgone aux crins de serpents
Face large de deux empans.

Fait une vilaine grimace,
A qui la regarde à la face.
Jupiter, père nous tous,
Se déclare aussi contre vous,
Et donne un esprit de pillage
Aux Grecs dont il croît le courage ;
Et n'est pas que le bon seigneur,
Quoique d'ailleurs homme d'hon-
[neur,
N'ait dérobé quelque chosette,
Pour régaler quelque coquette.
Certes j'en ai l'esprit marri,
Mais, jusqu'à mon sot de mari,
Il n'est, de la céleste bande,
Divinité petite ou grande,
Qui contre la pauvre cité
Ne fasse acte d'hostilité.
Fuyez donc, je vous en conjure,
Ne vous piquez point de bravure ;
Il fait ici mauvais pour vous.
Vous n'y gagnerez que des coups.
Sans moi, votre pauvre famille
Sentirait la main du soudrille,
Mais jusqu'ici, par mon moyen,
Les choses y vont assez bien.
Penser remonter sur sa bête (1),
C'est vouloir se rompre la tête.
Allez, je vous protégerai ;
Près de vous toujours je serai.
Lorsque vous serez en ma garde,
Au diable si l'on vous regarde,
Bien loin de vous oser toucher :
Mais vite, il se faut dépêcher. »
Elle n'en dit pas davantage,
Et puis se couvrit d'un nuage.
Lors je vis que de la cité
Elle m'avait dit vérité.
....
Or, moi, voyant que tout de bon
Elle était réduite en charbon,
Et que ma mère était partie,
Je crus que quitter la partie,
En un malheur tout évident,
Etait faire en homme prudent.
Sans recevoir aucun dommage.
Je passai, couvert d'un nuage,
Au travers des feux allumés
Et de nos ennemis armés.
A mon logis je frappe en maître :
On me cria par la fenêtre
Que l'on n'ouvrait jamais la nuit,
Et que je faisais trop de bruit ;
Et moi, je frappe et je refrappe,
Et, las de cogner, je m'échappe
A dire des mots outrageants.
Ma femme, mon fils et mes gens

(1) Reprendre le dessus.

Tout mon soûl me laissèrent battre
Et par frayeur, ou pour s'ébattre,
Me firent garder le mulet (1) ;
Enfin pourtant un gros valet
Me vint ouvrir, malgré la bande
A qui je fis la réprimande.
Mais ma femme, pour m'apaiser,
Et mon fils me vinrent baiser.
Je dis à mon seigneur mon père
Tout ce que m'avait dit ma mère,
Et qu'il fallait gagner pays.
Il nous rendit tous ébahis,
Quand il dit : « Pour moi je demeure,
Allez-vous-en, à la bonne heure,
Vous autres, dont les jeunes ans,
Après des malheurs si pesants,
Pourront, autre part que dans Troie,
Se donner encore au cœur joie.
Si le ciel m'eût voulu sauver,
Qui l'empêchait de conserver
Une ville si belle et bonne ?
Mais, puisque le ciel l'abandonne,
Et qu'Ilium, des Grecs pillé,
N'est plus rien qu'un champ tout
[grillé,
Vieillard plus que sexagénaire,
Il ne me reste plus rien à faire
Que d'aller, l'épée à la main,
Irriter un Grec inhumain,
Qui sur mon pauvre corps s'acharne;
Et peut-être que quelque darne (2)
De son corps il y laissera.
Chacun fera comme il pourra.
On me dira : Sans sépulture,
Votre corps sera la pâture
De quelque chien, ou quelque loup,
La peste, que le monde est fou !
Qne m'importe que ma carcasse
A la faim d'un loup satisfasse,
D'un chien, d'un vautour, d'un
[corbeau ?
Mon destin sera-t-il plus beau
« Si, dans du linge empaquetée,
Elle est par les vers grignotée ? »
Si les Troyens brûlaient leurs morts
Au lieu d'en enterrer les corps,
Le poète ici s'entretaille (3) ;
Mais, ô bon lecteur ! tout coup vaille
Il importe peu que Scarron
Altère quelquefois Maron.)
Revenons à messire Anchise
« Quand on a la perruque grise,
Ajouta-t-il, on ne doit pas

(1) Se morfondre à attendre
(2) Darne : Rouelle, tranche.
(3) S'embarrasse.

Redouter beaucoup le trépas.
Vieil, cassé, malpropre à la guerre,
Je ne sers de rien sur la terre :
Spectre qui n'ai plus que la voix,
J'y suis un inutile poids,
Depuis le temps que de son foudre
Jupin me voulut mettre en poudre,
Depuis le temps qu'il m'effraya,
Ce grand Dieu, qui me giboya (1)
Par une vengeance secrète ;
Mais je suis personne discrète,
Je n'en dirai point le sujet :
Suffit que j'aurais eu mon fait,
Sans Vénus, qui sauva ma vie.
J'ai depuis eu cent fois envie
De m'aller pendre un beau matin,
Et finir mon chien de destin.
Laissez-moi donc mourir à l'aise,
Et, si l'on m'aime, qu'on se taise. »
Voilà ce qu'il dit obstiné,
Dont je fus plus que forcené.
Ma chère Créuse le prie,
Mon fils Julus pleure et crie ;
Mais c'était, tant il était dur,
Se donner du front contre un mur.
« Ah ! ma foi, monsieur mon beau-
[père,
Lui dit notre femme en colère,
Vous viendrez ou direz pourquoi :
Vous faites bien du quant à moi. »
Autant lui dit le jeune Iüle.
Mon père, opinâtre en mule,
Au lieu de leur parler françois,
Se mit à badiner des doigts.
Je dis alors : « Çà, çà, qu'on meure
Il le faut, et quand ? tout à l'heure.
Vous laisserai-je ainsi périr
Sans même fortune courir ?
N'en déplaise à mon père Anchise
(Mais dessous sa perruque grise
Il loge fort peu de raison),
Troie encore en notre maison
Pouvait trouver quelque ressource.
Grâce à Dieu, j'ai fort bonne bourse:
En quelque pays étranger
Nous eussions eu de quoi manger.
Mais en votre philosophie,
Qui n'est qu'une pure folie,
Vous avez cru qu'être assommé
Etait mourir bien estimé.
Vous avez une sotte envie :
On en a pour toute sa vie,
Quand on est dans le monument
Une minute seulement.
Pyrrhus ne tardera plus guère :

(1) Qui me poursuivit.

Sans doute, à la moindre prière,
De son bras vous serez servi.
Je crois bien qu'il sera ravi
De tuer toute une famille
De sa dague faite en faucille ;
Comment il se gobergera,
Quand ensemble il égorgera
Femme, mari, père, grand-père,
L'enfant et madame sa mère !
Ah ! vraiment, ma mère Vénus,
Tous vos beaux arguments cor-
[nus (1)
Pour me persuader de vivre
Et pour m'obliger à vous suivre,
N'étaient doncque pour m'attraper?
Je ne m'y laisse plus duper.
Vite qu'on me donne mes armes
Je veux aussi coûter des larmes
A quelques-uns des ennemis.
— Au moins me sera-t-il permis
De vous suivre, » me dit Créuse
Mais tout à plat je la refuse.
J'en fis de même à mon enfant,
Dont il fut assez mal content.
Je me faisais tenir à quatre,
Comme quand on va pour se battre,
Et n'étais pourtant pas fâché
D'en être des miens empêché.
Ma femme et toutes ses servantes
Faisaient à l'envi des dolentes ;
Mon fils m'embrassait les genoux.
Au grand étonnement de tous,
Une flamme du ciel issue
Sur ce cher fils fut aperçue ;
Nous nous mîmes tous à souffler,
Croyant qu'elle l'allait brûler ;
Nous soufflâmes et ressoufflâmes,
Fort peu de chose nous gagnâmes :
Malgré nous ce feu viollet
Lui grilla tout le poil follet.
Mon père, voyant le prodige,
Dit : « Que personne ne s'afflige.
Ce feu, qui m'a tout ébloui,
Et dont je suis bien réjoui,
N'est ma foi pas un feu volage.
O grand dieu ! fais que ce présage
Soit par quelque autre confirmé ! »
Un coup de foudre à point nommé
A main gauche se fit entendre (2).
Sans autre témoignage attendre,
Mon père dit : « Ainsi soit-il ! »

(1) Absurdes.
(2) Coup de foudre *à main gauche* était regardé chez les anciens comme un présage favorable.

Puis ensuite, d'un saut gentil,
Il fit deux fois la révérence,
Ayant fait signe à l'assistance
Qu'il fallait qu'on en fit autant :
Nous sautâmes tous à l'instant.
Ayant bien sauté comme pies,
Ou bien plutôt comme gens pies,
Nous reniflâmes à l'envi,
Car ce tonnerre fut suivi
De certaine odeur sulfurée ;
Puis la maison fut éclairée
D'un feu luisant comme un tison
Qu'on vit sur ladite maison.
Ce phare, ou plutôt cette étoile,
Alla tout droit, perçant le voile
De cette triste et noire nuit,
Et Dieu sait si mon œil la suit,
Dans la forêt d'Ida se rendre.
Il nous fut aisé de comprendre
Que c'était un secours divin,
Car par elle, dans son chemin,
Comme bien sage et bien sensée,
Trace luisante fut laissée.
Lors mon père, tout ébaudi,
Cria : « Mon fils, je m'en dédis ;
Me voilà très-content de vivre,
Et très-résolu de vous suivre
En quelque part que vous irez,
Et partirai quand vous voudrez,
Afin que personne n'en doute,
Malgré mon incommode goutte.»
Puis il fit génuflexion
Et dit avec dévotion :
« O bon Dieu, qui nous prends en (garde,
Que ton œil toujours nous regarde,
Et prends soin de notre maison ! »
Après cette courte oraison
Je lui dis : « Homme qui refuse,
Ordinairement après muse.
Vous faisiez tantôt bien le fou.
Çà, çà, mettez-vous sur mon cou,
Comme on dit, à la chèvre morte (1)
Et que chacun de nous emporte
Sur son dos tout ce qu'il pourra.
Mon fils par la main me tiendra,
Et ma femme par le derrière ;
Et que valet et chambrière
Ecoutent bien ce que je dis.
Hors la ville, vers le midi,
On trouve un vieil tombeau de (pierre,
Près d'un temple tombé par terre,
Qui fut autrefois à Cérès :
Ce lieu, ni trop loin ni trop près,
Sera le lieu de l'assemblée. »
Lors la maison fut démeublée :
L'un prit un poêlon, l'autre un seau
L'un un plat, et l'autre un boisseau.
Je me nantis comme les autres :
Je mis les unes sur les autres
Six chemises, dont mon pourpoint
Fut trop juste de plus d'un point.
On n'oublia pas les cassettes ;
Mon fils se chargea des mouchettes,
Mon père prit nos dieux en main,
Car, quant à moi, de sang humain
Ma dextre avait été souillée ;
Devant qu'avoir été mouillée
Dans plusieurs eaux quatre ou cinq (fois,
Et s'être fait l'ongle des doigts,
Je n'eusse pas osé les prendre.
Quiconque eût osé l'entreprendre,
Eût bientôt été loup-garou :
Je n'étais donc pas assez fou.
Enfin, sur mon dos fort et large
Mon bon père Anchise je charge
D'une peau de lion couvert,
Et, de peur d'être pris sans vert,
Au côté ma dague tranchante.
L'affaire était un peu pressante,
Car le mal s'approchait de nous.
Nous entendions donner des coups,
Crier au feu, crier à l'aide.
A tout cela point de remède,
Sinon gagner vite les champs,
Et laisser faire ces méchants.
Quoique j'eusse l'échine forte,
Mon bon père à la chèvre morte
Ne put sur mon dos s'ajuster,
Ni je n'eusse pu le porter ;
Par bonheur je vis une hotte :
Mon père dedans on fagote,
Et tous nos dieux avecque lui ;
Puis, un banc me servant d'appui,
On charge sa lourde personne
Sur la mienne, qui s'en étonne,
Et fait des pas mal arrangés,
Comme font les gens trop chargés.
Mais qui diable ne s'évertue,
Quand il a bien peur qu'on le tue ?
Nous voilà tous sur le pavé ;
Sur mon dos mon père élevé
Nous éclairait de sa lanterne,
Qui n'était pas à la moderne :
Elle venait du bisaïeul
De l'aïeul de son trisaïeul.
Ma Créuse venait derrière.
Chaque valet et chambrière,
De crainte d'être découverts,
Allèrent par chemins divers.
Je menais mon cher fils en laisse,

(1) C'est-à-dire à califourchon.

Pour lequel je tremblais sans cesse.
Enfin, par chemins écartés,
Des moindres bruits épouvantés,
Nous marchâmes devers la porte.
Quoique j'aie l'âme assez forte.
Et que, dans le fer et le feu,
D'ordinaire je tremble peu,
Chargé de si chères personnes,
Je fis cent actions poltronnes :
Au moindre bruit que j'entendais,
Humble quartier je demandais.
Mon bon père en faisait de même,
Et crois qu'en cette peur extrême,
Dans la hotte un autre que lui
Aurait fait ce que par autrui
Roi ni reine ne pourrait faire.
Le feu, qui notre troupe éclaire,
Forme des ombres devant nous,
Qui nous effrayent à tous coups.
Enfin, après plusieurs alarmes,
Un grand bruit de chevaux et (d'armes
Se fit entendre auprès de nous :
Mais, madame, le croirez-vous ?
Ce bruit que nous crûmes entendre,
Puisque vous désirez l'apprendre,
Etait ce qu'on appelle rien :
J'en rougis quand je m'en souviens
Mon père, en cette peur panique,
Mille coups sur mon corps applique
Pour me faire aller au galop,
Et certes, il n'en fit que trop.
Il me criait : « Prends donc la fuite !
Vois-tu les Grecs à notre suite ?
Male peste, comme tu vas !
Ne veux-tu pas doubler le pas ?
Fuis, mon cher fils, sauve ton père. »
Et puis, se mettant en colère :
« Maudit soit le fils de putain !
Et qui m'a donné ce mâtin
Qui marche comme une tortue ! »
A ce langage qui me tue,
J'avais beau redoubler le pas,
Cela ne le contentait pas.
Enfin, moi faisant cent bronchades,
Et lui bien autant de boutades,
Jusqu'à m'appeler cent fois sot,
A quoi je ne répondais mot,
Je courus de si bonne sorte,
Que je me vis hors de la porte ;
Et puis à force de marcher,
Persistant toujours à broncher,
Au vieil temple nous arrivâmes,
Où quasi tous nous nous trouvâmes ;
Quasi tous, car ma femme, hélas
Mon unique joie et soulas,
Se trouva manquer à la bande ;
Jugez si ma douleur fut grande !
A mon cher père, à mon cher fils,
Cent mille reproches je fis,
Leur dis qu'ils en étaient la cause.
Mon père ne fit autre chose
Que me dire : « Elle reviendra,
Ou bien quelqu'un la retiendra.
N'at-elle point resté derrière
Pour raccommoder sa jartière ? »
A ce maudit raisonnement
Je pensai perdre jugement ;
Je mordis ma langue de rage.
Certes, si je n'eusse été sage,
Et qu'il n'eût point mon père été,
Je l'eusse bien fort souffleté.
Je comptai deux fois notre monde,
Je fis aux environs la ronde,
Je l'appelai, je la huai
Si fort, que je m'en enrouai.
Je quittai cinq des six chemises
Qu'en partant sur moi j'avais mises
Puis, armé comme un Jacquemart
Au côté tranchant braquemart (1)
A la main bonne hallebarde,
En disant : « Le bon Dieu me garde! »
Je rebroussai vers la cité.
Partout où nous avions été
Je cherchai vainement ma femme.
Toute la ville était en flamme,
Et de notre pauvre maison
Chaque poutre était un tison.
J'allai vers la maison royale,
Qu'on eût prise pour une halle.
Tous les biens par les Grecs volés
Etaient confusément mêlés :
Force enfants, et femmes captives,
Six cuillers d'argent bien massives,
Quatre ou cinq sacs de sols marqués
Matelas de coton piqués,
Un grand bocal de porcelaine,
Présent fait à la belle Hélène
Par un certain mauvais galant :
En or, la moitié d'un talent,
En argent, quatre mille livres,
Deux grands coffres remplis de livres
De Priam les arcs à jalet (2),
Mille vaches donnant du lait,
Autant de veaux, autant de truies
Des parasols, des parapluies,
Item, quatre mille chapeaux,
Force pourpoints, chausses, man- [teaux,
Et cent mille autres nippes riches.
Ulysse, le chiche des chiches.

(1) Courte épée.
(2) Arc (ou arbalète) qu'on chargeait avec un caillou rond.

Et Phénix, un maître pédant,
L'un et l'autre à la proie ardent,
Tous deux faux-sauniers et faus-
[saires
En étaient les dépositaires.
Des captives je m'approchai,
Et, me cachant le nez, cherchai,
Parmi cette troupe éplorée,
Ma chère Créuse égarée ;
Puis je me mis effrontément
A crier (maudit soit qui ment) :
Créuse, Créuse, Créuse ! »
Un écho me répond : Euse,
Et voilà tout ce que j'appris
De tant de peine que je pris.
Je m'en allais confus et triste,
Quand notre femme, à l'improviste,
Se vint présenter à mes yeux.
Je ne fais point le glorieux,
Une vision si soudaine
Me fit avoir fièvre quartaine
Qui m'eût lors bien considéré
M'eût trouvé l'œil bien égaré.
Par le visage c'était elle,
Mais sans patin ni pianelle.
Elle avait huit grands pieds de haut,
Si bien quoiquej'eusse grand chaud
Que je devins froid comme glace,
La frayeur peinte sur ma face.
Je reculai cinq ou six pas
En disant : *Retro, Satanas* !
J'eus l'âme bien plus perturbée
Lorsque, d'une seule enjambée,
Elle fut aussitôt à moi.
J'était prêt d'en mourir d'effroi,
Sans que je vis la grande folle
S'ébouffant à chaque parole,
Qui me dit : « Confessez,monsieur,
Que vous avez eu belle peur.
— Je n'y trouve pas de quoi rire,
Commençai-je lors à lui dire,
Et trouve encore moins de raison
De me quitter hors de saison. »
Elle me dit : «O mon pauvre homme
Lorsque vous aurez bien su comme
Et par qui tout ceci se fait,
Vous aurez l'esprit satisfait.
De moi ne soyez plus en peine,
Aussi bien elle serait vaine ;
Il n'est plus de femme pour vous,
Non plus que de mari pour nous.
Le Destin vous en garde une autre :
Le pays *Latin* sera vôtre :
Où chacun sait l'italien.
Vous aurez là beaucoup de bien ;
Là le Tibre, de son eau trouble,
Quoique d'abord on vous y trouble,
Vous fournira dans la saison
Des écrevisses à foison ;
Vous y mangerez veau Mongane,
Vous y porterez la soutane :
Je crois qu'il vous fera beau voir.
Une grosse fille au poil noir
Vous sera, par juste hyménée,
Par monsieur son père donnée :
C'est l'infante Lavinia,
En laquelle vice il n'y a ;
C'est une vraie boute-tout-cuire (1)
Qui ne fait que sauter et rire,
Et ne va jamais qu'au galop.
Bref, cette princesse vaut trop.
Ayez grand soin de notre Iule,
Digne effet de notre copule :
Faites-lui montrer le latin ;
Et quant est de notre destin,
La grand'mère des dieux, Cybèle,
Me fait demeurer auprès d'elle
Pour être sa dame d'atour.
La sienne mourut l'autre jour
Avec quatre ou cinq de ses filles
Pour avoir mangé des morilles.
N'ayez donc plus de moi souci,
Je me trouve fort bien ici. »
Là-dessus je pensai la prendre
Pour les derniers devoirs lui
[rendre
Mais, lui jetant les bras au cou,
Je pensai bien devenir fou,
Quand, l'ayant trois fois embrassée
Trois fois de mes bras éclipsée,
Je connus n'avoir embrassé
Qu'un vain corps, un air condensé.
Or, n'aimant pas trop le fantôme,
Ni tout corps composé d'atome
Je ne m'affligeai pas bien fort,
Puisqu'ainsi le voulait le sort,
Tôt après jouant de la jambe,
De la pauvre ville qui flambe,
Dans les champs je me transportai
Où Dieu sait comment je trottai
Jusqu'où m'attendait notre bande
De petite faite bien grande.
Hommes, femmes, maîtres, valets.
Tous chargés comme des mulets,
En ce lieu s'étaient venus rendre,
Et m'avaient fait l'honneur d'at-
Que je fusse là revenu. [tendre
Sitôt qu'ils m'eurent reconnu,
A ma conduite ils se remirent,
A moi comme à roi se soumirent,
Je leur promis affection,
Justice et ma protection :
Ils promirent obéissance,
Et que j'aurais sur eux puissance,

(1) Une *luronne*.

Comme le roi sur son sergent
Et la reine sur son enfant.
Puis, sans s'amuser davantage,
J'ordonnai qu'on pliât bagage,
Et que vieillards, femmes, enfants,
Et tous les corps plus empêchants
Devers la montagne filassent,
Etdans les grands bois se coulassent.
Mon père les y conduisit.
Là-dessus le soleil luisit,
Et de sa face safranée
La forêt fut enluminée ;
Et moi, les mains sur les rognons,
En tête de mes compagnons
Qui n'avaient pas le cœur en joie
Je tournai le cul devant Troie.
Et le nez vers le mont Ida,
Où chacun de nous se guinda.

ROMAN COMIQUE

Le Roman Comique *est certainement la plus célèbre des œuvres de Scarron, celle qui a fait le plus pour sa réputation. Aussi avons nous tenu à en reproduire quelques fragments. Malheureusement la place nous manquait, nous n'avons pas pu donner à nos citations l'importance que nous aurions désiré. D'autre part notre tâche était peu aisée. Bien que* le Roman Comique *soit divisé en courts chapitres qui n'ont pas toujours un lien immédiat entre eux, la compréhension d'un de ces chapitres, pris au hasard, devient presque impossible à qui n'a pas lu les chapitres précédents. Quant à intercaler de succincts résumés entre nos citations, il n'y fallait pas songer : cela nous aurait pris trop de place et, d'ailleurs, l'œuvre de Scarron est trop diverse et trop développée pour permettre ces analyses en raccourci. Nous nous sommes donc borné à imprimer le début du premier livre, ainsi qu'un ou deux chapitres qui pouvaient se détacher sans inconvénient. Les pages qu'on lira ici donnent assez bien, croyons-nous, une idée générale du ton de l'œuvre et de la manière de son auteur... surtout en ce qui concerne la partie réellement burlesque du livre. Pour le reste, pour ces récits romanesques que font les héros du roman de leurs aventures passées, cela peut se comparer à telle ou telle nouvelle du genre espagnol qui florissait au temps où Scarron écrivait son roman. Ce n'est d'ailleurs pas ce qu'il y a de plus original dans le livre.*

PREMIÈRE PARTIE
(FRAGMENTS)

CHAPITRE PREMIER

Une troupe de comédiens arrive dans la ville du Mans.

Le soleil avait achevé plus de la moitié de sa course, et son char, ayant attrapé le penchant du monde, roulait plus vite qu'il ne voulait. Si ses chevaux eussent voulu profiter de la

pente du chemin, ils eussent achevé ce qui restait du jour en moins d'un demi-quart d'heure ; mais, au lieu de tirer de toute leur force, ils ne s'amusaient qu'à faire des courbettes, respirant un air marin qui les faisait hennir, et les avertissait que la mer était proche, où l'on dit que leur maître se couche toutes les nuits. Pour parler plus humainement et plus intelligiblement, il était entre cinq et six quand une charette entra dans les halles du Mans. Cette charrette était attelée de quatre bœufs fort maigres, conduits par une jument poulinière, dont le poulain allait et venait à l'entour de la charrette comme un petit fou qu'il était. La charrette était pleine de coffres, de malles et de gros paquets de toiles peintes, qui faisaient comme une pyramide au haut de laquelle paraissait une demoiselle habillée moitié ville, moitié campagne. Un jeune homme, aussi pauvre d'habits que riche de mine, marchait à côté de la charette. Il avait un grand emplâtre sur le visage, qui lui couvrait un œil et la moitié de la joue, et portait un grand fusil sur son épaule, dont il avait assassiné plusieurs pies, geais et corneilles, qui faisaient comme une bandoulière, au bas de laquelle pendaient par les pieds une poule et un oison qui avaient bien la mine d'avoir été pris à la petite guerre. Au lieu de chapeau, il n'avait qu'un bonnet de nuit, entortillé de jarretières de différentes couleurs, et cet habillement de tête était une manière de turban qui n'était encore qu'ébauché et auquel on n'avait pas encore donné la dernière main. Son pourpoint était une casaque de grisette, ceinte avec une courroie, laquelle lui servait aussi à soutenir une épée qui était si longue qu'on ne s'en pouvait aider adroitement sans fourchette. Il portait des chausses troussées à bas d'attaches, comme celles des comédiens quand ils représentent un héros de l'antiquité, et il avait, au lieu de souliers, des brodequins à l'antique que les boues avaient gâtés jusqu'à la cheville du pied. Un vieillard vêtu plus régulièrement, quoique très-mal, marchait à côté de lui. Il portait sur ses épaules une basse de viole, et, parce qu'il se courbait un peu en marchant, on l'eût pris de loin pour une grosse tortue qui marchait sur ses jambes de derrière. Quelque critique murmurera de la comparaison, à cause du peu de proportion qu'il y a d'une tortue à un homme ; mais j'entends parler des grandes tortues qui se

trouvent dans les Indes, et de plus, je m'en sers de ma seule autorité. Retournons à notre caravane. Elle passa devant le tripot de la Biche, à la porte duquel étaient assemblés quantité des plus gros bourgeois de la ville. La nouveauté de l'attirail, et le bruit de la canaille qui s'était assemblée autour de la charrette, furent cause que tous ces honorables bourgmestres jetèrent les yeux sur nos inconnus. Un lieutenant de prévôt, entre autres, nommé la Rappinière, les vint accoster et leur demanda avec une autorité de magistrat quelles gens ils étaient. Le jeune homme dont je viens de vous parler prit la parole, et, sans mettre la main au turban, parce que de l'une il tenait son fusil, et de l'autre la garde de son épée, de peur qu'elle ne lui battit les jambes, lui dit qu'ils étaient Français de naissance, comédiens de profession, que son nom de théâtre était Destin ; celui de son vieux camarade, la Rancune; celui de la demoiselle qui était juchée comme une poule au haut de leur bagage, la Caverne. Ce nom bizare fit rire quelques-uns de la compagnie ; sur quoi le jeune comédien ajouta que le nom de la Caverne ne devait pas sembler plus étrange à des hommes d'esprit que ceux de la Montagne, la Vallée, la Rose ou l'Epine. La conversation finit par quelques coups de poing et jurements de Dieu que l'on entendait au devant de la charrette. C'était le valet du tripot qui avait battu le charretier sans dire gare, parce que ses bœufs et sa jument usaient trop librement d'un amas de foin qui était devant la porte. On apaisa la noise, et la maîtresse du tripot, qui aimait la comédie plus que sermon ni vêpres, par une générosité inouïe en une maîtresse de tripot, permit au charretier de faire manger ses bêtes tout leur soûl. Il accepta l'offre qu'elle lui fit, et, pendant que les bêtes mangèrent, l'auteur se reposa quelque temps, et se mit à songer à ce qu'il dirait dans le second chapitre.

CHAPITRE II

Quel homme était le sieur de la Rappinière.

Le sieur de la Rappinière était alors le rieur de la ville du Mans. Il n'y a point de petite ville qui n'ait son rieur. La ville

de Paris n'en a pas pour un, elle en a dans chaque quartier, et moi-même qui vous parle, je l'aurais été du mien si j'avais voulu ; mais il y a longtemps, comme tout le monde sait, que j'ai renoncé à toutes les vanités du monde. Pour revenir au sieur de la Rappinière, il renoua bientôt la conversation que les coups de poing avaient interrompue, et demanda au jeune comédien si leur troupe n'était composée que de mademoiselle de la Caverne, de M. de la Rancune et de lui. Notre troupe est aussi complète que celle du prince d'Orange ou de Son Altesse d'Epernon, lui répondit-il ; mais par une disgrâce qui nous est arrivée à Tours, où notre étourdi de portier a tué un des fusiliers de l'intendant de la province, nous avons été contraints de nous sauver un pied chaussé et l'autre nu, en l'équipage que vous nous voyez. Ces fusiliers de M. l'intendant en ont fait autant à la Flèche, dit la Rappinière. Que le feu saint Antoine les arde ! dit la tripotière, ils sont cause que nous n'aurons pas la comédie. Il ne tiendrait pas à nous, répondit le vieux comédien, si nous avions les clefs de nos coffres pour avoir nos habits ; et nous divertirions quatre ou cinq jours MM. de la ville, avant que de gagner Alençon, où le reste de la troupe a le rendez-vous. La réponse du comédien fit ouvrir les oreilles à tout le monde. La Rappinière offrit une vieille robe de sa femme à la Caverne, et la tripotière deux ou trois paires d'habits, qu'elle avait en gage, à Destin et à la Rancune. Mais, ajouta quelqu'un de la compagnie, vous n'êtes que trois. J'ai joué une pièce moi seul, dit la Rancune, et j'ai fait en même temps le roi, la reine et l'ambassadeur. Je parlais en fausset quand je faisais la reine ; je parlais du nez pour l'ambassadeur, et me tournais vers ma couronne que je posais sur une chaise; et pour le roi, je reprenais mon siège, ma couronne et ma gravité, et grossissais un peu ma voix. Et qu'ainsi ne soit, si vous voulez contenter notre charretier et payer notre dépense en l'hôtellerie, fournissez vos habits, et nous jouerons avant que la nuit vienne, ou bien nous irons boire, avec votre permission, et nous reposer, car nous avons fait une grande journée. Le parti plut à la compagnie, et le diable de la Rappinière, qui s'avisait toujours de quelque malice, dit qu'il ne fallait point d'autres habits que ceux de deux jeunes hommes de la ville qui jouaient une partie dans le tripot, et que mademoi-

selle de la Caverne, en son habit d'ordinaire, pourrait passer pour tout ce que l'on voudrait dans une comédie. Aussitôt dit, aussitôt fait : en moins d'un demi-quart d'heure, les comédiens eurent bu chacun deux ou trois coups, furent travestis, et l'assemblée qui s'était grossie, ayant pris place en une chambre haute, on vit derrière un drap sale que l'on leva, le comédien Destin couché sur un matelas, un corbillon sur la tête, qui lui servait de couronne, se frottant un peu les yeux comme un homme qui s'éveille, et récitant du ton de Mondori le rôle d'Hérode, qui commence par

Fantôme injurieux qui trouble mon repos.

L'emplâtre qui lui couvrait la moitié du visage ne l'empêcha pas de faire voir qu'il était excellent comédien. Mademoiselle de la Caverne fit des merveilles dans les rôles de Marianne et de Salomé ; la Rancune satisfit tout le monde dans les autres rôles de la pièce, et elle s'en allait être conduite à bonne fin, quand le diable, qui ne dort jamais, s'en mêla et fit finir la tragédie, non pas par la mort de Marianne et par les désespoirs d'Hérode, mais par mille coups de poing, autant de soufflets, un nombre effroyable de coups de pied, des jurements qui ne se peuvent compter, et ensuite une belle information que fit faire le sieur de la Rappinière, le plus expert de tous les hommes en pareille matière.

CHAPITRE III

Le déplorable succès qu'eut la comédie.

Dans toutes les villes subalternes du royaume,il y a d'ordinaire un tripot où s'assemblent tous les jours les fainéants de la ville, les uns pour jouer, les autres pour regarder ceux qui jouent ; c'est là que l'on rime richement en Dieu, que l'on épargne fort peu le prochain, et que les absents sont assassinés à coups de langue. On n'y fait quartier à personne, tout le monde y vit de Turc à More, et chacun y est reçu pour railler selon le talent qu'il en a eu du Seigneur. C'est en un de ces tripots-là, si je m'en souviens, que j'ai laissé trois personnes comiques, récitant la Marianne devant une honorable compagnie, à laquelle présidait le sieur de la Rappinière. Au même

temps qu'Hérode et Marianne s'entre-disaient leurs vérités, les deux jeunes hommes de qui l'on avait pris si librement les habits, entrèrent dans la chambre en caleçons, et chacun sa raquette à la main. Ils avaient négligé de se faire frotter pour venir entendre la comédie. Leurs habits, que portaient Hérode et Pherore, leur ayant d'abord frappé la vue, le plus colère des deux s'adressant au valet du tripot : Fils de chienne, lui dit-il, pourquoi as-tu donné mon habit à ce bateleur ? Ce valet, qui le connaissait pour un grand brutal,lui dit en toute humilité que ce n'était pas lui. Et qui donc, barbe de cocu ? ajouta-t-il. Le pauvre valet n'osait en accuser la Rappinière en sa présence; mais lui, qui était le plus insolent de tous les hommes, lui dit en se levant de sa chaise : C'est moi, qu'en voulez-vous dire ? Que vous êtes un sot, repartit l'autre en lui déchargeant un démesuré coup de sa raquette sur les oreilles. La Rappinière fut si surpris d'être prévenu d'un coup, lui qui avait accoutumé d'en user ainsi, qu'il demeura comme immobile, ou d'admiration, ou parce qu'il n'était pas encore assez en colère, et qu'il lui en fallait beaucoup pour se résoudre à se battre, ne fût-ce qu'à coups de poing : et peut-être que la chose en fût demeurée là, si son valet, qui avait plus de colère que lui, ne se fût jeté sur l'agresseur, en lui donnant dans le beau milieu du visage un coup de poing avec toutes ses circonstances, et ensuite une grande quantité d'autres où ils purent aller. La Rappinière le prit en queue, et se mit à travailler sur lui à coups de poing, comme un homme qui a été offensé le premier : un parent de son adversaire prit la Rappinière de la même façon. Ce parent fut investi par un ami de la Rappinière pour faire diversion ; celui-ci le fut d'un autre et celui-là d'un autre ; enfin tout le monde prit parti dans la chambre. L'un jurait, l'autre injuriait, tous s'entre-battaient. La tripotière, qui voyait rompre ses meubles, emplissait l'air de cris pitoyables. Vraisemblablement ils devaient tous périr par coups d'escabeaux, de pieds et de poings, si quelques-uns des magistrats de la ville, qui se promenaient sous les halles avec le sénéchal du Maine, ne fussent accourus à la rumeur. Quelques-uns furent d'avis de jeter deux ou trois seaux d'eau sur les combattants, et le remède eût peut-être réussi ; mais ils se séparèrent de lassitude, outre que deux pères capucins, qui se jetèrent par charité dans le champ de

bataille, mirent entre les combattants, non pas une paix bien affermie, mais firent au moins accorder quelques trêves, pendant lesquelles on put négocier, sans préjudice des informations qui se firent de part et d'autre. Le comédien Destin fit des prouesses à coups de poing, dont on parle encore dans la ville du Mans, suivant ce qu'en ont raconté les deux jouvenceaux, auteurs de la querelle, avec lesquels il eut particulièrement affaire, et qu'il pensa rouer de coups, outre quantité d'autres du parti contraire qu'il mit hors de combat du premier coup. Il perdit son emplâtre durant la mêlée, et l'on remarqua qu'il avait le visage aussi beau que la taille riche. Les museaux sanglants furent lavés d'eau fraîche, les collets sanglants furent changés, on appliqua quelques cataplasmes, et même l'on fit quelques points d'aiguille, et les meubles furent aussi remis en place, non pas du tout si entiers que lorsqu'on les désarrangea. Enfin, un moment après, il ne resta plus rien du combat que beaucoup d'animosité qui paraissait sur les visages des uns et des autres. Les pauvres comédiens sortirent avec la Rappinière, qui verbalisa le dernier. Comme ils passaient du tripot sous les halles, ils furent investis par sept ou huit braves, l'épée à la main. La Rappinière, selon sa coutume, eut grand' peur, et pensa bien avoir quelque chose de pis, si Destin ne se fût généreusement jeté au-devant d'un coup d'épée qui lui allait passer au travers du corps; il ne put pourtant si bien le parer, qu'il ne recût une légère blessure dans le bras. Il mit l'épée à la main en même temps, et en moins de rien fit voler à terre deux épées, ouvrit deux ou trois têtes, donna force coups sur les oreilles, et déconfit si bien MM. de l'embuscade, que tous les assistants avouèrent qu'ils n'avaient jamais vu un si vaillant homme. Cette partie ainsi avortée avait été dressée à la Rappinière par deux petits nobles, dont l'un avait épousé la sœur de celui qui commença le combat par un grand coup de raquette; et vraisemblablement La Rapinière était gâté, sans le défenseur que Dieu lui suscita en notre vaillant comédien. Le bienfait trouva place en son cœur de roche ; et, sans vouloir permettre que ces pauvres restes d'une troupe délabrée allassent loger en une hôtellerie, il les emmena chez lui, où le charretier déchargea le bagage comique, et s'en retourna en son village.

CHAPITRE IV

Dans lequel on continue de parler du sieur de la Rappinière, et de ce qui arriva la nuit en sa maison.

Mademoiselle de la Rappinière reçut la compagnie avec force compliments, car elle était la femme du monde qui se plaisait le plus à en faire. Elle n'était pas laide, quoique si maigre et si sèche, qu'elle n'avait jamais mouché de chandelle avec ses doigts que le feu n'y prît ; j'en pourrais dire cent choses rares, que je laisse de peur d'être trop long. En moins de rien les deux dames furent si grandes camarades, qu'elles s'entr'appelèrent ma chère et ma fidèle. La Rappinière, qui avait de la mauvaise gloire autant que barbier de la ville, dit, en rentrant, qu'on allât à la cuisine et à l'office faire hâter le souper. C'était une pure rodomontade : outre son vieux valet, qui pansait même les chevaux, il n'y avait dans le logis qu'une jeune servante et autre vieille boiteuse, et qui avait du mal comme un chien. Sa vanité fut punie par une grande confusion. Il mangeait d'ordinaire au cabaret et aux dépens des sots, et sa femme et son train si réglés étaient réduits au potage aux choux, selon la coutume du pays. Voulant paraître devant ses hôtes et les régaler, il pensa couler par derrière son dos quelques monnaies à son valet, pour aller quérir de quoi souper : par la faute du valet ou du maître, l'argent tomba sur la chaise où il était assis, et de la chaise en bas. La Rappinière en devint tout violet, sa femme en rougit, le valet en jura, la Caverne en sourit, la Rancune n'y prit peut-être pas garde, et, pour Destin, je n'ai pas bien su l'effet que cela fit sur son esprit. L'argent fut ramassé, et, en attendant le souper, on fit conversation. La Rappinière demanda à Destin pourquoi il se déguisait le visage d'un emplâtre. Il lui dit qu'il en avait sujet, et que, se voyant travesti par accident, il avait voulu ôter aussi la connaissance de son visage à quelques ennemis qu'il avait. Enfin le souper vint, bon ou mauvais : la Rappinière but tant qu'il s'enivra, et la Rancune s'en donna aussi jusqu'aux gardes. Destin soupa fort sobrement, en honnête homme, la Caverne en comédienne affamée, et mademoiselle de la Rappi-

nière en femme qui veut profiter de l'occasion, c'est-à-dire tant qu'elle en fut dévoyée. Tandis que les valets mangèrent et que l'on dressa les lits, la Rappinière les accabla de cent contes pleins de vanité. Destin coucha seul en une petite chambre, la Caverne, avec la fille de chambre, dans un cabinet, et la Rancune, avec le valet, je ne sais où. Ils avaient tous envie de dormir, les uns de lassitude, les autres d'avoir trop soupé, et cependant ils ne dormirent guère, tant il est vrai qu'il n'y a rien de certain en ce monde. Après le premier somme, mademoiselle de la Rappinière eut envie d'aller où les rois ne peuvent aller qu'en personne : son mari ne se réveilla qu'après, et, quoiqu'il fût bien soûl, il sentit bien qu'il était seul. Il appela sa femme, et on ne lui répondit point. Avoir quelque soupçon, se mettre en colère, se lever de furie, ce ne fut qu'une même chose. A la sortie de la chambre, il entendit marcher devant lui, il suivit quelque temps le bruit qu'il entendait, et, au milieu d'une petite galerie qui conduisait à la chambre de Destin, il se trouva si près de ce qu'il suivait, qu'il crut lui marcher sur les talons. Il pensa se jeter sur sa femme, et le saisit en criant : Ah ! putain ! Ses mains ne trouvèrent rien, et, ses pieds rencontrant quelque chose, il donna du nez en terre et se sentit enfoncer dans l'estomac quelque chose de pointu. Il cria effroyablement au meurtre et on m'a poignardé, sans quitter sa femme qu'il pensait tenir par les cheveux, et qui se débattait sous lui. A ses cris, ses injures et ses jurements, toute la maison fut en rumeur, et tout le monde vint à son aide. En même temps, la servante, avec une chandelle, la Rancune et le valet en chemises sales, la Caverne en jupe fort méchante, Destin l'épée à la main, et mademoiselle de la Rappinière vint la dernière, et fut bien étonnée, aussi bien que les autres de trouver son mari tout furieux, luttant contre une chèvre qui allaitait, dans la maison, les petits d'une chienne morte. Sa femme, qui se douta bien de la pensée qu'il avait eue, lui demanda s'il était fou. Il répondit, sans savoir presque ce qu'il disait, qu'il avait pris la chèvre pour un voleur. Destin devina ce qui en était ; chacun regagna son lit et crut ce qu'il voulut de l'aventure, et la chèvre fut renfermée avec ses petits chiens.

CHAPITRE V

Qui ne contient pas grand'chose.

Le comédien la Rancune, un des principaux héros de notre roman ; car il n'y en aura pas pour un dans ce livre-ci ; et puisqu'il n'y a rien de plus parfait qu'un héros de livre, demi-douzaine de héros ou soi-disant tels feront plus d'honneur au mien qu'un seul qui serait peut-être celui dont on parlerait le moins,comme il n'y a qu'heur et malheur en ce monde. La Rancune donc était de ces misanthropes qui haïssent tout le monde, et qui ne s'aiment pas eux-mêmes ; j'ai su de beaucoup de personnes qu'on ne l'avait jamais vu rire. Il avait assez d'esprit, et faisait assez bien de méchants vers ; d'ailleurs, nullement homme d'honneur, malicieux comme un vieux singe, et envieux comme un chien. Il trouvait à redire en tous ceux de la profession. Bellerose était trop affecté, Mondori rude, Floridor trop froid, et ainsi des autres ; et je crois qu'il eût aisément laissé conclure qu'il avait été le seul comédien sans défaut et cependant il n'était plus souffert dans la troupe, qu'à cause qu'il avait vieilli dans le métier. Du temps qu'on était réduit aux pièces de Hardi, il jouait en fausset, et, sous les masques, les rôles de nourrice. Depuis qu'on commence à mieux faire la comédie, il était surveillant du portier, jouait les rôles de confidents, ambassadeurs et recors, quand il fallait accompagner un roi, prendre ou assassiner quelqu'un, ou donner bataille : il chantait, une méchante taille aux trios, du temps qu'on en chantait, et se farinait à la farce. Sur ces beaux talents-là, il avait fondé une vanité insupportable, laquelle était jointe à une raillerie continuelle, une médisance qui ne s'épuisait point, et une humeur querelleuse qui était pourtant soutenue par quelque valeur. Tout cela le faisait craindre à ses compagnons ; avec Destin seul il était doux comme un agneau, et se montrait devant lui raisonnable, autant que son naturel le pouvait permettre.On a voulu dire qu'il en avait été battu; mais ce bruit-là n'a pas duré longtemps, non plus que celui de l'amour qu'il avait pour le bien d'autrui, jusqu'à s'en servir furtivement ; avec tout cela le meilleur homme du monde. Je vous ai dit, ce me semble, qu'il coucha avec le valet de la Rappinière, qui s'ap-

pelait Doguin. Soit que le lit où il coucha ne fût pas bon, ou que Doguin ne fût pas un bon coucheur, il ne put dormir de toute la nuit. Il se leva dès le point du jour, aussi bien que Doguin, qui fut appelé par son maître ; et, passant devant la chambre de la Rappinière, il lui alla donner le bonjour. La Rappinière reçut son compliment avec un faste de prévôt provincial, et ne lui rendit pas la dixième partie des civilités qu'il en reçut ; mais, comme les comédiens jouent toutes sortes de personnages, il ne s'en émut guère. La Rappinière lui fit cent questions sur la comédie, et, de fil en aiguille (il me semble que ce proverbe est ici fort bien appliqué), lui demanda depuis quand ils avaient Destin dans leur troupe, et ajouta qu'il était excellent comédien. Ce qui reluit n'est pas or, repartit la Rancune : du temps que je jouais les premiers rôles, il n'eût joué que les pages ; comment saurait-il un métier qu'il n'a jamais appris ? Il y a fort peu de temps qu'il est dans la comédie : on ne devient pas comédien comme un champignon; parce qu'il est jeune, il plaît : si vous le connaissiez comme moi, vous en rabattriez plus de la moitié. Au reste, il fait l'entendu, comme s'il était sorti de la côte de saint Louis, et cependant il ne découvre point qui il est, ni d'où il est, non plus qu'une belle Chloris qui l'accompagne, qu'il appelle sa sœur, et Dieu veuille qu'elle le soit. Tel que je suis, je lui ai sauvé la vie dans Paris, aux dépens de deux bons coups d'épée ; et il en a été si méconnaissant, qu'au lieu de me suivre quand on me porta à quatre chez un chirurgien, il passa la nuit à chercher dans les boues je ne sais quel bijou de diamant qui n'était peut-être que d'Alençon, et qu'il disait que ceux qui nous attaquèrent lui avaient pris. La Rappinière demanda à la Rancune comment ce malheur-là lui était arrivé. Ce fut le jour des Rois, sur le Pont-Neuf, répondit la Rancune. Ces dernières paroles troublèrent extrêmement la Rappinière et son valet Doguin; ils pâlirent et rougirent l'un et l'autre; et la Rappinière changea de discours si vite et avec un si grand désordre d'esprit, que la Rancune s'en étonna. Le bourreau de la ville et quelques archers, qui entrèrent dans la chambre, rompirent la conversation, et firent grand plaisir à la Rancune, qui, sentant bien ce qu'il avait dit, avait frappé la Rappinière en quelque endroit bien tendre, sans pouvoir deviner la part qu'il y pouvait prendre. Cependant le pauvre Destin, qui avait été si

bien sur le tapis, était bien en peine ; la Rancune le trouva avec mademoiselle de la Caverne, bien empêché à faire avouer à un vieux tailleur qu'il avait mal ouï, et encore plus mal travaillé. Le sujet de leur différend était qu'en déchargeant le bagage comique, Destin avait trouvé deux pourpoints et un haut-de-chausses fort usés ; qu'il les avait donnés à ce vieux tailleur, pour en tirer une manière d'habit plus à la mode que les chausses de pages qu'il portait, et que le tailleur, au lieu d'employer un des pourpoints pour raccommoder l'autre et le haut-de-chausses aussi, par une faute de jugement indigne d'un homme qui avait raccommodé de vieilles hardes toute sa vie, avait rhabillé les deux pourpoints des meilleurs morceaux du haut-de-chausses, tellement que le pauvre Destin, avec tant de pourpoints et si peu de haut-de chausses, se trouvait réduit à garder la chambre ou à faire courir les enfants après lui, comme il avait déjà fait avec son habit comique. La libéralité de la Rappinière répara la faute du tailleur, qui profita des deux pourpoints rhabillés, et Destin fut régalé de l'habit d'un voleur qu'il avait fait rouer depuis peu. Le bourreau, qui s'y trouva présent, et qui avait laissé cet habit en garde à la servante de la Rappinière, dit fort insolemment que l'habit était à lui, mais la Rappinière le menaça de lui faire perdre sa charge. L'habit se trouva assez juste pour Destin, qui sortit avec la Rappinière et la Rancune. Ils dînèrent en un cabaret aux dépens d'un bourgeois qui avait affaire de la Rappinière. Mademoiselle de la Caverne s'amusa à savonner son collet sale, et tint compagnie à son hôtesse. Le même jour, Doguin fut rencontré par un des jeunes hommes qu'il avait battus le jour avant dans le tripot et revint au logis avec deux bons coups d'épée et force coups de bâton ; et, à cause qu'il était blessé, la Rancune, après avoir soupé, alla coucher dans une hôtellerie voisine, fort lassé d'avoir couru toute la ville, accompagnant, avec son camarade Destin, le sieur de la Rappinière, qui voulait avoir raison de son valet assassiné.

CHAPITRE VI

L'aventure du pot de chambre. La mauvaise nuit que la Rancune donna à l'hôtellerie. L'arrivée d'une partie de la troupe. Mort de Doguin, et autres choses semblables.

La Rancune entra dans l'hôtellerie, un peu plus que demi-ivre. La servante de la Rappinière, qui le conduisait, dit à l'hôtesse qu'on lui dressât un lit. Voici le reste de notre écu, dit l'hôtesse : si nous n'avions point d'autre pratique que celle-là, notre louage serait mal payé. Taisez-vous, sotte, dit son mari, M. de la Rappinière nous fait trop d'honneur ; que l'on dresse un lit à ce gentilhomme. Voir qui en aurait, dit l'hôtesse : il ne m'en restait qu'un, que je viens de donner à un marchand du bas Maine. Le marchand entra là-dessus, et, ayant appris le sujet de la contestation, offrit la moitié de son lit à la Rancune, soit qu'il eût affaire à la Rappinière, ou qu'il fût obligeant de son naturel. La Rancune l'en remercia autant que la sécheresse de sa civilité le put permettre. Le marchand soupa, l'hôte lui tint compagnie, et la Rancune ne se fit pas prier deux fois pour faire le troisième, et se mit à boire sur nouveaux frais. Ils parlèrent des impôts, pestèrent contre les maltôtiers, réglèrent l'Etat, et se réglèrent si peu eux-mêmes, et l'hôte tout le premier, qu'il tira sa bourse de sa pochette, et demanda à compter, ne se souvenant plus qu'il était chez lui. Sa femme et sa servante l'entraînèrent par les épaules dans sa chambre et le mirent sur un lit tout habillé. La Rancune dit au marchand qu'il était affligé d'une difficulté d'urine, et qu'il était bien fâché d'être contraint de l'incommoder ; à quoi le marchand lui répondit qu'une nuit était bientôt passée. Le lit n'avait point de ruelle, et joignaît la muraille ; la Rancune s'y jeta le premier, et le marchand s'y étant mis après, en la bonne place, la Rancune lui demanda le pot de chambre. Et qu'en voulez-vous faire ? dit le marchand. Le mettre auprès de moi, de peur de vous incommoder, dit la Rancune. Le marchand lui répondit qu'il le lui donnerait quand il en aurait affaire ; et la Rancune n'y consentit qu'à peine, lui protestant qu'il était au désespoir de l'incommoder. Le marchand s'endormit sans lui

répondre ; et à peine commença-t-il à dormir de toute sa force, que le malicieux comédien, qui était un homme à s'éborgner pour faire perdre un œil à un autre, tira le pauvre marchand par le bras, en lui criant : Monsieur, oh ! monsieur ! Le marchand tout endormi lui demanda, en bâillant: Que vous plaît-il ? Donnez-moi un peu le pot de chambre, dit la Rancune. Le pauvre marchand se pencha hors du lit, et prenant le pot de chambre le mit entre les mains de la Rancune, qui se mit en devoir de pisser ; et après avoir fait cent efforts, ou fait semblant de les faire, juré cent fois entre ses dents, et s'être bien plaint de son mal, il rendit le pot de chambre au marchand sans avoir pissé une seule goutte. Le marchand le remit à terre, et dit, en ouvrant la bouche aussi grande qu'un four à force de bâiller : Vraiment, monsieur, je vous plains bien, et il se rendormit tout aussitôt. La Rancune le laissa embarquer bien avant dans le sommeil ; et, quand il l'ouït ronfler comme s'il n'eût fait autre chose toute sa vie, le perfide l'éveilla encore et lui demanda le pot de chambre aussi méchamment que la première fois. Le marchand le lui remit entre les mains aussi bonnement qu'il avait déjà fait; et la Rancune le porta à l'endroit par où l'on pisse, avec aussi peu d'envie de pisser que de laisser dormir le marchand. Il cria encore plus fort qu'il n'avait fait, et fut deux fois plus longtemps à ne point pisser, conjurant le marchand de ne prendre plus la peine de lui donner le pot de chambre, et ajoutant que ce n'était pas la raison, et qu'il le prendrait bien. Le pauvre marchand, qui eût alors donné tout son bien pour dormir tout son soûl, lui répondit toujours en bâillant qu'il en usât comme il lui plairait, et remit le pot de chambre à sa place. Ils se donnèrent le bonsoir fort civilement et le pauvre marchand eût parié tout son bien qu'il allait faire le plus beau somme qu'il eût fait de sa vie. La Rancune, qui savait bien ce qu'il en devait arriver, le laissa dormir de plus belle, et, sans faire conscience d'éveiller un homme qui dormait si bien, il lui alla mettre le coude dans le creux de l'estomac, l'accablant de tout son corps, avançant l'autre bras hors du lit, comme on fait quand on veut ramasser quelque chose qui est à terre. Le malheureux marchand, se sentant étouffer et écraser la poitrine, s'éveilla en sursaut, criant horriblement : Eh ! morbleu, monsieur, vous me tuez ! La Rancune, d'une voix aussi

douce et posée que celle du marchand avait été véhémente, lui répondit : Je vous demande pardon, je voulais prendre le pot de chambre. Ah ! vertubleu ! s'écria l'autre, j'aime mieux vous le donner et ne dormir de toute la nuit ; vous m'avez fait un mal dont je me sentirai toute ma vie. La Rancune ne lui répondit rien et se mit à pisser si largement et si roide, que le bruit seul du pot de chambre eût pu réveiller le marchand. Il emplit le pot de chambre, bénissant le Seigneur avec une hypocrisie de scélérat. Le pauvre marchand le félicitait, le mieux qu'il pouvait, de sa copieuse éjaculation d'urine qui lui faisait espérer un sommeil qui ne serait plus interrompu, quand le maudit la Rancune, faisant semblant de vouloir remettre le pot de chambre à terre, lui laissa tomber, et le pot de chambre et tout ce qui était dedans, sur le visage, sur la barbe et sur l'estomac, en criant en hypocrite : Eh ! monsieur, je vous demande pardon ! Le marchand ne répondit rien à sa civilité ; car aussitôt qu'il se sentit noyer de pissat, il se leva, hurlant comme un homme furieux, et demandant de la chandelle. La Rancune, avec une froideur capable de faire renier un théatin, lui disait : Voilà un grand malheur ! Le marchand continua ses cris ; l'hôte, l'hôtesse, les servantes et les valets vinrent à lui. Le marchand leur dit qu'on l'avait fait coucher avec un diable, et pria qu'on lui fit du feu autre part. On lui demanda ce qu'il avait : il ne répondit rien, tant il était en colère, prit ses habits et ses hardes, et fut se sécher dans la cuisine, où il passa le reste de la nuit sur un banc, le long du feu. L'hôte demanda à la Rancune ce qu'il lui avait fait. Il lui dit, feignant une grande ingénuité : Je ne sais de quoi il peut se plaindre : il s'est éveillé, criant au meurtre ; il faut qu'il ait fait quelque mauvais songe, ou qu'il soit fou ; et il a pissé au lit. L'hôtesse y porta la main, et dit qu'il était vrai que son matelas était tout percé, et jura son grand Dieu qu'il le payerait. Ils donnèrent le bonsoir à la Rancune, qui dormit toute la nuit aussi paisiblement qu'aurait fait un homme de bien, et se récompensa de celle qu'il avait mal passée chez la Rappinière.

. . . . . .

CHAPITRE VIII

Dans lequel on verra plusieurs choses nécessaires à savoir pour l'intelligence du présent livre.

La troupe comique était composée de Destin, de l'Olive et de la Rancune, qui avaient chacun un valet prétendant à devenir un jour comédien en chef. Parmi ces valets il y en avait quelques-uns qui récitaient déjà sans rougir et sans se décontenancer ; celui de Destin entre autres faisait assez bien, entendait assez ce qu'il disait, et avait de l'esprit. Mademoiselle de l'Etoile et la fille de mademoiselle de la Caverne récitaient les premiers rôles. La Caverne représentait les reines et les mères, et jouait à la farce. Ils avaient de plus un poëte ou plutôt un auteur, car toutes les boutiques d'épiciers du royaume étaient pleines de ses œuvres, tant en vers qu'en prose. Ce bel esprit s'était donné à la troupe presque malgré elle ; et, parce qu'il ne partageait point et mangeait quelque argent avec les comédiens, on lui donnait les derniers rôles, dont il s'acquittait mal. On voyait bien qu'il était amoureux de l'une des deux comédiennes ; mais il était si discret, quoiqu'un peu fou, qu'on n'avait pu encore découvrir laquelle des deux il devait suborner sous espérance de l'immortalité. Il menaçait les comédiens de quantité de pièces ; mais il leur avait fait grâce jusqu'alors. On savait seulement par conjecture qu'il en faisait une, intitulée *Martin Luther*, dont on avait trouvé un cahier, qu'il avait pourtant désavoué quoiqu'il fût de son écriture. Quand nos comédiens arrivèrent, la chambre des comédiennes était déjà pleine des plus échauffés godelureaux de la ville, dont quelques-uns étaient déjà refroidis du maigre accueil qu'on leur avait fait.

. . . . . .

Il y avait entre autres un petit homme veuf,avocat de profession, qui avait une petite charge dans une petite juridiction voisine. Depuis la mort de sa petite femme, il avait menacé les femmes de la ville de se remarier, et le clergé de la province de se faire prêtre, et même de se faire prélat à beaux sermons comptant. C'était le plus grand petit fou qui ait couru les champs depuis Roland. Il avait étudié toute sa vie ; et, quoique

l'étude aille à la connaissance de la vérité, il était menteur comme un valet, présomptueux et opiniâtre comme un pédant, et assez mauvais poète pour être étouffé s'il y avait de la police dans le royaume. Quand Destin et ses compagnons entrèrent dans la chambre,il s'offrit de leur lire,sans leur donner le temps de se reconnaître, une pièce de sa façon, intitulée *les Faits et Gestes de Charlemagne, en vingt-quatre journées.* Cela fit dresser les cheveux à la tête de tous les assistants ; et Destin, qui conserva un peu de jugement dans l'épouvante générale où la proposition avait mis la compagnie, lui dit, en souriant, qu'il n'y avait pas apparence de lui donner audience avant le souper. Eh bien, dit-il, je vais vous conter une histoire tirée d'un livre espagnol qu'on m'a envoyé de Paris, dont je veux faire une pièce dans les règles. On changea de discours deux ou trois fois, pour se garantir d'une histoire que l'on croyait devoir être une imitation de la *Peau d'âne* ; mais le petit homme ne se rebuta point, et, à force de recommencer son histoire autant de fois qu'on l'interrompait, il se fit donner audience, dont on ne se repentit point, parce que l'histoire se trouva assez bonne, et démentit la mauvaise opinion que l'on avait de tout ce qui venait de Ragotin ; c'était le nom du godenot.

. . . . . .

CHAPITRE X

Comment Ragotin eut un coup de busc sur les doigts.

L'histoire de Ragotin fut suivie de l'applaudissement de tout le monde ; il en devint aussi fier que si elle eût été de son invention ; et cela ajouté à son orgueil naturel, il commença à traiter les comédiens de haut en bas, et, s'approchant des comédiennes, leur prit les mains sans leur consentement, et voulut un peu patiner : galanterie provinciale,qui tient plus du satyre que de l'honnête homme. Mademoiselle de l'Etoile se contenta de retirer ses mains blanches d'entre les siennes crasseuses et velues, et sa compagne, mademoiselle Angélique, lui déchargea un grand coup de busc sur les doigts. Il les quitta sans dire mot, tout rouge de dépit et de honte, et rejoignit la compagnie, où chacun parlait de toute sa force, sans entendre ce que

disaient les autres. Ragotin en fit taire la plus grande partie, tant il haussa la voix pour leur demander ce qu'ils disaient de son histoire. Un jeune homme, dont j'ai oublié le nom, lui répondit brusquement qu'elle n'était pas plus à lui qu'à un autre, puisqu'il l'avait prise dans un livre ; et, en disant cela, il en tira un qui sortait à demi de la poche de Ragotin, lequel lui égratigna toutes les mains pour le ravoir ; mais, malgré Ragotin, il le mit entre celles d'un autre, que Ragotin saisit aussi vainement que le premier. Le livre ayant déjà convolé en troisième main, il passa de la même façon en cinq ou six mains différentes, auxquelles Ragotin ne put atteindre, parce qu'il était le plus petit de la compagnie. Enfin s'étant allongé cinq ou six fois inutilement, ayant déchiré autant de manchettes et égratigné autant de mains, et le livre se promenant toujours dans la moyenne région de la chambre, le pauvre Ragotin, qui vit que tout le monde éclatait de rire à ses dépens, se jeta tout furieux sur le premier auteur de sa confusion, et lui donna quelques coups de poing dans le ventre et dans les cuisses, ne pouvant pas aller plus haut. Les mains de l'autre, qui avaient l'avantage du lieu, tombèrent à plomb cinq ou six fois sur le haut de sa tête, et si pesamment, qu'elle entra dans son chapeau jusqu'au menton ; dont le pauvre petit homme eut le siège de la raison si ébranlé, qu'il ne savait plus où il en était. Pour dernier accablement, son adversaire, en le quittant, lui donna un coup de pied, au haut de la tête, qui le fit aller choir sur le cul au pied des comédiennes, après une rétrogradation fort précipitée. Représentez-vous, je vous prie, quelle doit être la fureur d'un petit homme plus glorieux lui seul que tous les barbiers du royaume, dans un temps où il se faisait tout blanc de son épée ; c'est-à-dire de son histoire, et devant des comédiennes dont il voulait devenir amoureux; car, comme vous verrez tantôt, il ignorait encore laquelle lui touchait le plus au cœur. En vérité, son petit corps tombé sur le cul, marqua si bien la fureur de son âme par les divers mouvements de ses bras et de ses jambes, qu'encore que l'on ne pût voir son visage, à cause que sa tête était emboîtée dans son chapeau, tous ceux de la compagnie jugèrent à propos de se joindre ensemble, et de faire comme une barrière entre Ragotin et celui qui l'avait offensé

que l'on fit sauver, tandis que les charitables comédiennes relevèrent le petit homme, qui hurlait cependant comme un taureau dans son chapeau, parce qu'il lui bouchait les yeux et la bouche, et lui empêchait la respiration. La difficulté fut de le lui ôter. Il était en forme de pot à beurre ; et, l'entrée en étant plus étroite que le ventre, Dieu sait si une tête qui y était entrée de force et dont le nez était très grand, en pouvait sortir comme elle y était entrée. Ce malheur fut cause d'un grand bien ; car vraisemblement il en était au plus haut point de sa colère, qui eût sans doute produit un effet digne d'elle, si son chapeau, qui le suffoquait, ne l'eût fait songer à sa conservation, plutôt qu'à la destruction d'un autre. Il ne pria point qu'on le secourût, car il ne pouvait parler ; mais, quand on vit qu'il portait vainement ses mains tremblantes à sa tête pour se la mettre en liberté, et qu'il frappait des pieds contre le plancher, de rage qu'il avait de se rompre inutilement les ongles, on ne songea plus qu'à le secourir. Les premiers efforts que l'on fit pour le décoiffer furent si violents, qu'il crut qu'on lui voulait arracher la tête. Enfin, n'en pouvant plus, il fit signe avec les doigts que l'on coupât son habillement de tête avec les ciseaux. Mademoiselle de la Caverne détacha ceux de sa ceinture ; et la Rancune, qui fut l'opérateur de cette belle cure, après avoir fait semblant de faire l'incision vis-à-vis du visage (ce qui ne lui fit pas une petite peur), fendit le feutre par derrière la tête depuis le bas jusqu'en haut. Aussitôt que l'on eut donné de l'air à son visage, toute la compagnie éclata de rire de le voir aussi bouffi que s'il eût été prêt à crever, pour la quantité d'esprits qui lui étaient montés au visage ; et de plus, de ce qu'il avait le nez écorché. La chose en fût pourtant demeurée là, si un méchant railleur ne lui eût dit qu'il fallait faire rentrer son chapeau. Cet avis hors de saison ralluma si bien sa colère, qui n'était pas tout à fait éteinte, qu'il saisit un des chenets de la cheminée, et, faisant semblant de le jeter au travers de toute la troupe, causa une telle frayeur aux plus hardis, que chacun tâcha de gagner la porte pour éviter le coup de chenet ; tellement qu'ils se pressèrent si fort, qu'il n'y en eut qu'un qui put sortir, encore fut-ce en tombant, ses jambes éperonnées s'étant embarrassées dans celles des autres. Ragotin se mit à rire à son tour, ce qui rassura tout le monde ;

on lui rendit son livre, et les comédiens lui prêtèrent un vieux chapeau. Il s'emporta furieusement contre celui qui l'avait si maltraité ; mais, comme il était plus vain que vindicatif, il dit aux comédiens, comme s'il leur eût promis quelque chose de rare, qu'il voulait faire une comédie de son histoire, et que de la façon qu'il la traiterait, il serait assuré d'aller d'un seul saut où les autres poètes n'étaient parvenus que par degrés.

. . . . . .

CHAPITRE XI

Qui contient ce que vous verrez, si vous prenez la peine de le lire.

Ragotin mena la Rancune dans un cabaret où il se fit donner tout ce qu'il y avait de meilleur. On a cru qu'il ne le mena pas chez lui, à cause que son ordinaire n'était pas trop bon ; mais je n'en dirai rien, de peur de faire des jugements téméraires, et je n'ai point voulu approfondir l'affaire, parce qu'elle n'en vaut pas la peine, et que j'ai des choses à écrire qui sont bien d'une autre conséquence. La Rancune, qui était un homme de grand discernement, et qui connaissait d'abord son monde, ne vit pas plus tôt servir deux perdrix et un chapon pour deux personnes, qu'il se douta que Ragotin avait quelque dessein, et ne le traitait pas si bien pour son seul mérite, ou pour le payer de la complaisance qu'il avait eue pour lui, en soutenant que son histoire était un beau sujet de théâtre. Il se prépara donc à quelque nouvelle extravagance de Ragotin, qui ne découvrit pas d'abord ce qu'il avait dans l'âme, et continua à parler de son histoire. Il récita force vers satiriques qu'il avait faits contre la plupart de ses voisins, contre les cocus, qu'il ne nommait point, et contre des femmes. Il chanta des chansons à boire, et lui montra quantité d'anagrammes : car d'ordinaire les rimailleurs, par de semblables productions de leur esprit mal fait, commencent à incommoder les honnêtes gens. La Rancune acheva de le gâter : il exagéra tout ce qu'il entendit, en levant les yeux au ciel ; il jura, comme un homme qui perd, qu'il n'avait jamais ouï de plus beau, et fit même

semblant de s'en arracher les cheveux, tant il était transporté. Il lui disait de temps en temps : Vous êtes bien malheureux et nous aussi, de ne vous donner tout entier au théâtre ; dans deux ans on ne parlerait non plus de Corneille que l'on fait à cette heure de Hardi. Je ne sais ce que c'est que de flatter, ajouta-t-il ; mais, pour vous donner courage, j'avoue qu'en vous voyant j'ai bien connu que vous étiez un grand poète, et vous pouvez savoir de mes camarades ce que je leur en ai dit. Je ne m'y trompe guère, je sens un poète de demi-lieue loin : aussi d'abord que je vous ai vu, vous ai-je connu comme si je vous avais nourri. Ragotin avalait cela doux comme miel, conjointement avec plusieurs verres de vin qui l'enivraient encore plus que les louanges de la Rancune, qui, de son côté, mangeait et buvait d'une grande force, s'écriant de temps en temps : Au nom de Dieu, monsieur Ragotin, faites profiter le talent, encore un coup vous êtes un méchant homme de ne pas vous enrichir et nous aussi. Je brouille un peu de papier aussi bien que les autres ; mais si je faisais des vers aussi bons la moitié que ceux que vous venez de me lire, je ne serais pas réduit à tirer le diable par la queue, et je vivrais de mes rentes aussi bien que Mondori. Travaillez donc, monsieur Ragotin, travaillez ; et si dès cet hiver nous ne jetons de la poudre aux yeux des messieurs de l'hôtel de Bourgogne et du Marais, je veux ne monter jamais sur le théâtre que je ne casse un bras ou une jambe ; après cela je n'ai plus rien à dire, et buvons. Il tint parole ; et, ayant donné double charge à un verre, il porta la santé de monsieur Ragotin à monsieur Ragotin même, qui lui fit raison, et but tête nue et avec un si grand transport à la santé des comédiennes, qu'en remettant son verre sur la table, il en rompit la patte sans s'en apercevoir, tellement qu'il tâcha deux ou trois fois de le redresser, pensant l'avoir mis lui-même sur le côté. Enfin il le jeta par-dessus sa tête, et tira la Rancune par le bras afin qu'il y prit garde, pour ne pas perdre la réputation d'avoir cassé un verre. Il fut un peu atristé de ce que la Rancune n'en rit point ; mais, comme je vous l'ai déjà dit, il était plutôt animal envieux qu'animal risible. La Rancune lui demanda ce qu'il disait de leurs comédiennes. Le petit bonhomme rougit sans lui répondre, Et, la Rancune lui demandant encore la même chose, enfin bégayant,

rougissant et s'exprimant très mal, il fit entendre à la Rancune qu'une des comédiennes lui plaisait infiniment. Et laquelle ? lui dit la Rancune. Le petit homme était si troublé d'en avoir tant dit, qu'il répondit : Je ne sais. Ni moi aussi, dit la Rancune. Cela le troubla encore davantage, et lui fit ajouter tout interdit : C'est... c'est.... Il répéta quatre ou cinq fois le même mot, dont le comédien s'impatientant, lui dit ! Vous avez raison ; c'est une fort belle fille. Cela acheva de le déconcerter. Il ne put jamais dire celle à qui il en voulait : et peut-être qu'il n'en savait rien encore, et qu'il avait moins d'amour que de vice. Enfin, la Rancune lui nommant mademoiselle de l'Etoile, il dit que c'était elle dont il était amoureux : et, pour moi, je crois que, s'il lui eût nommé Angélique ou sa mère la Caverne, il eût oublié le coup de busc de l'une et l'âge de l'autre, et se serait donné corps et âme à celle que la Rancune lui aurait nommée, tant le bouquin avait la consciensce troublée. Le comédien lui fit boire un grand verre de vin, qui lui fit passer une partie de sa confusion, et en but un autre de son côté, après lequel il lui dit, parlant bas par mystère et regardant par toute la chambre, quoiqu'il n'y eût personne : Vous n'êtes pas blessé à mort,et vous vous êtes adressé à un homme qui peut vous guérir, pourvu que vous le vouliez croire, et que vous soyez secret. Ce n'est pas que vous n'entrepreniez une chose bien difficile, mademoiselle de l'Etoile est une tigresse, et son frère Destin un lion ; mais elle ne voit pas toujours des hommes qui vous ressemblent, et je sais bien ce que je sais faire : achevons notre vin, et demain il fera jour. Un verre de vin bu de part et d'autre interrompit quelque temps la conversation. Ragotin reprit la parole le premier, conta toutes ses perfections et ses richesses, et dit à la Rancune qu'il avait un neveu commis d'un financier ; que ce neveu avait contracté une grande amitié avec le partisan la Raillière, durant le temps qu'il avait été au Mans pour établir une maltôte ; et voulut faire espérer à la Rancune de lui faire donner une pension pareille à celle des comédiens du roi, par le crédit de ce neveu. Il lui dit encore, que s'il avait des parents qui eussent des enfants, il leur ferait donner des bénéfices, parce que sa nièce avait épousé le frère d'une femme qui était entretenue par le maître-d'hôtel d'un abbé de la province, qui avait de bons bénéfices

à sa collation. Tandis que Ragotin contait ses prouesses, la Rancune, qui s'était altéré à force de boire, ne faisait autre chose que de remplir les deux verres qui étaient vidés en même temps ; Ragotin n'osant rien refuser de la main d'un homme qui lui devait faire tant de bien. Enfin, à force d'avaler, ils se soulèrent. La Rancune n'en fut que plus sérieux selon sa coutume ; et Ragotin fut si hébêté et si pesant, qu'il se pencha sur la table et s'y endormit. La Rancune appela une servante pour se faire dresser un lit, parce qu'on était couché à son hôtellerie. La servante lui dit qu'il n'y aurait point de danger d'en dresser deux, et que dans l'état où était M. Ragotin, il n'avait pas besoin d'être éveillé. Il ne veillait pas cependant, et jamais on n'a mieux dormi ni ronflé. On mit des draps à deux lits, de trois qui étaient dans la chambre, sans qu'il s'éveillât. Il dit cent injures à la servante, et menaça de la battre quand elle l'avertit que son lit était prêt. Enfin, la Rancune l'ayant tourné dans sa chaise vers le feu qu'on avait allumé pour chauffer les draps, il ouvrit les yeux et se laissa déshabiller sans rien dire. On le monta sur son lit le mieux qu'on put, et la Rancune se mit dans le sien, après avoir fermé la porte. A une heure de là, Ragotin se leva et sortit de son lit, je n'ai pas bien su pourquoi : il s'égara si bien dans la chambre, qu'après en avoir renversé tous les meubles, et s'être renversé lui-même plusieurs fois sans pouvoir trouver son lit, enfin il trouva celui de la Rancune, et l'éveilla en le découvrant. La Rancune lui demanda ce qu'il cherchait. Je cherche mon lit, dit Ragotin. Il est à main gauche du mien, dit la Rancune. Le petit ivrogne prit à la droite, et s'alla fourrer entre la couverture et la paillasse du troisième, qui n'avait ni matelas ni lit de plume, où il acheva de dormir fort paisiblement. La Rancune s'habilla avant que Ragotin fût éveillé. Il demanda au petit ivrogne si c'était par mortification qu'il avait quitté son lit pour dormir sur une paillasse. Ragotin soutint qu'il ne s'était point levé, et qu'assurément il revenait des esprits dans la chambre. Il eut querelle avec le carabetier, qui prit le parti de sa maison, et le menaça de le mettre en justice pour l'avoir décriée. Mais il n'y a que trop longtemps que je vous ennuie de la débauche de Ragotin · retournons à l'hôtellerie des comédiens.

CHAPITRE XIX

Quelques réflexions qui ne sont pas hors de propos. Nouvelle disgrâce de Ragotin et autres choses que vous lirez, s'il vous plaît.

L'amour, qui fait tout enteprendre aux jeunes et tout oublier aux vieux, qui a été cause de la guerre de Troie et de tant d'autres dont je ne veux pas prendre la peine de me ressouvenir, voulut alors faire voir dans la ville du Mans qu'il n'est pas moins redoutable dans une méchante hôtellerie qu'en quelque autre lieu que ce soit. Il ne se contenta donc pas de Ragotin amoureux à perdre l'appétit ; il inspira cent mille désirs déréglés à la Rappinière, qui en était fort susceptible, et rendit Roquebrune (1) amoureux de la femme de l'opérateur, (2) ajoutant à sa vanité, bravoure et poésie, une quatrième folie, ou plutôt lui faisant faire une double infidélité ; car il avait parlé d'amour longtemps auparavant à l'Etoile et à Angélique, qui lui avaient conseillé l'une et l'autre de ne prendre pas la peine de les aimer. Mais tout cela n'est rien auprès de ce que je vais vous dire. Il triompha aussi de l'insensibilité et de la misanthropie de la Rancune, qui devint amoureux de l'opératrice : et ainsi le poète Roquebrune, pour ses péchés, et pour l'expiation des livres réprouvés qu'il avait mis en lumière, eut pour rival le plus méchant homme du monde. Cette opératrice avait nom dona Inézilla del Prado, native de Malaga, et son mari, ou soi-disant tel, le seigneur Ferdinando Ferdinandi, gentilhomme vénitien, natif de Caen en Normandie. Il y eut encore dans la même hôtellerie d'autres personnes atteintes du même mal, aussi dangereusement pour le moins que ceux dont je viens de vous révéler le secret ; mais nous vous les ferons connaître en temps et lieu. La Rappinière était devenu amoureux de mademoiselle de l'Etoile, en lui voyant représenter *Chimène*, et avait fait dessein en même temps de

(1) Le poète de la troupe.
(2) Au chapitre XV, un certain opérateur de la connaissance de La Rancune, arrive à l'hôtellerie des comédiens, il est accompagné de sa femme, d'une vieille servante maure et de deux valets.

découvrir son mal à la Rancune, qu'il jugeait capable de tou t faire pour de l'argent. Le divin Roquebrune s'était imaginé la conquête d'une Espagnole digne de son courage. Pour la Rancune, je ne sais pas bien par quels charmes cette étrangère put se rendre capable d'aimer un homme qui haïssait tout l monde. Ce vieux comédien, devenu âme damnée avant le tempse je veux dire amoureux avant sa mort, était encore au lit quand Ragotin, pressé de son amour comme d'un mal de ventre, le vint trouver pour le prier de songer à son affaire, et d'avoir pitié de lui. La Rancune lui promit que le jour ne se passerait pas qu'il ne lui eût rendu un service signalé auprès de sa maîtresse. La Rappinière entra en même temps dans la chambre de la Rancune qui achevait de s'habiller ; et, l'ayant tiré à part, lui avoua son infirmité, et lui dit que s'il le pouvait mettre dans les bonnes grâces de mademoiselle de l'Etoile, il n'y avait rien en sa puissance qu'il ne pût espérer de lui, jusqu'à une charge d'archer, et une sienne nièce en mariage, qui serait son héritière, parce qu'il n'avait point d'enfants. Le fourbe lui promit encore plus qu'il n'avait fait à Ragotin, dont cet avant-coureur du bourreau ne conçut pas de petites espérances. Roquebrune vint aussi consulter l'oracle : il était le plus incorrigible présomptueux qui soit jamais venu des bords de la Garonne, et il s'était imaginé que l'on croyait tout ce qu'il disait de sa maison, richesse, poésie et valeur, si bien qu'il ne s'offensait pas des persécutions et des rompements de visière que lui faisait continuellement la Rancune. Il croyait que ce qu'il en faisait n'était que pour allonger la conversation ; outre qu'il entendait la raillerie mieux qu'homme au monde, et la souffrait en philosophe chrétien, quand même elle allait au solide. Il se croyait donc admiré de tous les comédiens, même de la Rancune, qui avait assez d'expérience pour n'admirer guère de choses, et qui, bien loin d'avoir bonne opinion de ce mâche-laurier, s'était instruit amplement de ce qu'il était, pour savoir si les évêques et grands seigneurs de son pays, qu'il citait à tous moments comme ses parents étaient véritablement des branches d'un arbre généalogique, que ce fou d'alliances et d'armoiries, aussi bien que de beaucoup d'autres choses, avait fait faire en vieux parchemin. Il fut bien fâché de trouver la Rancune en compagnie, quoique

cela dût l'embarrasser moins qu'un autre, ayant la mauvaise coutume de parler toujours aux oreilles des personnes, et de faire secret de tout, fort souvent de rien. Il tira donc la Rancune en particulier, et n'en fit point à deux fois pour lui dire qu'il était bien en peine de savoir si la femme de l'opérateur avait beaucoup d'esprit, parce qu'il avait aimé des femmes de toutes les nations, excepté des Espagnoles, et si elle valait la peine qu'il s'y amusât ; qu'il ne serait pas plus pauvre quand il lui aurait fait un présent de cent pistoles, qu'il offrait de gagner à toutes rencontres, de la même façon qu'il faisait toujours tomber à propos sa bonne maison. La Rancune lui dit qu'il ne connaissait pas asssez dona Inézilla pour lui répondre de son esprit ; qu'il s'était trouvé souvent avec son mari dans les meilleures villes du royaume où il vendait du mithridate ; et que, pour s'informer de ce qu'il désirait savoir, il n'y avait qu'à lier conversation avec elle, puisqu'elle parlait français passablement. Roquebrune voulut lui confier sa généalogie en parchemin, pour faire valoir à l'Espagnole la splendeur de sa race. Mais la Rancune lui dit que cela était meilleur à faire un chevalier de Malte qu'à se faire aimer. Roquebrune là-dessus fit l'action d'un homme qui compte de l'argent en sa main, et dit à la Rancune : Vous savez bien quel homme je suis. Oui, oui, lui répondit la Rancune, je sais bien quel homme vous êtes et quel homme vous serez toute votre vie Le poète s'en retourna tout comme il était venu, et la Rancune, son rival et son confident tout ensemble, se rapprocha de la Rappinière et de Ragotin, qui étaient rivaux aussi sans le savoir. Pour le vieux la Rancune, outre que l'on hait facilement ceux qui ont prétention sur ce que l'on destine pour soi, et que naturellement il haïssait tout le monde, il avait de plus toujours eu grande aversion pour le poète, qui sans doute ne la fit point cesser par cette confidence. La Rancune conçut donc le dessein à l'heure même de lui faire les plus méchants tours qu'il pourrait, à quoi son esprit de singe était fort propre. Pour ne perdre point de temps, il commença dès le jour même, par une insigne méchanceté, à lui emprunter de l'argent, dont il se fit habiller depuis les pieds jusqu'à la tête, et se donna du linge. Il avait été malpropre toute sa vie ; mais l'amour, qui fait de plus grands miracles, le rendit soi-

gneux de sa personne sur la fin de ses jours. Il prit du linge blanc plus souvent qu'il n'appartenait à un vieux comédien de la campagne, et commença de se teindre et raser le poil si souvent et avec tant de soin, que ses camarades s'en aperçurent. Ce jour-là les comédiens avaient été retenus pour représenter une comédie chez un des plus riches bourgeois de la ville, qui faisait un grand festin, et donnait le bal aux noces d'une demoiselle de ses parentes, dont il était tuteur. L'assemblée se faisait dans une maison des plus belles du pays, qu'il avait quelque part à une lieue de la ville, je n'ai pas bien su de quel côté. Le décorateur des comédiens et un menuisier y étaient allés dès le matin pour dresser un théâtre. Toute la troupe s'y en fut en deux carrosses,et partit du Mans sur les dix heures du matin, pour arriver à l'heure du dîner, où ils devaient jouer la comédie. L'Espagnole dona Inézilla fut de la partie, aux prières des comédiennes et de la Rancune. Ragotin, qui en fut averti, alla attendre le carrosse dans une hôtellerie qui était au bout du faubourg, et attacha un beau cheval, qu'il avait emprunté, aux grilles d'une salle basse qui répondait sur la rue. A peine se mettait-il à table pour dîner, qu'on l'avertit que les carrosses approchaient. Il vola à son cheval sur les ailes de son amour, une grande épée à son côté et une carabine en bandoulière. Il n'a jamais voulu déclarer pourquoi il allait à une noce avec une si grande quantité d'armes offensives, et la Rancune même, son cher confident, ne l'a pu savoir. Quant il eut détaché la bride de son cheval, les carrosses se trouvèrent si près de lui qu'il n'eut pas le temps de chercher de l'avantage pour s'ériger en petit Saint-George. Comme il n'était pas fort bon écuyer et qu'il ne s'était pas préparé à montrer sa disposition devant tant de monde, il s'en acquitta de fort mauvaise grâce, le cheval étant aussi haut de jambes qu'il en était court. Il se guinda pourtant vaillamment sur l'étrier et porta la jambe droite de l'autre côté de la selle ; mais les sangles, qui étaient un peu lâches, nuisirent beaucoup au petit homme ; car la selle tourna sur le cheval quand il pensait monter dessus. Tout allait pourtant assez bien jusque-là ; mais la maudite carabine qu'il portait en bandoulière, et qui lui pendait au cou comme un collier, s'était mise malheureusement entre ses jambes sans qu'il s'en aperçût, tellement qu'il s'en fallait de beaucoup que

son cul ne touchât au siège de la selle, qui n'était pas fort rase, et que la carabine traversait depuis le pommeau jusqu'à la croupière. Ainsi il ne se trouva pas à son aise, et ne put pas seulement toucher les étriers du bout du pied. Là-dessus les éperons qui armaient ses jambes courtes se firent sentir au cheval dans un endroit où jamais éperon n'avait touché. Cela le fit partir plus gaiement qu'il n'était nécessaire à un petit homme qui ne posait que sur une carabine. Il serra les jambes, le cheval leva le derrière, et Ragotin, suivant la pente naturelle des corps pesants, se trouva sur le cou du cheval et s'y froissa le nez, le cheval ayant levé la tête par une furieuse saccade que l'imprudent lui donna ; mais, pensant réparer sa faute, il lui rendit la bride. Le cheval en sauta, ce qui fit franchir au cul du patient toute l'étendue de la selle et le mit sur la croupe, toujours la carabine entre les jambes. Le cheval, qui n'était pas accoutumé d'y porter quelque chose, fit une croupade qui remit Ragotin en selle. Le méchant écuyer resserra les jambes, et le cheval releva le cul encore plus fort, et alors le malheureux se trouva le pommeau entre les fesses, où nous le laisserons comme un pivot, pour nous reposer un peu ; car, sur mon honneur, cette description m'a plus coûté que tout le livre, et encore n'en suis-je pas trop satisfait.

TABLE DES MATIÈRES

Notice biographique I
— bibliographique ... XIV

POESIES DIVERSES

Avant-propos 1
L'auteur à ses vers 3
Léandre et Héro 5
A la reine 12
A la reine 15
A M. Sarrazin (*épître*) 16
A M. Sarrazin (*épître*) 20
A. M. D'Aumale d'Haucourt (*épître*) 22
Epitre chagrine à M. Rosteau 27
La Foire Saint-Germain .. 36
Le chemin du Maret au faubourg Saint-Germain .. 45
Epithalame du comte de Tesse et de Mlle de Laverdin.. 47
Chanson à boire 49
Chanson à manger 50
Chanson (*Ingrate, je n'aime que toi*) 51
Révélations 51
A Mme Radigue, pour la remercier d'un pot de coings (rondeau redoublé) 57
Stances pour Mme de Hautefort 58
Sonnet ou épitaphe 59
Sonnet sur les affaires du temps 60
Sonnet (*assurément, Cloris, vous me voulez séduire*) .. 60
Sonnet (*Vous faites voir des os quand vous riez, Hélène*). 61
Sonnet (*un amas confus de maisons*) 61
Billet (*vous êtes convié jeudi*) 62
A Mme la Ctesse de Belin.. 62
A Mlle de Lanclos 63
TESTAMENT DE SCARRON... 64
Epitaphe de Scarron 70
LA MAZARINADE..... 71
LE VIRGILE TRAVESTI (*livre II*) 83
LE ROMAN COMIQUE (*fragments*)..... 107

Imp. Art. L.-Marcel Fortin et Cie, 6, Chaussée d'Antin, Paris

1 fr. RELIÉ : 1 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE DES POÈTES

Français et Étrangers

(sous la direction de M. Alph. SÉCHÉ)

1 fr. RELIÉ : 1 fr. 50

PARUS :

MUSSET — BYRON — RONSARD
BÉRANGER — André CHÉNIER
Henri HEINE — SCARRON — Hégésippe
MOREAU — Edgar POË

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Pétrarque	Villon	Shelley
Chateaubriand	Young	Le Tasse
Shakespeare	Voltaire	Du Bellay
Gœthe	Léopardi	Milton
Schiller	Andersen	Desborde-Valmore

1 fr. RELIÉ : 1 fr. 50

LES PROSATEURS ILLUSTRES

Français et Étrangers

(sous la direction de M. Ch. SIMOND)

1 fr. RELIÉ : 1 fr. 50

PARUS :

J.-J. ROUSSEAU, STENDHAL, STERNE

Cette Collection, qui comprendra au moins 100 volumes devant paraitre à des dates très rapprochées, se distingue de toutes celles publiées jusqu'ici par le choix des auteurs et des textes non expurgés.

Elle donnera surtout des ouvrages qui sont aujourd'hui introuvables en librairie.

POUR LES 2 COLLECTIONS :

Abonnement pour 12 volumes { FRANCE : vol. brochés, 11 fr., reliés, 17 fr.
ÉTRANGER : vol. brochés, 12 fr., reliés, 18 fr.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

OCT 30 1968

DEC 2 1968

DEC 02 2009

U011 NOV

CB

a39003 002240520b

CE PQ 1919
.A3S42 1908
COO SCARRON, PAU POESIES DIVE
ACC# 1216751